

Université Paris 1 - Panthéon-Sorbonne

UFR03 Histoire de l'art et archéologie

Michel Ragon

L'écriture de l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes

1958 - 1991

vol. 1

Martin Lichtig

Master 1 Recherche en Histoire de l'art (spécialité architecture)

sous la direction de

Éléonore Marantz-Jaen

2017 - 2018

Remerciements

Ces remerciements s'adressent en tout premier lieu à Mme Éléonore Marantz-Jaen pour avoir dirigé ce travail de recherche. Sa confiance en mon projet, ses propositions de lecture et sa disponibilité ont largement contribué à l'élaboration de ce mémoire.

Ils s'adressent ensuite, et plus largement, aux professeurs de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne ainsi qu'à ceux de l'ENSA Paris-Malaquais pour leurs enseignements qui ont incontestablement enrichi ce travail. Évoquer ces lieux d'apprentissage constitue l'occasion de remercier mes camarades, de l'université comme de l'école, les premiers pour la solidarité dans la recherche et les échanges précieux, les seconds pour leur curiosité envers mon sujet.

Je remercie également Mme Laurence Le Poupon, chargée des archives, et l'ensemble des équipes des Archives de la critique d'art pour leur accueil et leurs conseils, ainsi que Mme Nicole Vimard, éditrice aux Éditions du Seuil, pour ses réponses à mes questions.

Cette année de Master 1 a aussi été l'occasion de réaliser un stage au sein de l'agence 2Portzamparc. Je remercie en ce sens Mme et M. Elizabeth et Christian de Portzamparc ainsi que l'ensemble de leurs collaborateurs pour leur accueil. Parmi eux, je tiens à remercier particulièrement Mmes Corine Perret et Élodie Levy, la première pour l'intérêt qu'elle a manifesté à mon projet et la seconde pour ses conseils éprouvés.

Enfin, je remercie ici mes proches pour leur emploi aux tâches les plus fastidieuses ainsi que pour l'environnement idéal dans lequel j'ai pu, grâce à eux, élaborer ce travail.

Avant-propos

Arrivé au terme d'une Licence d'Histoire de l'art, je décidais, à la rentrée 2017, de poursuivre ma formation universitaire en Master 1 tout en intégrant une école d'architecture. Je pensais alors faire de cette double formation l'objet d'un travail de recherche en m'intéressant à l'enseignement de l'architecture et plus particulièrement à la tentative soixante-huitarde de rapprochement des écoles d'architecture avec les universités. Constatant qu'il existait déjà des récits, nombreux et actuels, de cette occasion manquée et, plus largement, de l'enseignement de l'architecture en France, des dernières années Beaux-Arts à la création des Unités Pédagogiques (UP), ma directrice de mémoire, Mme Éléonore Marantz-Jaen, m'a alors indiqué des personnalités ayant participé au renouvellement de l'enseignement de l'architecture et jusqu'ici n'ayant fait l'objet d'aucune étude approfondie. Parmi ces personnalités, j'entreprenais l'examen de David Georges Emmerich (1925-1996), architecte, ingénieur et enseignant aux Beaux-Arts puis à l'UP6, lorsque je suis tombé sur sa monographie exhaustive, qui plus est, publiée en 1997¹.

Cependant, David Georges Emmerich avait été, avec Yona Friedman (1923-), Paul Maymont (1926-2007) ou encore Frei Otto (1925-2015), membre d'un regroupement d'architectes prospectifs fondé en 1957, le GEAM (Groupe d'étude d'architecture mobile). L'histoire de ce regroupement, auquel fait référence nombre d'histoires de l'architecture et de l'urbanisme de la seconde moitié du XX^{ème} siècle, et l'étude de son influence n'ont pourtant jamais été entreprises². Comme moyen d'entrer dans cet objet d'étude que je m'étais finalement choisi, ma directrice de mémoire m'a alors conseillé la lecture de Michel Ragon, critique d'art et d'architecture, historien et proche des architectes prospectifs dans les années soixante et soixante-dix. J'entamais alors la lecture de son *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes*³, publiée en trois tomes entre 1971 et 1978 et dans laquelle il est notamment question d'architecture prospective. Finalement, face à la richesse du contenu de cet ouvrage et à la personnalité de son auteur et avec l'accord de ma directrice de mémoire, je décidais finalement de faire de cette *porte d'entrée* dans la prospective l'objet de mon mémoire de Master 1.

¹ Marie-Ange Brayer (dir.), *David Georges Emmerich : une utopie rationnelle*, Orléans, HYX, 1997.

² À propos des auteurs d'Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon. Critique d'art et d'architecture*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, on peut lire que Cornelia Escher « prépare actuellement une thèse de doctorat sur le GEAM », p. 297.

³ Michel Ragon, *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Paris, Casterman, 1971, 1972 et 1978, 3 vol.

Le travail dans lequel je me suis alors engagé est avant tout historiographique, c'est-à-dire qu'il s'agit non pas de faire l'histoire de l'architecture mais de faire celle de l'histoire de l'architecture elle-même. Cela revient à étudier des motivations, des méthodes ou encore des tendances d'écriture. Dès lors, se pose la question de ma propre écriture. En Licence, l'exposé de l'approche positiviste en histoire de l'art, tangible notamment dans les ouvrages d'Ernst Gombrich, m'avait particulièrement séduit quant à son caractère scientifique, se contenant du témoignage des faits et évitant la généralisation. J'ai alors entrepris l'analyse consciencieuse des trois tomes que constituent *l'Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes* de Michel Ragon, relevant les incohérences, les paradoxes et les contradictions comme autant de pièces à conviction. Néanmoins, en m'attachant à ces détails, à ces anecdotes, c'est finalement la cohérence d'ensemble qui m'échappait. J'étais tombé dans l'écueil du positivisme. Il m'aurait fallu plus tôt tomber sur le constat d'André Sauvage qui parle de notre époque comme « celle d'une emprise scientifique, voire d'un positivisme plus enclin à se complaire dans la dissection entêtée et sans fin que dans l'effort de penser globalement la qualité d'un ouvrage⁴ ».

Je décidais alors, non pas d'abandonner totalement cette méthode, mais de l'enrichir par une étude comparative des discours et, surtout, par leur contextualisation. À ce propos, c'est Olivier Chadoin qui, à mon sens, a formulé le mieux l'importance du *relativisme* du discours en affirmant qu'« il ne s'agit pas de prendre parti et d'évaluer si les acteurs ont raison ou non mais seulement de « comprendre leurs raisons » selon l'heureuse formule de Luc Boltanski et Laurent Thévenot ; de faire le constat de la relativité des valeurs et de leur contexte de mobilisation.⁵ ». Ce travail de recherche s'est donc progressivement ouvert à d'autres auteurs, à d'autres ouvrages et à d'autres champs disciplinaires afin que le propos de Michel Ragon soit restitué au mieux pour être ensuite étudié.

Enfin, tout au long de l'élaboration de mon mémoire, j'ai gardé en tête la demande de Michel Ragon, sans pour autant en faire une doctrine, lorsqu'il a écrit que : « les critiques d'actualité [auxquels Michel Ragon identifie sa pratique], travaillant sans recul, dans le feu de l'action, sont exposés à infiniment plus d'erreurs que les historiens. Il leur faut accepter cette marge d'erreur et les historiens dont ils facilitent la tâche par leur travail de défricheurs, devront avoir pour eux une certaine indulgence.⁶ ».

⁴ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale. Questions - frontières - desseins*, Paris, Éditions de la Villette, 2008, p. 252.

⁵ *Ibid.*, p. 187.

⁶ Michel Ragon, « La critique architecturale », *L'Architecture d'aujourd'hui*, n°117, novembre 1964 - janvier 1965, p. 44-45.

Table des matières

| | |
|---------------------|------|
| Remerciements | p. 1 |
| Avant-propos | p. 2 |
| Introduction | p. 6 |

1^{ère} partie - Une méthode « Michel Ragon » ?

| | |
|--|-------|
| I. Hériter des historiens de l'architecture et de l'urbanisme d'avant 1958 | p. 12 |
| 1. Louis Hautecœur : un exemple français parmi les premiers compilateurs | p. 12 |
| 2. Marcel Poëte, Pierre Lavedan et Gaston Bardet : trois écritures de l'urbanisme | p. 15 |
| 3. Sigfried Giedion, Nikolaus Pevsner et Henry-Russell Hitchcock, Bruno Zevi : trois générations d'historiens de l'architecture moderne | p. 18 |
| II. Ouvrir le champ disciplinaire de l'histoire de l'architecture avant de l'écrire | p. 21 |
| 1. Le contexte intellectuel soixante-huitard : une occasion pour Ragon ? | p. 22 |
| 2. L'apport des sciences sociales à l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme : le cas de la sociologie | p. 25 |
| 3. De la critique d'art et d'architecture à l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme | p. 28 |
| III. S'engager dans l'histoire | p. 32 |
| 1. Sur le terrain, auprès des acteurs de l'architecture et de l'urbanisme modernes | p. 32 |
| 2. Une histoire écrite à la première personne | p. 36 |
| 3. L'engagement politique : une méthode d'écriture ? | p. 39 |

2^{ème} partie - Le Mouvement moderne : un objet d'étude actualisé ?

| | |
|---|-------|
| I. Choisir entre architecture et urbanisme | p. 43 |
| 1. L'actualité de la question urbaine | p. 43 |
| 2. Le Mouvement moderne à l'échelle du bâtiment | p. 46 |
| 3. L'architecture et l'urbanisme modernes réunis | p. 49 |
| II. Identifier quels sont les acteurs du Mouvement moderne | p. 51 |
| 1. Théoriciens ou praticiens : à qui donner la parole ? | p. 51 |
| 2. Célébrer les protagonistes du Mouvement moderne | p. 55 |
| 3. Réévaluer les acteurs de la modernité | p. 59 |

| | |
|--|-------|
| III. Borner spatialement et temporellement le Mouvement moderne | p. 62 |
| 1. Les genèses de la Modernité | p. 62 |
| 2. L'internationalisation de la géographie du Mouvement moderne | p. 64 |
| 3. La responsabilité de la fin de la Modernité | p. 67 |

3^{ème} partie - Au-delà d'un objet d'étude

| | |
|--|-----------|
| I. Porter une alternative | p. 71 |
| 1. L'utopie comme ressource | p. 71 |
| 2. L'action en faveur de la prospective | p. 73 |
| 3. L'histoire mise au service de l'alternative | p. 77 |
| II. Après le Modernisme : le Postmodernisme | p. 80 |
| 1. La fin de la Modernité décrétée | p. 80 |
| 2. La théorisation du Postmodernisme : un renouvellement méthodologique ? | p. 82 |
| 3. De nouveaux acteurs, de nouvelles géographies et temporalités ? | p. 85 |
| III. Mettre à jour l'<i>Histoire</i> dans les années quatre-vingt | p. 87 |
| 1. La refonte éditoriale de l' <i>Histoire</i> | p. 87 |
| 2. La critique en retour du Postmodernisme | p. 89 |
| 3. Ragon : toujours dans l'action ? | p. 92 |
| Conclusion | p. 95 |
| Bibliographie | p. 100 |

Michel Ragon est né à Marseille dans l'entre-deux-guerres, en 1924, année notable pour le Mouvement moderne dont il fait son objet d'étude cinquante ans plus tard, dans les années soixante-dix. C'est effectivement en 1924 que meurt Louis Sullivan, chef de file de l'École de Chicago et « maître aimé¹ » de Frank Lloyd Wright. C'est également en 1924 que « l'admirable Maison Schröder² » de Gerrit Thomas Rietveld est achevée. Enfin, c'est en 1924 que Le Corbusier et Pierre Jeanneret établissent leur agence rue de Sèvres, à Paris. La capitale, Ragon ne la gagne quant à lui qu'après la Seconde Guerre mondiale. À Paris, il intègre le monde de l'art par ses écrits et ses amitiés nouées avec des écrivains (parmi lesquels le libertaire Henry Poulaille) et artistes. Au cours de ces années, il amorce activement son œuvre de critique d'art en fondant, dirigeant et collaborant à de nombreuses revues d'art et de littérature (notamment *Les Cahiers du peuple*, *Cobra*, *Arts* ou encore *Cimaise*). Déjà, sa pratique de critique est nourrie par ses nombreux voyages, ses toutes aussi nombreuses rencontres et ses convictions libertaires. Auteur autodidacte et prolifique, Ragon ne cantonne cependant ses écrits ni à la critique, ni à la littérature, puisqu'il s'engage également dans la rédaction de véritables synthèses sur l'art, brouillant de fait les champs disciplinaires. Dans les années cinquante, au cœur du débat critique opposant abstraction lyrique et abstraction géométrique, il publie ainsi *L'Aventure de l'art abstrait*³ et de nombreuses monographies d'artiste (comme celles portant sur Serge Poliakoff⁴ ou Jean Dubuffet⁵).

Néanmoins, à la fin des années cinquante, Ragon opère un glissement progressif des arts plastiques à l'architecture. En réalité, il ne s'agit jamais pour Ragon d'élire définitivement un objet d'étude, qu'il s'agisse des arts plastiques ou de l'architecture, et par conséquent de renoncer à un autre. Il s'agit davantage de privilégier successivement l'un ou l'autre, voire de les traiter simultanément, Ragon encensant d'ailleurs les tentatives de synthèse des arts⁶. L'une d'elles constitue justement une date-clé dans l'intérêt progressivement porté par Michel Ragon à l'architecture. En 1956, il organise ainsi l'exposition de peinture et de sculpture au Festival d'Art d'avant-garde, celui-ci ayant lieu dans la Cité radieuse de Le Corbusier à Marseille. L'année suivante, en 1957, il voyage au Japon, voyage durant lequel il s'entretient

¹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1. Idéologies et pionniers. 1800-1910*, Paris, Points, 2010, p. 270.

² Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2. Naissance de la cité moderne. 1900-1940*, Paris, Points, 2010, p. 91.

³ Michel Ragon, *L'Aventure de l'art abstrait*, Paris, Robert Laffont, 1956.

⁴ Michel Ragon, *Serge Poliakoff*, Paris, Musée de poche, 1956.

⁵ Michel Ragon, *Jean Dubuffet*, Paris, Musée de poche, 1958.

⁶ Le soutien de Michel Ragon aux tentatives de synthèse des arts est développé dans la sous-partie « 3. De la critique d'art et d'architecture à l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme », p. 28.

à la fois avec le peintre Taro Okamoto et avec l'architecte Kenzo Tange. Lors d'un entretien⁷, Ragon revient sur cet intérêt porté à l'architecture dans les années cinquante : « C'est quelque chose de très précis, [...] je me suis dit : « Je ne peux pas continuer comme ça ! Je ne peux pas continuer à parler de la peinture si celle-ci est récupérée immédiatement par le commerce. Qu'est-ce que je vais faire ? [...] Je vais abandonner la peinture pour l'architecture parce que l'architecture ce n'est pas récupérable par le commerce. Je vais être tranquille, je pourrai écrire ce que je veux. »⁸ ».

Cette analyse *a posteriori* de l'intéressé met davantage l'accent sur le désaveu des arts plastiques comme objet d'étude plutôt que sur une vocation pour l'architecture. Finalement, le glissement opéré par Ragon dans les années cinquante tient sûrement tant de la répulsion, laquelle s'avère temporaire, que de l'attraction. Dans les faits et dès 1957, ce glissement est tangible au travers de la rédaction de l'article « Architecture et art abstrait »⁹. Dans celui-ci, l'auteur aborde pour l'une des toutes premières fois l'architecture, certes toujours considérée au prisme des arts plastiques. Un an après, en 1958, paraît la première synthèse de Ragon dédiée à l'architecture. Le projet de ce *Livre de l'architecture moderne*¹⁰ est justifié par Ragon lui-même dans l'avant-propos de son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes* : « Je ne me serai jamais lancé dans une telle entreprise si j'avais pu disposer, en français, d'un tel ouvrage. Mais, aussi extraordinaire que cela puisse paraître, il n'existait alors, dans l'édition française, aucune « Histoire de l'architecture moderne ». De telles études étaient d'ailleurs rares en toute langue¹¹ ».

Selon Ragon, son *Livre de l'architecture moderne* viendrait ainsi combler une absence dans l'histoire de l'architecture. En réalité, il s'agit avant tout de justifier son projet puisqu'ont été publiés dans l'entre-deux-guerres les ouvrages de Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson¹², de Nikolaus Pevsner¹³ ou encore de Sigfried Giedion¹⁴. Au-delà de ce projet de diffuser auprès du public français l'histoire, alors encore en cours, du Mouvement moderne, on peut considérer cette synthèse hâtive comme une base dans la bibliographie de Ragon, une base lui permettant de soutenir ses publications à venir. Celles-ci sont nombreuses

⁷ Entretien de Michel Ragon avec Geneviève Breerette et Anne Tronche le 4 juin 2010 retranscrit dans Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon. Critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 239-250.

⁸ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon. Critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 239-240.

⁹ Michel Ragon, « Architecture et art abstrait », *Cimaise*, mars - avril 1957, n°4, p. 26-28.

¹⁰ Michel Ragon, *Le Livre de l'architecture moderne*, Paris, Robert Laffont, 1958.

¹¹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 7.

¹² Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *The International Style : Architecture since 1922*, New York, W. W. Norton, 1932.

¹³ Nikolaus Pevsner, *Pioneers of the Modern Movement. From William Morris to Walter Gropius*, Londres, Faber & Faber, 1936.

¹⁴ Sigfried Giedion, *Space, Time and Architecture. The Growth of a New Tradition*, Cambridge, Harvard University Press, 1941.

au cours des années soixante. Parmi elles, trois permettent seulement par leur titre de présager l'intérêt porté par Ragon à la prospective : *Où vivrons-nous demain ?*¹⁵, *Paris, hier, aujourd'hui, demain*¹⁶ et *La Cité de l'An 2000*¹⁷. Deux autres ouvrages publiés autour de 1970, *Esthétique de l'architecture contemporaine*¹⁸ et *Les Erreurs monumentales*¹⁹, permettent quant à eux de signaler l'intérêt de l'auteur pour la création contemporaine ainsi que la persistance de sa pratique de critique.

Cependant, après une décennie consacrée à la prospective, l'esthétique et la critique architecturale, Michel Ragon semble revenir, au cours des années soixante-dix, à l'histoire de l'architecture. En 1971, 1972 et 1978, paraissent ainsi successivement les trois tomes composant son *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes*²⁰. Même si cet ouvrage conserve le Mouvement moderne comme principal objet d'étude, il ne s'agit pas d'une simple réédition du *Livre de l'architecture moderne*, ni même d'une refonte partielle. En ce sens, Ragon considère lui-même *Le Livre de l'architecture moderne* seulement comme une « esquisse²¹ » de son *Histoire*. De plus, au regard de la place qu'ils occupent respectivement au sein de la bibliographie de Ragon, *Le Livre de l'architecture moderne* et *l'Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes* ne relèvent pas d'une même préoccupation. Si, comme nous l'évoquions plutôt, le premier constitue un support historique à partir duquel l'auteur est plus à même d'écrire sur l'architecture, le second apparaît davantage comme une synthèse de ce qui a déjà été écrit, par Ragon lui-même mais aussi par d'autres auteurs, parmi lesquels se trouvent justement Hitchcock, Johnson, Pevsner et Giedion. Pour preuve, les ouvrages que Ragon consacrent à l'architecture se raréfient au cours de la décennie suivante, comme si la publication de cette synthèse avait marqué un certain aboutissement.

Pour ces raisons, ce mémoire prend donc pour objet principal d'étude *l'Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes* écrite par Ragon et publiée en France entre 1971 et 1978. Toutefois, cette étude ne peut être temporellement cantonnée aux années soixante-dix qui voient paraître cet ouvrage. En effet, comme nous l'avons déjà esquissé, si ce projet abouti effectivement dans les années soixante-dix, Ragon le planifie dès la toute fin des années cinquante. De la même manière, si ce projet abouti dans les années soixante-dix, il se poursuit jusqu'au début des années quatre-vingt-dix au travers de sa réception et de ses

¹⁵ Michel Ragon, *Où vivrons-nous demain ?*, Paris, Robert Laffont, 1963.

¹⁶ Michel Ragon, *Paris, hier, aujourd'hui, demain*, Paris, Hachette, 1965.

¹⁷ Michel Ragon, *La Cité de l'an 2000*, Paris, Casterman, 1968.

¹⁸ Michel Ragon, *Esthétique de l'architecture contemporaine*, Neuchâtel, Éditions du Griffon, 1968.

¹⁹ Michel Ragon, *Les Erreurs monumentales*, Paris, Hachette 1971.

²⁰ Michel Ragon, *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, op. cit.

²¹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. I...*, op. cit., p. 9.

rééditions. Par conséquent, ce mémoire est borné temporellement à une trentaine d'années, de 1958 (date de la publication du *Livre de l'architecture moderne*) à 1991 (date de l'édition de poche de *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes*).

L'hypothèse selon laquelle cet ouvrage constitue un achèvement s'appuie également sur sa réception, consacré par les Académies française et d'architecture, et conséquemment sur ses rééditions nombreuses. Il convient d'ailleurs d'éclaircir ici le parcours éditorial de cet ouvrage. Originellement publié en trois temps aux éditions Casterman en 1971, 1972 et 1978, l'ouvrage est refondu en 1986 dans la même maison d'édition puis en 1991 en format de poche aux Éditions du Seuil. Cette refonte, dont il est question ultérieurement²², marque notamment la disparition de l'adjectif « mondial » dans le titre principal et celle de la thématique du dernier volume (« Prospective et futurologie ») au profit d'un découpage strictement chronologique. Même si des renvois aux précédentes éditions s'avèrent parfois indispensables, c'est cette dernière édition, la plus accessible, qui tient lieu de référence pour ce mémoire. Les ouvrages de Ragon constituent d'ailleurs la source primaire et première de ce travail de recherche. Ce corpus, limité à la période 1958-1991 et à la thématique architecturale, comprend une dizaine d'ouvrages publiés et une cinquantaine d'articles de périodiques²³. Afin de permettre la comparaison, le corpus des sources primaires inclut également et nécessairement des ouvrages publiés par d'autres auteurs²⁴, parmi lesquels on peut citer Leonardo Benevolo²⁵, Françoise Choay²⁶ ou encore Bruno Zevi²⁷, ce qui permet aussi d'en bouleverser la spatialité jusqu'ici réduite à la France et ainsi étendue à l'Europe et aux États-Unis tout en conservant le bornage chronologique établi.

En ayant pour objet d'étude principal une histoire de l'architecture, ce mémoire s'apparente donc à un travail historiographique. À ce propos, on observe depuis les années deux mille une tendance de l'histoire de l'art à porter un regard critique sur elle-même, c'est-à-dire sur ses « objets, sources et méthodes²⁸ ». Cependant, ces études prennent systématiquement l'histoire des arts plastiques (peinture, sculpture) comme support de leurs analyses. De fait, les méthodes employées en histoire de l'architecture, dont on peut penser qu'elles diffèrent de celles employées en histoire des arts plastiques, ne sont que très rarement élucidées. L'étude de *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes* de

²² « 1. La refonte éditoriale de l'Histoire », p. 87.

²³ Voir bibliographie, p. 100.

²⁴ Voir bibliographie, p. 100.

²⁵ Leonardo Benevolo, *Le origini dell'urbanistica moderna*, Bari, Laterza, 1963.

²⁶ Françoise Choay, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Seuil, 1965.

²⁷ Bruno Zevi, *Saper vedere l'urbanistica*, Turin, Einaudi, 1972.

²⁸ Guillaume Glorieux, *L'histoire de l'art. Objet, sources et méthodes*, Rennes, Presses universitaires, 2015.

Michel Ragon apparaît donc comme une occasion de pallier ce manque en confrontant à l'histoire de l'architecture des concepts originellement élaborés pour l'histoire des arts plastiques *et* pour l'histoire. En effet, dès les années soixante-dix, des historiens, comme Paul Veyne²⁹ ou Pierre Barbéris³⁰, se sont intéressés à la question du discours historique, à ses enjeux, ses méthodes et ses destinataires.

Même si ce travail historiographique tend parfois à établir des généralités méthodologiques, il demeure une étude de cas. À ce propos, Michel Ragon a déjà constitué lui-même l'objet de nombreuses études. En 1999, Aliette Amel³¹ élabore ainsi une première biographie de l'auteur. L'historienne Hélène Jannièrre, en s'intéressant à la diffusion de l'architecture moderne par l'intermédiaire des revues, s'est inévitablement penchée sur la production de Michel Ragon. Elle est d'ailleurs à l'origine d'une synthèse³² dont la dimension exhaustive est tangible au travers du recensement effectué de l'ensemble des écrits de Ragon. Dans cette synthèse, deux caractéristiques de l'auteur sont particulièrement développées : d'une part, les engagements personnels³³, d'autre part, le critique, aussi bien d'art que d'architecture³⁴. Hélène Jannièrre mentionne « un thème non évoqué dans cet ouvrage, l'action de Michel Ragon enseignant à l'École nationale supérieure des Arts décoratifs de 1972 à 1982³⁵ ». En plus de se saisir de ce thème inédit, nous prendrons en charge la contextualisation intellectuelle et culturelle des publications de Ragon. Cette contextualisation apparaîtra d'autant plus inédite que notre bornage temporel est large, les rapports de Ragon aux premiers historiens de l'architecture d'un côté et au Postmodernisme de l'autre n'ayant été jusqu'ici qu'évoqués.

Dès les premières lectures d'ouvrages de Michel Ragon, l'hypothèse d'un relatif isolement méthodologique se pose justement. En effet, de son approche de l'architecture, avant même d'être élucidée, émane une impression d'originalité, du fait de l'emploi de la première personne, d'un ton polémiste ou des jugements de valeur. Cette impression est renforcée à la lecture d'ouvrages contemporains de ceux de Ragon et ayant le même objet d'étude, comme celui de Françoise Choay³⁶ ou de Kenneth Frampton³⁷, où le ton est

²⁹ Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*. Paris, Seuil, 1971.

³⁰ Pierre Barbéris, *Écrire... Pour quoi ? Pour qui ?*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1974.

³¹ Aliette Amel, *Les Itinéraires de Michel Ragon*, Paris, Albin Michel, 1999.

³² Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon. Critique d'art et d'architecture*, *op. cit.*

³³ « Michel Ragon et Louis Lecoin, deux voies libertaires » dans Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon. Critique d'art et d'architecture*, *op. cit.*, p. 125.

³⁴ « Michel Ragon : portrait du critique en maquisard » dans Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon. Critique d'art et d'architecture*, *op. cit.*, p. 89.

³⁵ *Ibid.*, p. 15.

³⁶ Françoise Choay, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, *op. cit.*

³⁷ Kenneth Frampton, *Modern Architecture. A Critical History*, Londres, Thames & Hudson, 1980.

beaucoup moins polémiste et où l'auteur semble moins être aux prises avec son sujet. À mesure que l'on multiplie les lectures d'histoires de l'architecture moderne, ce sentiment s'accroît même. On se demande alors s'il s'agit d'une véritable méthode, élaborée par Ragon et appliquée systématiquement au moment d'écrire, ou bien si l'auteur aborde en autodidacte chaque nouveau sujet. Enfin, de la lecture des ouvrages de Ragon semble également se dégager une dimension performative. Il nous semble alors que cette performance de l'écriture, autre caractéristique de la méthode de l'auteur, peut lui servir à convaincre son lecteur. Par conséquent, on se demande si l'intention de Ragon se limite véritablement à rapporter des faits ou bien s'il porte un autre projet.

Au regard de ces hypothèses, on peut se demander pourquoi et comment Michel Ragon écrit l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes entre 1958 et 1991. Afin à la fois de résoudre cette problématique et de tester les hypothèses précédemment énoncées, nous aborderons un plan en trois grandes parties. La première d'entre elles vient principalement vérifier l'existence de la méthode « Michel Ragon ». Pour ce faire, il s'agit d'abord de caractériser isolément son discours. Puis, dans le but de définir le degré d'originalité de ce discours ainsi caractérisé, une contextualisation historiographique et historique s'avère nécessaire. Déjà, on peut énoncer les trois principaux axes de notre tentative de caractérisation du discours de Ragon : un rapport ambivalent à l'histoire, l'ouverture disciplinaire et l'engagement de l'auteur. Après la caractérisation et la contextualisation du discours de Ragon, la deuxième partie de ce mémoire est le moment de la confrontation de ce discours avec un objet d'étude, en l'occurrence le Mouvement moderne. Autrement dit, il s'agit d'étudier la manière dont s'applique la méthode de Michel Ragon au Mouvement moderne. Pour ce faire, on s'intéresse aux différents choix de l'auteur vis-à-vis de son objet d'étude, c'est-à-dire le choix de l'objet d'étude lui-même, son bornage spatiotemporel et le rapport de l'auteur à la réalité physique de son objet d'étude. Enfin, une fois caractérisé, contextualisé et confronté à un objet d'étude, le discours de Ragon est étudié dans la troisième et dernière partie de ce mémoire dans sa dimension performative. Autrement dit, il s'agit de comprendre la fin justifiant les choix méthodologiques précédemment énoncés. Cette performativité est successivement analysée au regard du projet à achever, sous l'angle de la confrontation avec une théorie adverse et sous celui de la réception.

1^{ère} partie - Une méthode « Michel Ragon » ?

S'interroger sur la manière dont Michel Ragon a écrit l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes revient à définir sa méthode. Le titre choisi, « Une méthode « Michel Ragon » », renvoie à notre hypothèse de l'existence de procédés d'écriture propres à l'auteur. Pour autant, la définition d'une méthode, quand bien même est-elle singulière, justifie une approche comparative que constitue cette partie introductive.

I. Hériter des historiens de l'architecture et de l'urbanisme d'avant 1958

Cette première partie constitue une contextualisation historiographique de la méthode « Michel Ragon ». Puisque celle-ci n'est pas définie *a priori*, il s'agit en réalité d'en faire émaner certains aspects en confrontant les écrits de Ragon avec ceux d'autres historiens et d'en mesurer ainsi le degré d'originalité. Par ailleurs, il s'agit, pour le moment, de comparer Ragon avec d'autres auteurs selon une modalité d'héritage, ces autres auteurs ayant tous publié avant lui leurs histoires de l'architecture et/ou de l'urbanisme.

1. Louis Hauteœur : un exemple français parmi les premiers compilateurs

Au travers des trois tomes composant *l'Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Michel Ragon ne cite Louis Hauteœur qu'à quatre reprises¹. De plus, ce dernier ne figure dans la bibliographie de Ragon qu'au travers de deux de ses ouvrages : *L'Architecture française*² et *l'Histoire de l'architecture classique en France*³ (tomes 6 et 7). Face à ce défaut de référence, il semble que Ragon ne fasse pas de l'œuvre d'Hauteœur une exemplarité. Cependant, si le rapport qu'entretient Ragon à l'héritage d'Hauteœur n'est pas explicite ou plutôt si ce rapport apparaît d'abord comme un relatif rejet, son étude permet d'éclaircir et de nuancer son positionnement méthodologique vis-à-vis de ce dernier.

Louis Hauteœur⁴ est né en 1884 ce qui en fait, contrairement à Ragon né en 1924, un contemporain des protagonistes du Mouvement Moderne⁵. Ce rapport de contemporanéité explique, en partie, le fait que Hauteœur ait limité temporellement son *Histoire de l'architecture* au tournant du XX^{ème} siècle. Même s'il a été rédacteur en chef de la revue

¹ Hauteœur est cité trois fois dans le premier tome (1800-1910), une fois dans le deuxième (1900-1940) et ne l'est pas dans le troisième (1940-1991).

² Louis Hauteœur, *L'Architecture française*, Paris, Boivin, 1950.

³ Louis Hauteœur, *Histoire de l'architecture classique en France*, 9 vol., Paris, A. et J. Picard, 1943-1957.

⁴ Voir notice biographique n°1.

⁵ Gropius est né en 1883, Mies van der Rohe en 1886 et Le Corbusier en 1887.

L'Architecture au travers de laquelle il s'est fait le « principal supporter⁶ » du modernisme, Hauteccœur ne s'est pas risqué, dans ses ouvrages et contrairement à Ragon, à la critique d'actualité. Si Hauteccœur et Ragon ont en commun d'avoir tous deux dirigé ou collaboré à des revues et d'avoir enseigné, Hauteccœur à l'École du Louvre et à celle des Beaux-arts et Ragon à l'École des Arts décoratifs, seul Hauteccœur « collectionna tous les titres officiels sous la III^e République⁷ ». Le fait que Hauteccœur ait occupé des fonctions comme Conservateur des Musées Nationaux ou Secrétaire général des Beaux-Arts explique sans doute aussi sa réticence à aborder la production architecturale contemporaine dans ses livres, à l'inverse de Ragon qui n'a jamais occupé de telles fonctions. Par ailleurs, Hauteccœur et Ragon ont en commun de s'être d'abord intéressés à l'art, Hauteccœur déjà en tant qu'historien et Ragon davantage en tant que critique, avant aborder l'architecture. Cependant, s'ils opèrent tous deux cette transition, seul Ragon semble, une fois intégré le champ architectural, s'appliquer à relier art et architecture⁸.

Malgré ces différences biographiques, Hauteccœur et Ragon ont parfois appliqué dans leurs récits respectifs une même méthodologie. La nature de leur entreprise, en ce qu'elle tend à constituer un inventaire exhaustif de la production architecturale d'une période donnée, est ainsi similaire. Tous deux se sont également attelés à inscrire cette production architecturale au sein d'un contexte social, économique, technique et politique particulier à l'opposé d'une approche purement formaliste⁹. Leurs histoires de l'architecture constituent également des récits relativement linéaires et orientés vers le présent, voire même vers l'avenir pour Ragon. Chacun a ainsi cherché un dénominateur idéologique commun, classique pour Hauteccœur et moderne pour Ragon, capable de fédérer une production architecturale *a priori* hétéroclite. En ce sens, on peut lire à propos de Hauteccœur qu'il « voit dans une approche rationaliste cartésienne, l'élément qui assure la continuité de la pensée architecturale en France entre le Moyen Âge et la période moderne¹⁰ ». Enfin, même s'ils ne pensent pas aux mêmes praticiens, tous deux véhiculent au travers de leurs récits une même image de l'architecte génial, presque héroïque. Hauteccœur évoque le « don », le « talent » et le « génie » des

⁶ Michel Ragon, *Le Livre de l'architecture moderne, op. cit.*, p. 83 ; Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2. Naissance de la cité moderne. 1900-1940*, Paris, Points, 2010, p. 337.

⁷ *Ibid.*

⁸ En témoigne le titre d'un chapitre du deuxième tome de l'*Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes* : « L'influence des plasticiens », p. 69.

⁹ Hauteccœur consacre ainsi le chapitre premier du tome sept de son *Histoire de l'architecture classique en France* aux « conditions politiques, économiques, sociales ».

¹⁰ Antonio Bruccoleri (dir.), *Louis Hauteccœur et la tradition classique*, Paris, INHA, 2008, p. 6.

« grands architectes »¹¹ tandis que la célébration par Ragon de la figure de l'architecture fait l'objet d'une sous-partie entière de ce mémoire¹².

Hauteœur et Ragon s'opposent vraiment sur la manière de définir ce qu'est l'architecture du tournant du XX^{ème} siècle. Pour Hauteœur, cette architecture qu'il qualifie lui-même de « moderne¹³ » en pensant à Tony Garnier ou aux frères Perret, n'est en réalité qu'une nouvelle phase du classicisme architectural. Antonio Brucculeri déclare en ce sens que « les projets de ces derniers [...] permettent à Hauteœur de prendre, dès le milieu des années 1920, une position résolue sur l'architecture contemporaine et sur le rôle que la notion d'architecture classique peut encore y jouer.¹⁴ ». Pour Ragon en revanche, ce que Hauteœur considère comme moderne ne recouvre en réalité qu'une attitude qu'il qualifie de moderniste et que lui-même fustige dès 1958 en déclarant : « Le modernisme, qui sévit toujours (on voit beaucoup plus d'architecture moderniste que d'architecture moderne qui reste rare, pour ne pas dire exceptionnelle) [...]. Son grand homme fut l'architecte Roux-Spitz, son principal supporter l'historien d'art Louis Hauteœur¹⁵ ». Selon Ragon¹⁶, la défense par Hauteœur d'un modernisme français et sa condamnation, de fait logique, de la véritable architecture moderne, celle d'un Le Corbusier par exemple, relèvent de l'assimilation opportuniste et erronée de ce mouvement au « bolchévisme¹⁷ ». Par ailleurs, on voit mal comment Hauteœur aurait pu assimiler à son récit linéaire de l'architecture classique en France le Mouvement moderne, caractérisé par son anticlassicisme et sa dimension internationale. De fait, l'*Histoire de l'architecture* de Hauteœur est cantonnée à la France « selon un découpage à l'échelle régionale¹⁸ » tandis que celle de Ragon se revendique, par son titre, d'ambition « mondiale », selon un découpage à l'échelle nationale.

Au travers de leurs histoires respectives, Hauteœur et Ragon traitent tous deux du XIX^{ème} siècle, celui-ci constituant le dénouement de l'*Histoire* de Hauteœur et le commencement de celle de Ragon. On se propose ici de comparer, à titre d'exemple, leur analyse d'un même édifice, construit au XIX^{ème} siècle, l'Opéra Garnier. L'importance de cet édifice dans les différentes histoires de l'architecture est telle qu'il figure fortuitement à la fois sur la couverture du tome VII de l'*Histoire de l'architecture classique en France* (1957) et sur celle du premier tome de l'*Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*

¹¹ Louis Hauteœur, *Histoire de l'Architecture classique en France. Tome VII. La fin de l'Architecture classique. 1848-1900*, Paris, A. et J. Picard, 1957, p. 487-488.

¹² « 2. Célébrer les protagonistes du Mouvement moderne », p. 55.

¹³ Louis Hauteœur, *Histoire de l'Architecture classique en France. Tome VII...*, op. cit., p. VII.

¹⁴ Antonio Brucculeri (dir.), *Louis Hauteœur et la tradition classique*, op. cit., p. 14.

¹⁵ Michel Ragon, *Le Livre de l'architecture moderne*, op. cit., p. 83.

¹⁶ *Ibid.*, p. 172-173.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Antonio Brucculeri (dir.), *Louis Hauteœur et la tradition classique*, op. cit., p. 8.

(2010). Tandis que Hauteœur évoque un « chef-d'œuvre », un plan « magistral » et une « belle simplicité »¹⁹, Ragon rapporte les propos d'Hector Horeau sur l'Opéra « qui n'est qu'un tas de pierres dispendieusement amoncelé, mouluré, mordillonné.²⁰ » et cite plus loin Charles Garnier parmi « ce que le monde des arts comptait de plus réactionnaire.²¹ ». Ce cas illustre bien, dès le début de ce mémoire, la diversité de l'écriture de l'histoire de l'architecture.

Finalement, Ragon considère Hauteœur comme « un grand historien de l'architecture²² » à qui il pensait peut-être en déclarant : « Je leur suis reconnaissant [aux historiens] des précisions qu'ils m'apportent et qui me servent de référence pour mon travail.²³ ». À ce propos, alors qu'en 1971 il ne mentionnait que Sigfried Giedion parmi les historiens ayant déjà évoqué l'œuvre d'Hector Horeau²⁴, il est revenu sur ses propos en 1986, dans la réédition de son *Histoire*, en mentionnant également les recherches menées par Louis Hauteœur²⁵. Néanmoins, au fil de ses publications, Ragon s'est distancié vis-à-vis des propos tenus par Louis Hauteœur. Tandis qu'il lui fait cinq fois référence et cite quatre de ses ouvrages dans *Le Livre de l'architecture moderne* (1958) qui ne compte pourtant qu'à peine quatre cents pages, il ne s'y réfère plus qu'à quatre reprises et ne cite que deux de ses ouvrages dans l'ensemble de *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme moderne* (1986), totalisant pourtant plus de mille cent cinquante pages. Déjà qu'en 1958, lors de la publication du *Livre de l'architecture moderne*, les propos de Hauteœur pouvaient apparaître datés et par conséquent nécessitaient d'être le plus souvent actualisés, en 1986, lors de la réédition de *Histoire*, Ragon s'en affranchit logiquement sans pour autant oublier certains aspects de sa méthodologie.

2. Marcel Poëte, Pierre Lavedan et Gaston Bardet : trois écritures de l'urbanisme

En comparant les titres « *Histoire de l'architecture classique en France* » de Louis Hauteœur et « *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes* » de Michel Ragon, on distingue déjà trois différences. Deux de celles-ci ont été précédemment évoquées : d'une part l'opposition classique / moderne, d'autre part l'opposition nationale / mondiale. Il convient à présent d'élucider la troisième : le fait que Ragon ne cantonne pas son *Histoire* à

¹⁹ Louis Hauteœur, *Histoire de l'Architecture classique en France. Tome VII...*, op. cit., p. 356.

²⁰ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1. Idéologies et pionniers. 1800-1910*, Paris, Points, 2010, p. 206.

²¹ *Ibid.*, p. 232.

²² Michel Ragon, *Le Livre de l'architecture moderne*, op. cit., p. 172.

²³ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, op. cit., p. 174.

²⁴ Michel Ragon, *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Tome 1. Idéologies et pionniers. 1800-1910*, Paris, Casterman, 1971, p. 151.

²⁵ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 202.

l'architecture mais l'étend à l'urbanisme. À ce sujet, Hauteœur ne pouvant plus figurer parmi les sources de Ragon, ce dernier lui a préféré, tout en déplorant la rareté des histoires de l'urbanisme moderne²⁶, Marcel Poëte, Pierre Lavedan et Gaston Bardet.

Marcel Poëte²⁷ est né en 1866 et mort en 1950, avant même que Ragon n'ait débuté ses recherches sur l'architecture et l'urbanisme. Présenté par ce dernier comme « un historien de la ville de Paris », Poëte a en effet fait de Paris son objet d'étude favori²⁸. La ville de Paris constituant une étude de cas conséquente au sein de l'*Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, il y est donc fait fréquemment référence à Poëte, trois de ses ouvrages figurant en bibliographie. Toutefois, contrairement au rapport entretenu avec Hauteœur, Ragon ne se contente pas de chercher chez Poëte des « précisions²⁹ ». Il y trouve plutôt une réflexion sur l'urbain qu'il présente comme une méthode d'analyse alternative. Ragon affirme ainsi avec Poëte que « pour comprendre une cité, il importe d'en connaître la population...³⁰ », propos dont Ragon regrette qu'ils n'aient eu « aucune répercussion³¹ ». En plus de prôner l'application de cette méthode d'analyse par les urbanistes eux-mêmes, Ragon la fait sienne. Cela se traduit, dans son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, par la mobilisation systématique, lorsqu'il s'agit d'analyse urbaine, des sciences humaines et sociales parmi lesquelles la sociologie³².

Pierre Lavedan³³ est quant à lui né en 1885, ce qui en fait un contemporain de Louis Hauteœur avec qui il partage aussi le fait d'avoir occupé de nombreuses fonctions officielles comme professeur à l'École des Beaux-Arts ou directeur de l'Institut d'urbanisme de Paris, fondé par Marcel Poëte. Pour Ragon, Lavedan est surtout l'auteur d'une *Histoire de l'urbanisme*, que le troisième volume, *Époque contemporaine*³⁴, a particulièrement concerné lors de la rédaction de son *Histoire*. En réalité, c'est presque seulement à une comparaison faite par Lavedan que s'est référé Ragon, celle de la ville avec une maladie. Référence est faite à cette formule dès les premières pages à la fois du premier³⁵ et du deuxième tome³⁶ de son *Histoire*. Dans les deux cas, le renvoi au constat de Lavedan dès l'ouverture de ses livres

²⁶ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 9.

²⁷ Voir notice biographique n°2.

²⁸ On peut citer, par exemple, *Comment s'est formé Paris*, Paris, Hachette, 1925

²⁹ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, op. cit., p. 174.

³⁰ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...*, op. cit., p. 258.

³¹ *Ibid.*

³² Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3. De Brasilia au post-modernisme. 1940-1991*, Paris, Points, 2010, p. 230.

³³ Voir notice biographique n°3.

³⁴ Pierre Lavedan, *Histoire de l'urbanisme. Époque contemporaine*, Paris, Henri Laurens, 1952.

³⁵ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 11.

³⁶ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...*, op. cit., p. 10.

a permis à Ragon de faire ensuite l'exposé de ses propres « remèdes³⁷ ». Une nouvelle fois, il ne s'agit pas d'obtenir auprès de Lavedan des renseignements sur un urbaniste ou sur une production urbanistique méconnus, comme cela a pu être le cas avec Hauteœur, mais plutôt de s'approprier un concept alimentant le sens que Ragon a voulu donner à son *Histoire*.

Ragon mentionne également cinq ouvrages de Gaston Bardet³⁸ en bibliographie de l'*Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. Né en 1907, Bardet se distingue de Poëte et de Lavedan par sa pratique de l'urbanisme. Néanmoins, c'est uniquement sur sa production théorique que s'est arrêté Ragon. Ce dernier présente Bardet comme un « disciple³⁹ » de Poëte, instituant une filiation entre les deux auteurs selon une logique linéaire déjà évoquée. Les cinq ouvrages de Bardet mentionnés dans la bibliographie de l'*Histoire* ont tous été publiés entre 1941 et 1951, c'est-à-dire parallèlement à la publication de la Charte d'Athènes, fondement de l'urbanisme moderne. En accordant un chapitre de son *Histoire* à Bardet, qui le partage notamment avec Poëte, juste après celui consacré aux CIAM⁴⁰ et à la Charte d'Athènes, Ragon le présente comme une alternative ou plutôt comme une critique. En ce sens, Ragon dit de Bardet qu'« il s'est attaché à vouloir démontrer le simplisme de certaines théories de Le Corbusier.⁴¹ ». Au risque de ne donner à voir uniquement que la posture critique adoptée par Bardet, Ragon a placé les propos de celui-ci dans son *Histoire* de manière à créer une certaine dynamique rhétorique, bien qu'artificielle. Enfin, la manière dont est évoqué Bardet est aussi caractéristique de l'écriture de Ragon qui cherche dans la biographie de ses protagonistes les raisons de leurs propositions et de leurs positionnements théoriques. On peut lire que « le chrétien Bardet définit l'« unité de voisinage » par l'*échelon paroissial*.⁴² » et plus loin que « sa terminologie est quelque peu vichyssoise, ce qui doit avoir contribué à l'élimination de Bardet dans les années qui suivirent la Libération.⁴³ ».

En matière d'urbanisme, il apparaît désormais possible de généraliser le choix de Ragon de ses sources et le rapport qu'il entretient avec celles-ci. Alors que Ragon discute les propos de Hauteœur, il valorise ceux de Poëte, Lavedan et Bardet bien qu'il les mette au service de son *Histoire*. Les propos de Poëte sont ainsi assimilés à la méthodologie même de Ragon. Ceux de Lavedan sont condensés en une « formule frappante⁴⁴ » qui oriente la suite du récit. Ceux de Bardet sont disposés de manière à l'animer. Par ailleurs, alors que l'on

³⁷ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 1..., *op. cit.*, p. 57.

³⁸ Voir notice biographique n°4.

³⁹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 2..., *op. cit.*, p. 260.

⁴⁰ Congrès internationaux d'architecture moderne.

⁴¹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 2..., *op. cit.*, p. 260.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 2..., *op. cit.*, p. 10.

constatait précédemment la baisse progressive des références faites à Haecœur au fil des publications et des rééditions, on constate un mouvement inverse concernant celles faites à Poète, Lavedan et Bardet. Finalement, à mesure que l'on s'éloigne de la date originale de publication de ces différentes sources, Ragon semble plus enclin à ne plus privilégier que celles dont il approuve réellement le propos.

3. Sigfried Giedion, Nikolaus Pevsner et Henry-Russell Hitchcock, Bruno Zevi : trois générations d'historiens de l'architecture moderne

Si l'hypothèse d'un héritage entre Haecœur et Ragon est permise du fait que chacun de leurs récits traite notamment du XIX^{ème} siècle, elle apparaît évidente lorsqu'on évoque des historiens de l'architecture moderne qui partagent avec Ragon le même objet d'étude. Parmi ces historiens, dont Ragon souligne la relative rareté⁴⁵ avant la publication de son propre *Livre de l'architecture moderne* en 1958, ce dernier signale les travaux de Sigfried Giedion, Nikolaus Pevsner, Henry-Russell Hitchcock et de Bruno Zevi. Déjà et contrairement à la déclaration de Ragon, on constate la relative abondance des écrits sur le Mouvement moderne avant 1958. Cette profusion a conduit à la constitution d'un terreau théorique fertile dont il s'agit à présent d'éclaircir ce en quoi il a nourri l'écriture de Michel Ragon. Cette production littéraire, bien qu'étendue des années 1920 aux années 1950, a concouru dans son ensemble à produire une interprétation « canonique⁴⁶ » du Mouvement moderne, interprétation que les récits postérieurs, comme celui de Ragon, sont ensuite venus contester.

Sigfried Giedion⁴⁷, par son statut historiographique de « père fondateur⁴⁸ » et par celui de véritable « témoin⁴⁹ » de l'architecture moderne, occupe une place prépondérante dans *l'Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes* de Michel Ragon. Il y figure ainsi à la onzième place des personnes les plus citées avec plus d'une quarantaine d'occurrences (tabl. n°9). Né en 1888, Giedion est un contemporain des protagonistes du Mouvement moderne avec qui il a échangé personnellement, comme le rapporte Ragon⁵⁰, et dont il a été un « propagandiste zélé⁵¹ » en multipliant dans ses récits les jugements de valeur à leur profit. À ce propos, Giedion a déclaré lui-même que « l'historien, lui aussi, se situe dans le temps et

⁴⁵ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 7.

⁴⁶ Hypothèse de Maria Grazia Sandri et Luisa Scalvini rapportée par Paolo Scrivano. Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 58.

⁴⁷ Voir notice biographique n°5.

⁴⁸ Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 58.

⁴⁹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 8.

⁵⁰ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 10.

⁵¹ 4^{ème} de couverture. Sigfried Giedion, *Construire en France, en fer, en béton*, Paris, Éditions de la Villette, 2000.

non pas au-dessus du temps.⁵² », assumant de fait la subjectivité de son propos et sa potentielle obsolescence à venir. Toujours est-il que cette posture méthodologique subjective est adoptée telle quelle par Ragon qui en a rapidement assimilé les codes⁵³. Par ailleurs, formé à l'ingénierie et élève d'Heinrich Wölfflin, on ne s'étonne pas qu'au travers de sa publication de 1928 *Construire en France, en fer, en béton*, Giedion se soit montré « sensible aux questions de construction comme génératrice de formes nouvelles⁵⁴ ». Cette attitude est également souscrite par Ragon lorsqu'il déclare que « c'est la technique qui va métamorphoser l'architecture⁵⁵ ». De plus, contrairement à ce qu'annonce Ragon dans l'avant-propos de son *Histoire*⁵⁶, Giedion ne s'est pas cantonné au « débroussaillage » du terrain de l'architecture moderne mais en a produit un grand récit, que l'on peut lui-même qualifier de moderne. En ce sens, Jean-Louis Cohen avertit que « c'est sur une vision volontariste du rôle de l'historien que Giedion fonde d'emblée sa mission : il s'agit non pas de vivre « le regard tourné en arrière », mais de mettre en évidence un « processus insécable ». Giedion propose donc une généalogie, remontant au XIX^e siècle, dont il souligne « l'énorme effort de projection vers l'avant ».⁵⁷ ». Comme cela a déjà été souligné au moment de comparer Hauteœur et Ragon, l'*Histoire* de ce dernier s'assimile également à un récit linéaire et orienté vers l'avenir. Pour finir, l'analogie méthodologique entre Giedion et Ragon se poursuit, de manière anecdotique, jusqu'à la temporalité de leur publication. Chacun a ainsi publié une première approche partielle de l'architecture moderne : Giedion en 1928 au travers de *Construire en France, en fer, en béton* et Ragon en 1958 avec *Le Livre de l'architecture moderne*, avant de publier tous les deux une somme historique treize ans plus tard, soit en 1941 pour Giedion avec *Espace, Temps, Architecture* et en 1971 pour Ragon au travers du premier tome de son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*.

Si Ragon adhère pleinement à la fois à la méthodologie et à la théorie de Giedion, il se montre plus critique à l'égard de celles de Nikolaus Pevsner⁵⁸ et Henry-Russell Hitchcock⁵⁹. Pevsner, né en 1902, et Hitchcock, né l'année suivante, n'appartiennent pas à la même génération que Giedion et pourtant ont produit eux aussi dès les années 1930 des récits de l'architecture moderne. Dès 1932, Hitchcock, élève de Gropius, a coécrit avec Philip

⁵² Sigfried Giedion, *Construire en France, en fer, en béton*, op. cit., p. 1.

⁵³ Voir « 1. Sur le terrain, auprès des acteurs de l'architecture et de l'urbanisme modernes », p. 32 ; « 2. Célébrer les protagonistes du Mouvement moderne », p. 55 ; « 2. L'action en faveur de la prospective », p. 73.

⁵⁴ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 44.

⁵⁵ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 158.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 7.

⁵⁷ Sigfried Giedion, *Construire en France, en fer, en béton*, op. cit., p. X-XI.

⁵⁸ Voir notice biographique n°6.

⁵⁹ Voir notice biographique n°7.

Johnson⁶⁰, « l'un des propagandistes de l'architecture de Mies van der Rohe⁶¹ », *Le Style international*, lequel fait suite à une exposition de la même année au MoMA⁶². En 1936, Pevsner, élève comme Giedion de Wölfflin, s'est quant à lui intéressé aux *Pionniers du design moderne*. Au travers de ces deux publications, on assiste à l'institutionnalisation de l'architecture moderne en tant que *style*. Cette entreprise est résumée par Claude Massu qui souligne que « les productions de ces architectes modernes, divers malgré tout, sont coupées de leurs racines sociales et industrielles et ramenées à une syntaxe unifiée.⁶³ ». De plus, ce processus de canonisation d'une certaine production architecturale dite internationale ou fonctionnaliste s'accompagne d'une condamnation par Pevsner des tendances alternatives. Cette attitude est condamnée par Ragon lorsqu'il écrit à propos de Pevsner que « ce grand historien de l'architecture moderne était alors trop imprégné d'esprit fonctionnaliste pour pouvoir apprécier Gaudí à sa juste valeur.⁶⁴ ». Finalement, on retrouve ici la critique faite à Hauteœur par Ragon de résumer l'architecture moderne au modernisme ou, ici, au Style international. Au travers de son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, l'entreprise de Ragon est en effet inverse de celle de ces auteurs puisqu'il y cherche à témoigner de la diversité de l'architecture moderne.

La critique portée par Ragon dans les années 1970 aux « pères fondateurs⁶⁵ » de l'histoire de l'architecture moderne est à inscrire, d'après Paolo Scrivano, dans un contexte de « renouveau historiographique⁶⁶ » interrogeant les grands récits précédemment évoqués. Cependant, dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, des historiens de l'architecture comme Bruno Zevi contestaient déjà l'orthodoxie formulée lors des trois précédentes décennies parallèlement au développement de l'architecture moderne. Bruno Zevi⁶⁷, né en 1918, seulement six ans avant Ragon, et formé à la pratique de l'architecture, a ainsi publié *Verso un'architettura organica*⁶⁸ dès 1945. Le titre de cet ouvrage manifeste déjà la proposition alternative faite par Zevi quant à l'interprétation de l'architecture moderne. Comme il avait opéré pour Gaston Bardet, Ragon a intégré les propos de Zevi à son *Histoire* en contrepoids à ceux de Pevsner ou de Hitchcock, lesquels condamnent, ou passent seulement sous silence, la tendance organique de l'architecture moderne. En réalité, le récit proposé par Zevi réduit lui aussi la diversité de l'architecture moderne à une seule tendance, principalement anglo-

⁶⁰ Voir notice biographique n°8.

⁶¹ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international*, Marseille, Parenthèses, 2018, p. 5.

⁶² « Architecture moderne : exposition internationale ».

⁶³ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international*, *op. cit.*, p. 9.

⁶⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. I...*, *op. cit.*, p. 296.

⁶⁵ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, *op. cit.*, p. 58.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 59.

⁶⁷ Voir notice biographique n°9.

⁶⁸ « Vers une architecture organique ».

saxonne, au point que Ragon parle de « chauvinisme anglo-saxon⁶⁹ ». D'un point de vue méthodologique, Zevi se distingue aussi de Giedion, Pevsner et Hitchcock par son rejet du formalisme comme seule méthode capable de rendre compte de l'architecture moderne, méthode qui apparaît alors de plus en plus datée.

Comme le déclare Hitchcock lui-même en 1965 à propos de son propre récit, au moment où Ragon publie son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, les propos tenus alors par Giedion, Pevsner, Hitchcock et Zevi « appartien[nent] à l'histoire⁷⁰ ». Le fait que Ragon ait compilé tous ses discours au sein d'une même *Histoire*, en plus de faciliter leur heureuse confrontation, les a effectivement fait basculer *dans* l'histoire. Le legs de ces premiers historiens de l'architecture moderne ne peut donc plus être vraiment méthodologique mais plutôt instructif quant à la réception du Mouvement moderne par ses contemporains. À ce titre, on trouve toujours dans la bibliographie donnée par Ragon à ses élèves de l'École des Arts décoratifs pour l'année scolaire 1973-1974 des ouvrages de Pevsner, immédiatement suivis de ceux de Zevi⁷¹.

Cette première partie a donc permis d'explicitier différentes modalités d'héritage vis-à-vis d'un certain nombre d'historiens de la première moitié du XX^{ème} siècle. La comparaison avec ces historiens a déjà permis de mettre au jour quelques traits de la méthode « Michel Ragon », comme la contextualisation de la production architecturale (Hauteœur), la mobilisation des sciences humaines pour l'analyse urbaine (Poète) ou encore la subjectivité du récit (Giedion). Pour autant, cette méthode esquissée, n'a pas encore été restituée dans son contexte d'élaboration.

II. Ouvrir le champ disciplinaire de l'histoire de l'architecture avant de l'écrire

Cette deuxième partie procède de deux intentions principales : d'une part, contextualiser l'écriture de Michel Ragon en déportant notre étude des décennies 1930-1950 aux décennies suivantes 1950-1970, d'autre part, investiguer un aspect majeur de la méthode « Michel Ragon », l'ouverture du champ disciplinaire ou, comme en parle Hélène Jannièrre, « le choix de la pluridisciplinarité⁷² ».

⁶⁹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 283.

⁷⁰ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international*, op. cit., p. 19.

⁷¹ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 002.

⁷² Hélène Jannièrre, Alexis Sornin et France Vanlaethem (dir.), *Revue d'architecture dans les années 1960 et 1970 / Architectural Periodicals in the 1960s and 1970s*, Montréal, CCA, IRHA, 2008.

1. Le contexte intellectuel soixante-huitard : une occasion pour Ragon ?

« Le 22 mai, le Syndicat des critiques d'art publie un communiqué de presse qui déclare la nécessité de « dissoudre une École des Beaux-Arts dont l'inutilité est évidente » et demande « la suppression de l'Ordre des architectes fondé sous Pétain ». ⁷³ ». Cette tribune, publiée dans *Le Monde* du 23 mai 1968, est signée par le président du Syndicat des critiques d'art, en l'occurrence, Michel Ragon. Dans son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Ragon insiste en déclarant à propos de Viollet-le-Duc qu'« il fut sans doute le premier à dire ce que l'on a redit en 1968 au sujet de la même école, les méfaits de la tutelle de l'Institut, l'imbécilité d'un enseignement ouvert sur le passé et fermé sur l'avenir. ⁷⁴ ». Plus loin, Ragon ajoute, à propos des nouveaux programmes architecturaux, que « ce n'est pas en dessinant des chapiteaux corinthiens dans les écoles des beaux-arts que les architectes pouvaient s'y préparer. ⁷⁵ ». Enfin, il poursuit son assaut en publiant dans *L'Express* en mai 1968 un article fortuitement consacré à Viollet-le-Duc, l'opposant aux Beaux-Arts ⁷⁶. Même s'il paraît pertinent d'évoquer ici cette prise de position contre l'académisme et le passéisme d'une institution comme l'École des Beaux-Arts, il s'agit à présent de dépasser cette spectacularisation de mai 68 pour retranscrire un contexte intellectuel.

En matière d'architecture, mai 68 et, plus largement et justement, l'ensemble des années 1960 et 1970 marquent un moment de réflexion sur une réforme de l'enseignement. Cette volonté d'un « renouveau théorique [est] nourri par les sciences humaines ⁷⁷ ». C'est dans ce contexte que Ragon avoue s'être intéressé aux apports potentiels de la sémiologie ou encore de la psychologie de l'espace pour l'étude de l'architecture et de l'urbanisme ⁷⁸. D'un point de vue législatif, « la loi d'orientation sur l'enseignement supérieur du 19 novembre 1968 [...] venait de sonner le glas des anciennes facultés au profit d'universités autonomes et pluridisciplinaires. ⁷⁹ ». Même si le mariage des écoles d'architecture avec les universités n'a pas eu lieu, on a pu alors y observer un désir conjoint d'ouverture disciplinaire. Au travers de son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Ragon relaye le caractère indispensable qu'il trouve à la recherche architecturale universitaire en déclarant que « dans la mesure où il existe quelques chercheurs aux États-Unis, c'est à l'aide que ceux-ci trouvent

⁷³ Jean-Louis Violeau, *Les architectes et Mai 68*, Paris, Recherches, 2005, p. 156.

⁷⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. I..., op. cit.*, p. 171.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 180.

⁷⁶ Michel Ragon, « Viollet-le-Duc avait du génie », *L'Express*, 24 - 30 mai 1968, p. 67-68.

⁷⁷ Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau, *Mai 68. L'architecture aussi !*, cat. expo., Paris, Cité de l'architecture & du patrimoine (16 mai - 17 septembre 2018), Paris, B2, 2018, p. 7.

⁷⁸ Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales. 1950-2012. Collection du FRAC Centre*, Orléans, HYX, 2014, p. 42.

⁷⁹ Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau, *Mai 68..., op. cit.*, p. 39.

près de certaines universités qu'on le doit.⁸⁰ ». Bien plus tard, une fois professeur d'histoire de l'architecture à l'École des Arts décoratifs, Ragon, qui a conservé l'ouverture d'esprit soixante-huitard, adresse une lettre datée du 27 janvier 1979 au directeur dans laquelle il déclare que « notre enseignement, nos options pédagogiques ne peuvent pas ne pas tenir compte des révolutions culturelles qui s'opèrent sous nos yeux.⁸¹ ». Par la suite, il voit s'accomplir ce à quoi il aspirait depuis 1968 au travers de la création d'un accord entre l'École des Arts décoratifs et l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Cependant, dans un chapitre intitulé « Architecture et sciences sociales : désillusion ou intégration », Jean-Louis Violeau rapporte des réserves quant à la nouvelle pluridisciplinarité de l'enseignement de l'architecture. Il retranscrit notamment les propos datant de 1974 de Françoise Choay⁸², historienne de l'architecture et de l'urbanisme contemporaine de Ragon, à qui il « semble nécessaire, au niveau pédagogique, de faire marche arrière par rapport à ce qui a été systématiquement entrepris aux Beaux-Arts après 1968. Pour lutter contre le ghetto intellectuel où les avait enfermés la tradition de l'École, les futurs architectes en sont arrivés à remettre en guise de projets de pures dissertations de sociologie, économie, marxologie - et il faut voir dans quel confusionnisme !⁸³ ». Ragon, quant à lui, maintient sa défense de l'enrichissement que constitue la pluridisciplinarité en consacrant la dernière partie de son *Histoire* aux « nouvelles approches de l'urbanisme⁸⁴ » où il fait la part belle à la sociologie, la géographie humaine, l'écologie, la psychologie, la sémiologie, etc.

Au-delà du seul champ de l'enseignement de l'architecture, la société elle-même se voit transformée dans les années 1960. Même si Ragon évoque quelques désaccords avec des marxistes⁸⁵, il profite de l'engagement politique général, « à gauche cela va de soi⁸⁶ », lorsqu'il publie, en 1971, le premier tome de son *Histoire* dans lequel il présente notamment « les villes idéales des socialistes français⁸⁷ ». À propos de Charles Fourier, Ragon écrit qu'après avoir été oublié il a été ainsi « salué comme un précurseur par les révolutionnaires de Mai 68.⁸⁸ ». Ragon semble alors profiter, au moment de la publication des trois tomes de son *Histoire*, entre 1971 et 1978, d'une « aspiration à envisager et à pratiquer l'architecture autrement.⁸⁹ » voire d'un « renouvellement en profondeur [des] modèles et corpus de

⁸⁰ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 73.

⁸¹ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 002.

⁸² Voir notice biographique n°10.

⁸³ Jean-Louis Violeau, *Les architectes et Mai 68*, op. cit., p. 392.

⁸⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 219.

⁸⁵ Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales...*, op. cit., p. 44.

⁸⁶ Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau, *Mai 68...*, op. cit., p. 7.

⁸⁷ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 58.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 67.

⁸⁹ Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau, *Mai 68...*, op. cit., p. 7.

références.⁹⁰ ». Ces aspirations, auxquelles semble *a priori* pouvoir répondre Ragon grâce à son récit prospectif, sont celles d'une nouvelle génération qui « ne vit plus après, [qui] vit avant, impatiente, mobile, exigeante à l'égard de l'avenir, jeune en un mot⁹¹ ». Ragon profite de ce contexte favorable pour publier, en mai 1968, un article présentant les structures gonflables⁹². Toutefois, on observe une nouvelle fois, parallèlement à ces aspirations, des réserves quant aux propositions progressistes et utopiques de Ragon. Frédéric Migayrou rappelle ainsi à Ragon qu'« après 1968, le discours social, très fort, va critiquer l'idée d'utopie que vous aviez mise en place et poursuivie pendant vingt ans, en expliquant qu'elle n'a pas de « réalité sociale ».⁹³ ». De plus, la publication des *Désillusions du progrès. Essai sur la dialectique de la modernité* de Raymond Aron en 1969 participent d'un courant apparemment contraire à celui de *l'Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. Enfin, Ragon qui est définitivement associé au Mouvement moderne rien que par les titres de ses ouvrages, se voit en partie rejeté en même temps que « la modernité architecturale, formelle, austère et répétitive⁹⁴ ».

Cette attitude antimoderne gagne l'enseignement comme le rapporte Jean-Louis Violeau lorsqu'il écrit que « de même, c'est aussi pour cette raison que l'IERAU s'est intéressé depuis 1973 au Creusot. Si cette ville devient l'un des terrains de recherche privilégiés des équipes de recherche de l'UP8, c'est bien, ainsi que le précisent Huet et Devillers dès leur introduction, parce qu'« il n'y a pas de « grande » architecture au Creusot et aucun des quelques architectes qui ont construit dans cette ville ne figure aujourd'hui dans les histoires de l'Architecture » : « nous ne courions donc pas le risque de réduire l'histoire de l'espace architectural et urbain à l'œuvre mythifiée des grands démiurges ni à l'évolution d'un système d'idées, conduisant, avec l'apparence du naturel, vers ce qu'on a appelé l'espace architectural moderne. ». Ici, c'est bien à la fois l'architecture moderne tout comme son exégèse qui sont profondément rejetées. Pour finir, une autre publication de 1968, celle de l'article de Roland Barthes « La mort de l'auteur », apparaît en totale contradiction avec la célébration des protagonistes du Mouvement moderne qu'opère Ragon dans son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*.

L'évocation de ce contexte intellectuel soixante-huitard permet de relativiser l'originalité méthodologique de Ragon. En effet, l'ouverture des différents champs

⁹⁰ Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau, *Mai 68...*, *op. cit.*, p. 39.

⁹¹ Jean-Louis Violeau, *Les architectes et Mai 68*, *op. cit.*, p. 261.

⁹² Michel Ragon, « Une idée pleine de promesses : la structure gonflable », *Planète*, n°40, mai - juin 1968, p. 169-170.

⁹³ Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales...*, *op. cit.*, p. 42.

⁹⁴ Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau, *Mai 68...*, *op. cit.*, p. 91.

disciplinaires les uns aux autres que pratique Ragon se normalise dans les années 1960, malgré la prudence d'une auteure comme Françoise Choay. Par ailleurs, les années 1960, dont on a soulevé quelques-uns des paradoxes et contradictions, constituent donc pour Ragon autant une occasion d'exposer ses idées prospectives qu'un risque de se voir définitivement honni tant pour son exposé de l'architecture moderne que pour celui d'utopies progressistes.

2. L'apport des sciences sociales à l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme : le cas de la sociologie

La décennie 1960 a vu la généralisation progressive du recours aux sciences sociales dans l'enseignement de l'architecture. Au-delà de l'enseignement, cette généralisation de l'emploi des sciences sociales a gagné le milieu professionnel. Là encore, Jean-Louis Violeau rapporte le contrecoup de cette tendance en notant que « quelques années seulement auparavant, on voyait encore dans l'apport des sociologues le moyen de répondre aux doutes sur le statut et la condition même de l'architecte, ils sont de plus en plus nombreux, auparavant favorables aux sciences sociales, à discerner une volonté de fuir dans le discours sociologique, fuir devant ses responsabilités d'architectes et devant le risque que représente le projet d'architecture.⁹⁵ ». Après un attrait empressé et son naturel contrecoup, les sciences sociales ont définitivement été intégrées à l'enseignement et à la pratique de l'architecture. Il reste à présent à expliciter leurs modes d'intégration à l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme. Hélène Jannièrre affirme qu'en plus d'avoir été appropriées dès la seconde moitié des années 1960 dans l'enseignement et dans la pratique de l'architecture, les sciences sociales l'ont été dans la critique d'art⁹⁶. On peut lire ailleurs que la sociologie est ainsi venue « hybrider⁹⁷ » la critique. En 1968, Marcel Cornu affirme sa responsabilité, en tant que critique d'architecture et d'urbanisme, « d'élucider les conditions sociales dans lesquelles l'œuvre est apparue⁹⁸ » et s'impose d'« entreprendre une véritable analyse sociologique⁹⁹ ». Michel Ragon, lui-même critique d'architecture et d'urbanisme dans les années 1960 et proche de Marcel Cornu, semble avoir prêté attention aux préceptes de son confrère.

En histoire de l'art, on attribue à Pierre Francastel la paternité de la sociologie de l'art à la toute fin des années 1940. Cependant, à l'inverse de l'attitude de Cornu qui s'impose une analyse sociologique pour mieux comprendre l'œuvre qu'il aborde, Francastel effectue son analyse afin de mieux connaître le contexte social d'élaboration de l'œuvre. Ce dernier

⁹⁵ Jean-Louis Violeau, *Les architectes et Mai 68*, op. cit., p. 382.

⁹⁶ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 194.

⁹⁷ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, op. cit., p. 20.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 43.

⁹⁹ *Ibid.*

conçoit l'œuvre, non pas comme un produit, mais comme révélateur de ses conditions d'apparition. Ragon, qui mentionne cinq ouvrages de Francastel dans la bibliographie de son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, ne lui fait référence dans le texte que pour souligner son « chauvinisme¹⁰⁰ » et son « nationalisme¹⁰¹ » et l'opposer ainsi au « chauviniste anglo-saxon¹⁰² » Bruno Zevi. L'emploi de la sociologie pour écrire l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme paraît postérieur à son emploi pour enseigner, pratiquer ou critiquer l'architecture. En matière de méthodologie, Ragon se réfère davantage à Henri Lefebvre plutôt qu'à Francastel. Ragon mentionne ainsi cinq ouvrages de Lefebvre en bibliographie de son *Histoire*, tous relatifs à l'urbain et publiés entre 1968 et 1972. Lefebvre, qui apparaît alors comme l'un des premiers sociologues de la ville, a également ponctuellement enseigné au sein de l'UP7¹⁰³, ce qui permet une nouvelle fois de poser comme postulat la plus grande et plus précoce intégration des sciences sociales à l'enseignement plutôt qu'à l'histoire. Lorsque Ragon fait référence à Lefebvre dans son *Histoire*¹⁰⁴, c'est toujours pour soutenir les thèses avancées par le sociologue. Ragon rapporte même le scepticisme de Lefebvre vis-à-vis de l'urbanisme spatial de Yona Friedman¹⁰⁵, dont il est lui-même pourtant l'un des plus fervents supporters.

Dès l'avant-propos de son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Ragon expose sa méthodologie croisant esthétique, technologie, histoire et sociologie¹⁰⁶. Dès 1971, Ragon cite donc au même titre que l'esthétique la sociologie et l'applique effectivement lorsqu'il regrette, par exemple, qu'il ne soit pas davantage question de « vie sociale » mais plutôt de « vie intérieure » dans les biographies de Gaudí ou de Cézanne¹⁰⁷ ou lorsqu'il analyse qu'aux États-Unis « l'habitat urbain est par contre le plus souvent abandonné aux Noirs et Portoricains, cependant que les Blancs vont vivre dans les *suburbs*.¹⁰⁸ ». Néanmoins, lorsqu'il l'applique à un individu, son approche tend parfois davantage vers l'analyse psychologique, plus romantique qu'objective, comme quand il souligne, à deux reprises¹⁰⁹, le célibat de Fourier comme clef de compréhension de son œuvre. Par ailleurs, parallèlement à l'emploi qu'il fait lui-même de la sociologie dans son analyse de l'architecture et de l'urbanisme, Ragon se contente parfois, comme on l'a montré précédemment avec Pierre

¹⁰⁰ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 169.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 314.

¹⁰² *Ibid.*, p. 169.

¹⁰³ Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau, *Mai 68...*, op. cit., p. 91.

¹⁰⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 229-230.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 230.

¹⁰⁶ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 9.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 304.

¹⁰⁸ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 42.

¹⁰⁹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 70 ;

Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 172.

Lavedan, d'employer l'analyse d'un sociologue de manière à légitimer son discours. C'est le cas d'un ouvrage de Lefebvre comme *Le Droit à la ville* (1968) dans lequel l'auteur expose sa conviction dans l'avenir de l'urbain. Cette conviction légitime ensuite l'exposé par Ragon de propositions urbanistiques prospectives.

En dehors de la seule *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Ragon est toujours concerné par la sociologie, et plus largement les sciences sociales. En 1976-1977, il propose ainsi à ses élèves de l'École des Arts décoratifs une rubrique « psycho-sociologie de l'architecture » dans sa bibliographie¹¹⁰. On y trouve les ouvrages d'Henri Lefebvre, Jean Baudrillard, Olivier Marc, Gaston Bachelard, Abraham Moles ou encore d'Edward T. Hall dont Françoise Choay, en 1971, préface l'édition française de sa *Dimension cachée*. Au sein du Groupe international d'architecture prospective (GIAP) qu'il cofonde en 1965, Ragon intègre Jean Fourastié et Abraham Moles, tous deux présentés comme sociologues¹¹¹. Enfin, en tant qu'éditeur, Ragon publie lui-même les ouvrages de René Berger, Jean Baudrillard¹¹², Henri Lefebvre ou encore de Jean Fourastié¹¹³.

Dans les dernières pages de son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*¹¹⁴, Ragon relativise l'importance prise par la sociologie dans l'étude de l'architecture et de l'urbanisme. Il la relègue même derrière des disciplines « autrement plus « fondamentales »¹¹⁵ » comme la psychologie ou l'écologie. Rien ne justifie cette déclaration au moment où les publications de Ragon sur l'architecture et l'urbanisme s'apparentent progressivement à des analyses sociologiques. En témoignent les titres de ces trois ouvrages parus parallèlement à son *Histoire*, *Les Erreurs monumentales* (1971), *L'Homme et les villes* (1975) et *L'Architecte, le Prince et la Démocratie* (1977). Pour finir, l'emploi de la sociologie dans le champ de l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme, en plus d'en enrichir les méthodes, semble avoir deux conséquences principales. D'une part, l'analyse sociologique a davantage été employée pour traiter de la ville plutôt que de l'architecture elle-même. Dans les années 1960 et 1970 on assiste donc à un intérêt nouveau porté à l'urbanisme au moment même où les sciences sociales sont, pour la première fois, employées pour l'analyser. D'autre part, cette adéquation entre l'analyse sociologique et l'urbain entraîne à la fois un désintérêt, voire une condamnation, du bâtiment et par la même de l'architecture moderne. Cette dernière consiste justement en des édifices manifestes et en un urbanisme autoritaire.

¹¹⁰ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 002.

¹¹¹ *Ibid.*, MRAGO.MX003.

¹¹² Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 14.

¹¹³ Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales...*, op. cit., p. 42.

¹¹⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 231.

¹¹⁵ *Ibid.*

3. De la critique d'art et d'architecture à l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme

Président du Syndicat des critiques d'art de 1966 à 1969 puis vice-président de l'Association Internationale des critiques d'art et collaborateur à de nombreuses revues, de *Cimaise* à *L'Express* en passant par *Arts*, il apparaît plus clair que Michel Ragon, lorsque l'on lui consacre un colloque à l'INHA en 2010, soit présenté non comme historien mais comme « critique d'art et d'architecture¹¹⁶ ». Il ne s'agit pas de lui refuser ce statut mais plutôt de trouver dans le champ de la critique, des indices de sa pratique ultérieure d'historien.

Alors qu'il y collabore en tant que critique d'art depuis 1953 et qu'il y publie son premier article ouvertement consacré à l'architecture en 1957¹¹⁷, Ragon inaugure en 1959 une rubrique d'architecture dans la revue *Cimaise*, rubrique dont il assure la codirection avec l'architecte André Wogenscky. C'est là, selon Pierre Restany, que « Michel Ragon inventa un genre « critique d'architecture » qui n'était en fait que l'extension à l'architecture des procédés et du style de la critique d'art classique telle qu'elle était pratiquée à *Cimaise*¹¹⁸ ». D'après Hélène Jannièrre, cette critique d'architecture pratiquée par Ragon à *Cimaise* consistait à la fois en la promotion « d'une nouvelle génération d'architecture française¹¹⁹ » et en celle de « l'intégration des arts¹²⁰ ». La valorisation et la défense d'une nouvelle génération caractérisaient déjà la critique telle que la pratiquait Ragon autour de 1950 en collaborant à *Cobra : revue internationale de l'art expérimental*. La critique jouait alors pleinement son rôle de « consécration que ne rempliss[ai]ent plus les concours dont le Prix de Rome représentait l'archétype¹²¹ ». Cette promotion d'artistes ou de tendances artistiques faite par l'intermédiaire des revues conduit parfois Ragon à adopter une attitude réellement combative, comme au moment de défendre l'École de Paris, l'Abstraction lyrique ou, plus tard, Le Corbusier. Comme le précise Anne Tronche « aujourd'hui on ne s'en rend sans doute pas compte car nous sommes dans une société qui digère assez aisément les choses les plus diverses, mais à l'époque, le climat était très combatif. Dans les années 1960 il l'était encore. Les revues s'opposaient les unes aux autres, les critiques étaient dans une posture de combat. Il y avait une violence dans l'écriture, une violence de ton.¹²² ». Ce climat combatif est autant

¹¹⁶ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit.

¹¹⁷ Michel Ragon, « Architecture et art abstrait », op. cit., p. 26-28.

¹¹⁸ Pierre Restany, « 1970 Ragon : un nouveau critique pour une nouvelle architecture », *Galerie des arts*, sept.-oct. 1984. Article dont Ragon a conservé une copie dans ses archives. Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 001.

¹¹⁹ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 183.

¹²⁰ *Ibid.*

¹²¹ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, op. cit., p. 14.

¹²² Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 246.

celui de la critique d'art que de la critique d'architecture. Dans les années 1970, alors qu'il est le rédacteur en chef de la revue *L'Architecture d'aujourd'hui*, Bernard Huet revendique ainsi un retour « à l'esprit initial d'une revue *de combat*¹²³ ». Le contexte soixante-huitard est aussi l'occasion pour le *Carré bleu* de « prendre position plus ouvertement que par le passé¹²⁴ ».

Hélène Jannièrè souligne le corolaire de telles prises de position en déclarant que finalement « les revues d'architecture ne sont pas nécessairement un espace privilégié de la critique. Leur engagement aux côtés d'architectes ou de tendances, leurs liens avec les annonceurs ou les groupes de presse, forment des obstacles à une véritable autonomie. Instance de consécration pour les professionnels, instrument de reconnaissance entre pairs, elles ne peuvent pas toujours garantir l'indépendance du jugement et du discours.¹²⁵ ». Ragon lui-même rapporte que, lorsqu'il collaborait à *L'Express*, on l'a averti qu'« il y a des articles que vous [Michel Ragon] faites qui sont très durs pour certains promoteurs et alors ils nous suppriment la publicité.¹²⁶ ». Malgré cela, Ragon affirme « qu'un critique d'architecture doit aussi être un polémiste.¹²⁷ » et c'est ainsi qu'il signe des articles comme « L'État dépense 800 F par an pour former un architecte et 85 000 F pour un tireur de bazooka¹²⁸ » ou encore « Les Français apprennent à construire¹²⁹ ».

Cette combativité a pu desservir la critique, comme le souligne Hélène Jannièrè et Richard Leeman, au moment de sa relecture par des historiens, la trouvant « trop littéraire ou plutôt trop lyrique, trop peu intellectuelle et surtout, perçue comme trop éloignée de la discipline architecturale.¹³⁰ ». Ragon, au contraire, affirme dans son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes* qu'« il faut relire les revues d'architecture françaises d'avant-guerre, comme *La Construction moderne*, *L'Architecte*, *L'Architecture*, pour apercevoir avec stupéfaction ce que l'on appelait alors en France l'architecture moderne.¹³¹ ». Comme pour les premiers récits du Mouvement moderne, Ragon opère ainsi l'historicisation de la critique d'architecture. Au travers de son enseignement à l'École des Arts décoratifs il propose à ses élèves d'examiner « aussi bien certaines architectures [...] que des expositions, des livres récemment publiés, des publications en revues, des *polémiques*, etc.¹³² ». Par ailleurs, lorsqu'il rédige son *Histoire*, Ragon ne renonce pas aux jugements de valeur dont Claude

¹²³ Jean-Louis Violeau, *Les architectes et Mai 68*, op. cit., p. 400.

¹²⁴ Hélène Jannièrè, Alexis Sornin et France Vanlaethem (dir.), *Revue d'architecture...*, op. cit., p. 184.

¹²⁵ *Ibid.*

¹²⁶ Hélène Jannièrè et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 240.

¹²⁷ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, op. cit., p. 176.

¹²⁸ Michel Ragon, « L'État dépense 800 F par an pour former un architecte et 85 000 F pour un tireur de bazooka », *Arts*, 31 mars - 6 avril 1965, p. 31.

¹²⁹ Michel Ragon, « Les Français apprennent à construire », *L'Express*, 22 - 28 novembre 1965, p. 76-78.

¹³⁰ Hélène Jannièrè et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 11.

¹³¹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...*, op. cit., p. 338.

¹³² Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 002.

Massu affirme que « c'est là l'empreinte de son activité de critique d'architecture.¹³³ ». Il compare ainsi le palais des Soviets à une « monstrueuse pâtisserie¹³⁴ » et le Sacré-Cœur de Montmartre « aux pièces montées des pâtisseries¹³⁵ » ou déclare encore que « comparer Ruskin à Souriau, c'est comparer les chutes du Niagara à une installation sanitaire.¹³⁶ ».

Comme précédemment évoqué, en plus de la défense d'une nouvelle génération, la pratique critique de Ragon se caractérisait par la promotion de « l'intégration des arts¹³⁷ ». À ce propos, le passage de la critique d'art à la critique d'architecture de Ragon coïncide avec le Festival d'Art d'avant-garde de 1956 dont Ragon est le responsable des arts plastiques (fig. n°1). Ce Festival réunit justement « architecture, sculpture, peinture, cinéma, théâtre, ...¹³⁸ ». La défense par Ragon d'une synthèse des arts, tangible au travers d'articles d'actualité comme « La Maison de la radio réalisera-t-elle, enfin, la synthèse des arts ?¹³⁹ », se poursuit dans *l'Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. Un chapitre de *l'Histoire* est en ce sens consacré à « l'influence des plasticiens » et Piet Mondrian, Pablo Picasso et Vassily Kandinsky figurent parmi les acteurs de *l'Histoire* les plus cités par Ragon¹⁴⁰ (tabl. n°9). Cette référence faite aux arts plastiques, si elle provient sans doute pour Ragon de sa pratique antérieure de critique d'art, n'est pas pour autant une singularité dans les récits de l'architecture moderne. Philip Johnson rapporte, par exemple, qu'Alfred Barr, « idéologue¹⁴¹ » du Style international, était « très intéressé par l'art abstrait - il a suggéré le lien entre Mondrian et l'architecture moderne¹⁴² ».

Entre 1961 et 1966, Ragon collabore intensément à *Arts*. À ce propos, Pierre Restany déclare qu'« il s'agissait d'exposer les problèmes de l'architecture non plus à un cercle réduit d'amateurs d'art abstrait mais à un vaste public sans discrimination.¹⁴³ ». Hélène Jannièrre ajoute que le lectorat d'*Arts* est « plus large, moins élitiste que dans *Cimaise*¹⁴⁴ », *Arts* étant une « revue de grande diffusion¹⁴⁵ ». Au même moment, Ragon collabore aussi à *L'Express*, un magazine d'actualité, lui aussi de grande diffusion. Bénéficiant d'une nouvelle audience de

¹³³ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 45.

¹³⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 2..., op. cit., p. 102.

¹³⁵ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 1..., op. cit., p. 299.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 350.

¹³⁷ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 183.

¹³⁸ Carton d'invitation. Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO TOP 004.

¹³⁹ Michel Ragon, « La Maison de la radio réalisera-t-elle, enfin, la synthèse des arts ? », *Arts*, 26 septembre 1962.

¹⁴⁰ Respectivement aux 47^{ème} et aux 80^{ème} rangs.

¹⁴¹ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international*, op. cit., p. 15.

¹⁴² *Ibid.*, p. 15-16.

¹⁴³ Pierre Restany, « 1970 Ragon : un nouveau critique pour une nouvelle architecture », op. cit.

¹⁴⁴ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 183.

¹⁴⁵ *Ibid.*

non-spécialistes, Ragon assume le caractère journalistique de ses articles dont « le style doit être accessible à la multitude.¹⁴⁶ ». Il oriente également ses articles de manière à, comme l'encourage Julius Posener en 1964-1965, « apprendre aux gens à « voir ce qu'ils voient » comme dit Le Corbusier¹⁴⁷ », le but étant que « le public se prononce bien haut contre la laideur des villes reconstruites, les occasions manquées, l'inertie des administrations, la collusion de certains architectes avec les spéculateurs.¹⁴⁸ ». En ce sens et au travers de sa production critique, Ragon alerte sur l'état de l'architecture et de l'urbanisme¹⁴⁹. De la même manière que dans son *Histoire*, ce constat alarmant constitue un tremplin pour ses propositions¹⁵⁰, voire ses injonctions¹⁵¹.

Comme nous l'avons évoqué dans la partie précédente, la critique d'art et d'architecture constitue l'un des champs disciplinaires où, en premier, s'immiscent les sciences sociales dans les années 1960. La rédaction du *Carré bleu*, en plus de vouloir « prendre position plus ouvertement que par le passé¹⁵² », s'efforce aussi désormais de placer « les projets dans leur contexte politique et social¹⁵³ ». Et, comme le démontre Hélène Jannièrre, « le désir de « pluridisciplinarité », la juxtaposition de discours provenant de champs disciplinaires distincts, est, pendant cette période, en relation étroite avec l'effervescence dans l'enseignement.¹⁵⁴ ». Dans ce climat pluridisciplinaire, Peter Collins, en 1968, encourage l'emploi des méthodes de la critique dans l'enseignement en affirmant que « l'essence même de l'éducation architecturale est la critique d'architecture.¹⁵⁵ ». Ragon lui-même, qui envisage après mai 68 d'enseigner au sein de l'UP7 auprès de Paul Maymont, demande à ses élèves de l'École des Arts décoratifs de « commenter » la production architecturale et urbanistique contemporaine, comme les projets de La Défense ou du Centre Georges Pompidou¹⁵⁶. Enfin, contrairement à l'attitude de Ragon empreinte de critique d'art et d'architecture au-delà de ses seules méthodes, Peter Collins limite l'hybridation de la critique et de l'architecture. Il encourage ainsi l'architecture en tant que discipline à s'interroger sur ses propres moyens, les méthodes de la critique pouvant effectivement concourir à cette introspection. Cependant, il rejette l'idée, chère à Ragon, du rapprochement théorique entre l'architecture et les arts

¹⁴⁶ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, op. cit., p. 175.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 73.

¹⁴⁸ *Ibid.*

¹⁴⁹ Michel Ragon, « Voici comment la ville assassine l'homme », *Arts*, 23 février - 1^{er} mars 1966, p. 8-9.

¹⁵⁰ Michel Ragon, « Un Architecte propose Paris sous la Seine », *Arts*, 8 mai 1963.

¹⁵¹ Michel Ragon, « Pour créer le Paris de l'avenir, il faut imposer le nouveau Palais d'Orsay de Le Corbusier », *Arts*, 3 janvier 1962.

¹⁵² Hélène Jannièrre, Alexis Sornin et France Vanlaethem (dir.), *Revue d'architecture...*, op. cit., p. 184.

¹⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 290.

¹⁵⁵ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, op. cit., p. 148.

¹⁵⁶ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 002.

plastiques. Il écrit ainsi que « quelles que soient les leçons que les peintres et les sculpteurs peuvent, peut-être, donner aux architectes, leur façon de demeurer « contemporains » n'en fait pas partie. Si les architectes peuvent continuer à apprendre beaucoup de la sensibilité visuelle des principaux peintres et sculpteurs, il est temps que les spécialistes et professeurs d'architecture se concentrent plus sérieusement sur la compréhension de ce qu'est une profession, afin de répondre de manière plus efficace à l'ensemble des besoins de la société en matière d'environnement.¹⁵⁷ ».

Il a été question précédemment d'un aspect important de la méthode « Michel Ragon », la pluridisciplinarité et, en particulier, l'ouverture de l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme aux méthodes des sciences sociales et de la critique. Investiguer l'origine de cette pluridisciplinarité nous a également permis de contextualiser l'écriture de Michel Ragon dans les années 1960-1970. Néanmoins, il a jusqu'ici toujours été question d'étudier le rapport de Michel Ragon à des méthodologies historiques ou à des champs disciplinaires. Il reste ainsi à traiter de l'engagement personnel de Ragon dans l'histoire.

III. S'engager dans l'histoire

Contrairement aux deux précédentes parties où il était avant tout question de comparer la méthode « Michel Ragon » avec celles existantes, on se propose à présent d'aborder ce qui relève dans sa méthode d'engagements personnels *a priori* en dehors d'un cadre théorique. Cela nous est permis à la fois par la riche personnalité de Ragon et, nécessairement, par les nombreuses traces de ses engagements.

1. Sur le terrain, auprès des acteurs de l'architecture et de l'urbanisme modernes

« C'est moins le livre d'un critique et d'un historien, que le récit vivant, anecdotique parfois, pamphlétaire lorsqu'il le faut, du témoin de l'avènement de l'art abstrait dans l'École de Paris. Un livre d'art vécu qui se lit comme un roman.¹⁵⁸ ». Avant d'apprendre que ce texte renvoie en réalité à *L'Aventure de l'art abstrait*, publiée en 1956, on aurait pu croire qu'il évoquait plutôt *l'Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, dont le premier tome est publié pour la première fois quinze plus tard, en 1971. Cela démontre que l'engagement de l'auteur au sein de son objet d'étude est une constante de la méthode « Michel Ragon ». Dans l'avant-propos de son *Histoire*, Ragon revient sur son degré d'implication nécessaire à

¹⁵⁷ Peter Collins, *Juger l'architecture*, Paris, Infolio, 2017, p. 234.

¹⁵⁸ 4^{ème} de couverture de *L'Aventure de l'art abstrait*. Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 20.

l'élaboration de son récit. Il écrit qu'« en treize ans d'études, de recherches, de voyages dans le monde entier, de discussions avec des hommes comme Le Corbusier, Mies van der Rohe, Robert Le Ricolais, Marcel Lods, Wogensky, qui ont bien voulu m'accorder leur attention et leurs conseils, j'ai fini par acquérir un certain bagage.¹⁵⁹ ».

L'engagement de Ragon au sein de l'architecture et de l'urbanisme modernes en tant que méthode, découle de sa pratique antérieure de critique d'art. Lorsque Restany parlait de la critique architecturale de Ragon comme d'une « extension à l'architecture des procédés et du style de la critique d'art classique¹⁶⁰ », il pensait notamment aux « visites d'atelier¹⁶¹ ». Ragon reconnaît effectivement, qu'en matière de critique d'art, « la pratique de l'atelier est quelque chose de très important.¹⁶² ». Cette attitude, appliquée à l'histoire de l'architecture, se traduit principalement par la visite d'édifices. À ce propos, Ragon fait de l'expérience de la Cité radieuse de Marseille de Le Corbusier, dans laquelle il loge à l'occasion du Festival d'Art d'avant-garde de 1956, un événement déterminant dans son passage de l'art à l'architecture¹⁶³. Par ailleurs, l'ambition de Ragon d'écrire une *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes* rend nécessaire les voyages. Leur nécessité est soulignée, encore récemment, par Ragon lorsqu'il déclare : « J'ai beaucoup voyagé dans le monde entier. Pour savoir ce qui se fait. Il faut « voir » l'architecture, il faut comparer. Maintenant, je ne peux plus voyager. Par conséquent, je ne peux plus avoir de regard « créatif » sur l'architecture. Je regarde, mais de loin.¹⁶⁴ ». En vue de la rédaction de son *Histoire*, il séjourne en 1957 au Japon, l'année suivante aux États-Unis puis l'année suivante en Argentine, ou encore en URSS en 1971. Lors de ce dernier voyage, il rapporte avoir même rencontré, la nuit, des artistes dissidents¹⁶⁵. On peut nuancer la singularité de cette pratique du terrain en évoquant le voyage, en 1930-1931, de Barr, Hitchcock et Johnson qui décident de « visiter l'Europe en voiture pour l'observer.¹⁶⁶ ». Enfin, les voyages de Ragon au Danemark et en Hollande « à cause de Cobra¹⁶⁷ » permettent d'aborder le second aspect de l'engagement de Ragon au sein de l'architecture et de l'urbanisme modernes, approcher les praticiens. Ragon présente effectivement son implication au sein de Cobra comme « une très belle aventure, aussi au niveau des amitiés.¹⁶⁸ ».

¹⁵⁹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. I...*, op. cit., p. 9.

¹⁶⁰ Pierre Restany, « 1970 Ragon : un nouveau critique pour une nouvelle architecture », op. cit.

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 245.

¹⁶³ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO TOP 004.

¹⁶⁴ Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales...*, op. cit., p. 44.

¹⁶⁵ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 001.

¹⁶⁶ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international*, op. cit., p. 15.

¹⁶⁷ Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 241.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 248.

À nouveau sur la quatrième de couverture de *L'Aventure de l'art abstrait*, on trouve écrit que, « lié d'amitié depuis de nombreuses années avec la plupart des artistes dont il parle, Michel Ragon a assisté au développement de cette nouvelle esthétique¹⁶⁹ ». À propos de sa pratique de critique d'art, Ragon souligne qu'il avait « une très grande familiarité avec les artistes.¹⁷⁰ ». Tout comme la visite d'atelier, la rencontre des artistes est un aspect de la pratique de critique de Ragon qui se traduit, lors de l'élaboration de son *Histoire*, par la rencontre des différents protagonistes de l'architecture et de l'urbanisme moderne. Une nouvelle fois, il ne s'agit pas d'une exception car, comme le note Jean-Louis Cohen à propos de Giedion, « il est encore moins légitime de couper son travail historique [...] de ses amitiés architecturales¹⁷¹ ». Lors de ces voyages et recherches, Ragon rencontre Mies van der Rohe en 1964 et s'entretient avec Kunio Maekawa, Frank Lloyd Wright ou encore Frederick Kiesler. Ses nombreuses amitiés liées avec les architectes prospectifs, lesquelles illustrent à elles seules l'engagement personnel de Ragon dans l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes, font l'objet d'une partie ultérieure¹⁷². De ces différentes rencontres avec ces acteurs de la modernité, Ragon rapporte dans son *Histoire* principalement des anecdotes plutôt que des précisions sur leur démarche. Au-delà des événements que constituent ces rencontres, Ragon entretient une abondante correspondance principalement avec les acteurs contemporains et français de la modernité comme Édouard Albert, Marcel Lods ou encore Raymond Lopez¹⁷³.

Ragon use de ces relations pour obtenir des précisions pour ses ouvrages. Dans une lettre datée du 23 septembre 1980, il s'adresse ainsi à André Wogenscky : « Je fais actuellement pour les Éditions Dunod une monographie sur Claude Parent qui sera en même temps un livre historique sur toute une époque. Claude Parent a travaillé chez Le Corbusier et me dit que c'est toi qui l'avais engagé. Veux-tu me dire comment cela s'est passé ? Que faisait exactement Parent chez Corbu ?¹⁷⁴ ». Par exemple, Iannis Xenakis répond, le 1^{er} septembre 1980, à Ragon que « L. C. refusait de nous augmenter et de reconnaître dans ses écrits nos travaux chez lui [...]. Bref, impasse, et tout de suite après les vacances 59 il nous a confisqué nos affaires à l'atelier et nous a fichu[s] à la porte ! Lamentable.¹⁷⁵ ». Bien que ces échanges permettent à Ragon d'accéder à des informations inédites, elles demeurent le plus souvent dans le domaine de l'anecdote.

¹⁶⁹ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 20.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 245.

¹⁷¹ Sigfried Giedion, *Construire en France, en fer, en béton*, op. cit., p. VII.

¹⁷² « 2. L'action en faveur de la prospective », p. 73.

¹⁷³ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », MRAGO.XR001.

¹⁷⁴ *Ibid.*, FRA ACA MRAGO ART 004.

¹⁷⁵ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon ».

Il reste à évoquer la relation entretenue par Ragon avec Le Corbusier. Ragon parvient à le rencontrer en 1957 et le compare à un « père¹⁷⁶ » dès l'avant-propos de son *Histoire*. En 1963 et « en raison de ses prises de position courageuses en faveur de l'architecture contemporaine, Le Corbusier a bien voulu ouvrir les portes de son atelier à Michel Ragon pour un long entretien exclusif.¹⁷⁷ ». Cet entretien est ensuite retranscrit dans un article publié dans *Arts*¹⁷⁸. Au-delà de l'admiration portée par Ragon à Le Corbusier, cet entretien traduit aussi un moyen pour Ragon de s'assurer une certaine médiatisation comme, avant lui, Johnson avec Mies van der Rohe ou Zevi avec Wright. Comme l'écrit Guitemie Maldonado à propos de *L'Aventure de l'art abstrait*, « cette connaissance, de l'intérieur, ainsi mise en avant dans l'argument de vente de l'ouvrage, apparaît comme un gage de précision et d'exactitude, ou pourrait-on dire d'*authenticité*.¹⁷⁹ ».

En plus de les fréquenter, Ragon supporte par différents moyens certains acteurs de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Au-delà de ses articles élogieux, Ragon édite lui-même, dans la collection « Synthèses contemporaines », des ouvrages de Yona Friedman, Richard Neutra, Claude Parent ou encore d'André Wogenscky¹⁸⁰. Ragon convie également ces deux derniers, Parent et Wogenscky, à intervenir ponctuellement à l'École des Arts décoratifs où il enseigne¹⁸¹. De plus, Ragon publie, parallèlement à ses grands récits, des monographies comme celle d'Atlan en 1950¹⁸², dont Ragon est le défenseur du mouvement Cobra, ou celle de Claude Parent en 1982¹⁸³. À propos de ce dernier, on trouve dans les archives de Michel Ragon une lettre dans laquelle Claude Parent le sollicite en lui déclarant : « J'aimerais que tu m'aides à faire connaître mes idées et mon travail, car bien que fort publié, je reste très isolé, donc seul et vulnérable face au quotidien. Si tu as le temps prends connaissance de toutes ces pages, de ces photographies, de ces expériences d'action culturelle dans les maisons de la culture et intervins du haut de ton autorité pour que l'on juge avec plus de certitude et de connaissance mon travail et mes efforts.¹⁸⁴ ». Après les avoir sollicités pour obtenir des informations exclusives, c'est au tour des acteurs de la modernité eux-mêmes de solliciter Ragon afin d'être médiatisés.

¹⁷⁶ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. I...*, op. cit., p. 10.

¹⁷⁷ Tapuscrit. Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FRA ACA MRAGO ART 004.

¹⁷⁸ Michel Ragon, « Le Corbusier. En France mon nom fait peur mais je construis dans le monde entier », *Arts*, 25 septembre - 1^{er} octobre 1963, p. 11.

¹⁷⁹ Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 20.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 38-39.

¹⁸¹ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 002.

¹⁸² Michel Ragon, *Atlan*, Copenhague, Ejnar Munksgaard, 1950.

¹⁸³ Michel Ragon, *Monographie critique d'un architecte : Claude Parent*, Paris, Dunod, 1982.

¹⁸⁴ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », MRAGO.XR001.

Finalement, apparaît progressivement un rapport d'interdépendance entre le critique ou l'historien et le praticien. À titre d'exemple, Julius Posener rappelle que « la critique architecturale a ceci de particulier qu'elle se heurte dès l'abord à une difficulté d'ordre pratique qui lui est propre : pour obtenir les matériaux nécessaires à la publication, le critique doit s'adresser à l'architecte.¹⁸⁵ ». Par ailleurs, comme l'admet l'architecte Pierre Vago dès 1964-1965, « reste la susceptibilité. Nous sommes, il faut bien l'avouer, plutôt orgueilleux, et hypersensibles lorsqu'il s'agit de nos projets et de nos réalisations.¹⁸⁶ ». Ragon lui aussi reconnaît que, pour les architectes, « le critique d'architecture est un *public relation* qui a l'avantage d'être gratuit, mais le désavantage d'être indocile.¹⁸⁷ ». Reste alors, comme le suggère Frédéric Edelmann mais comme le refuse toujours Ragon, la possibilité d'une « fuite au désert » pour échapper aux rets des architectes.¹⁸⁸ ».

2. Une histoire écrite à la première personne

À propos de l'article « Huit jours à Londres¹⁸⁹ », écrit par Ragon en 1961 et dont le titre évoque une autre visite sur le terrain, Marine Schütz constate qu'il « est marqué par un engagement personnel du critique qui se manifeste d'emblée par l'emploi du pronom « je ». ¹⁹⁰ ». Dix ans plus tard, dans le premier tome de *l'Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Ragon a conservé ce trait stylistique qui renvoie à son investigation personnelle de son objet d'étude. Cette « implication générale de l'individu¹⁹¹ », François Chaslin en fait d'ailleurs un critère d'une attitude dite « moderne ». Ragon apparaît alors doublement moderne, par son choix de sujet de recherche et par sa méthode d'investigation.

La subjectivité de l'historien, à l'opposé d'une prétention à l'objectivité empêchant d'être aux prises avec le terrain et les acteurs, est défendue par Ragon lorsqu'il propose à ses élèves de l'École des Arts décoratifs d'adopter avec lui le simple statut d'*usager* lors d'« itinéraires urbains »¹⁹². Cette position de non-spécialiste prise volontairement vis-à-vis de l'architecture et de l'urbanisme permet à Ragon et à ses élèves d'en faire plutôt l'expérience personnelle que l'analyse intellectuelle. De la même manière, Ragon assume que ses choix d'objet d'étude puissent relever à la fois, objectivement, de l'état de la recherche et, subjectivement, de son simple goût. Il avoue ainsi à Marie-Ange Brayer s'être « dit que l'on

¹⁸⁵ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, *op. cit.*, p. 72.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 36.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 175.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 256.

¹⁸⁹ Michel Ragon, « Huit jours à Londres », *Cimaise*, n°54, juillet - août 1961, p. 12.

¹⁹⁰ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, *op. cit.*, p. 146.

¹⁹¹ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, *op. cit.*, p. 53.

¹⁹² Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 002.

connaissait très mal l'Unité d'Habitation qui était une « machine à habiter » *formidable*... Il [lui] fallait absolument en parler.¹⁹³ ». Dans son *Histoire*, Ragon évoque la même spontanéité de Giedion en rapportant « son cri d'enthousiasme¹⁹⁴ » face à l'architecture des réserves de la Bibliothèque nationale d'Henri Labrouste.

Au-delà d'une passion pour l'architecture retranscrite dans leurs publications respectives, Giedion et Ragon ont aussi en commun leur posture *active* au sein de la modernité, à l'inverse d'une position passive de spectateur. Nous évoquions précédemment leurs amitiés nouées avec les praticiens, il s'agit à présent de rappeler leur implication officielle. Au moment même où se développaient architecture et urbanisme modernes, de 1928 à 1957, Giedion a ainsi été le secrétaire général des CIAM. De la même manière, au moment où, en 1965, se développaient architecture et urbanisme prospectifs, Ragon a fondé puis animé le Groupe international d'architecture prospective (GIAP). Sur la quatrième de couverture du premier tome de *l'Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, l'implication de Ragon était originellement soulignée. On pouvait y lire que Ragon « a participé aux travaux sur le schéma directeur de l'aménagement et de l'urbanisme de la région parisienne. ». Qu'il a été « auteur d'un rapport pour l'Organisation mondiale de la santé sur « L'Homme dans la grande ville ». ». Enfin, qu'il « dirige la collection « Mutations. Orientations » (M.O.) chez Casterman. ». Comme ses amitiés avec les protagonistes du Mouvement moderne, les fonctions occupées par Ragon en lien avec son objet d'étude lui servent en retour dans une logique publicitaire. À propos de cette quatrième de couverture, on peut noter qu'à côté d'une courte biographie, on trouve une photographie de Ragon les bras croisés (fig. n°2). La représentation de Ragon, volontaire ou non, est rapprochée par Anne Tronche de sa « posture de combattant¹⁹⁵ » lorsqu'elle lui dit que « quand on vous voit, sur le document graphique projeté derrière nous [...], on peut imaginer que vous aviez des arguments pour vous battre¹⁹⁶ » et, plus loin, qu'« elle [la photographie] révèle tout de même une anatomie solide, capable d'affronter certains combats au propre comme au figuré.¹⁹⁷ ».

Ragon, au travers de ses représentations et, surtout, de ses écrits, présente son projet d'écrire l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes comme un combat. Dès 1958, dans *Le Livre de l'architecture moderne*, on trouve ainsi un chapitre intitulé « Pourquoi combat-on l'architecture moderne ?¹⁹⁸ ». Ce combat n'est pas toujours présenté par Ragon

¹⁹³ Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales...*, op. cit., p. 41.

¹⁹⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. I...*, op. cit., p. 199.

¹⁹⁵ Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 246.

¹⁹⁶ *Ibid.*

¹⁹⁷ *Ibid.*

¹⁹⁸ Michel Ragon, *Le Livre de l'architecture moderne*, op. cit., p. 167.

comme un débat théorique mais renvoie parfois à la laborieuse élaboration de l'*Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. Comme le souligne Hélène Jannièrre et Richard Leeman, mêlant « éléments autobiographiques à l'histoire¹⁹⁹ », Ragon rapporte ponctuellement dans son *Histoire* ce « genre de folie propre aux autodidactes²⁰⁰ » que son écriture a constitué. Il insiste sur les « treize ans de travail²⁰¹ » que l'élaboration de l'*Histoire* a nécessité et rapporte, çà et là, des anecdotes quant aux difficultés de la recherche comme quand il écrit que « depuis longtemps Hector Horeau [l]'intriguait. Mais où trouver plus de renseignements sur ce « méconnu » ?²⁰² ». Ces commentaires autobiographiques permettent à la fois à Ragon d'animer son récit et d'assurer à ses lecteurs le sérieux de son propos. Pour Jacques Leenhardt, « cette manière de romancer le discours critique nous renvoie au fait que Michel Ragon est [aussi] un écrivain.²⁰³ ».

Une nouvelle fois, bien que la subjectivité de Ragon semble particulièrement tangible au travers de ses écrits, elle ne constitue pas un cas méthodologique isolé. En ce sens, Philip Jonson, à propos de *The International Style*, reconnaissait qu'à l'époque « nous [Alfred Barr, Henry-Russell Hitchcock et lui-même] savions ce qui était bien et nous le proclamions avec un zèle d'évangéliste.²⁰⁴ ». À propos de cette même publication, Clause Massu souligne « les légendes et les commentaires parfois irrévérencieux de Philip Johnson.²⁰⁵ ». Cette communauté de subjectivité, semble caractériser, comme le proposait François Chaslin, une manière moderne d'écrire l'histoire. À cette méthode, Peter Collins oppose dès les années 1970 une réflexion sur l'objectivation de la critique architecturale. Dans *Juger l'architecture*, il lui « semble logique de supposer que les procédures de jugement devront devenir beaucoup plus objectives et sophistiquées.²⁰⁶ ». Il ajoute que « juger l'architecture, comme juger des affaires judiciaires, est en dernier ressort une question d'experts²⁰⁷ ».

¹⁹⁹ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 10.

²⁰⁰ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. I...*, op. cit., p. 8

²⁰¹ *Ibid.*, p. 7.

²⁰² *Ibid.*, p. 203.

²⁰³ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 84.

²⁰⁴ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international*, op. cit., p. 15.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 8.

²⁰⁶ Peter Collins, *Juger l'architecture*, op. cit., p. 78.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 213.

3. L'engagement politique : une méthode d'écriture ?

Ragon fait ses débuts auprès d'Henry Poulaille, qui « représentait une sorte de front de gauche dans la littérature²⁰⁸ » et dans la revue duquel, *Maintenant*, il publie son premier article²⁰⁹. Écrivain libertaire, proche des milieux anarchistes, Poulaille est présenté par Ragon comme un « père spirituel », comparaison que l'auteur avait déjà employée pour évoquer Le Corbusier. Ragon s'engage alors dans la voie de la littérature prolétarienne avant d'emprunter celle de la critique d'art. Il quitte finalement celle-ci pour finalement prendre la voie de l'architecture et de l'urbanisme, « la littérature et l'architecture [ayant] en commun de pouvoir être centrées sur des questions sociales.²¹⁰ ». Toujours selon Claude Massu, « pour Ragon, il existe des liens entre les préoccupations sociales et politiques de la littérature prolétarienne et l'architecture et l'urbanisme.²¹¹ ». Quittant le monde de l'art et, surtout, son marché, pour celui de l'architecture et de l'urbanisme, Ragon va y chercher des prises avec « la vie sociale²¹² » et « la vie quotidienne²¹³ ». Ses propos sur l'architecture et l'urbanisme, au travers notamment de son *Histoire*, sont donc empreints de ses premiers engagements.

L'engagement politique de Ragon se traduit d'abord, dans son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, par son choix de traiter largement la question du logement social. Dès les premières pages, il souligne son « constant souci de l'habitat ouvrier.²¹⁴ ». Il intitule ensuite le deuxième chapitre de son *Histoire* : « prolétariat et crise du logement²¹⁵ ». Même si l'architecture et l'urbanisme modernes se sont effectivement amplement saisis de ce thème, les historiens l'ont parfois délaissé au profit de l'exaltation, par exemple, des maisons privées dont Fallingwater de Frank Lloyd Wright (1937) constitue l'archétype. Toutefois, cet intérêt porté au logement social, Ragon le partage aussi avec d'autres auteurs comme Henri Albert qui publie, en 1963, *De Babylone aux HLM. Le logement social à travers les âges*. On retrouve, dans le reportage que Ragon effectue sur l'habitat, son écriture empreinte de subjectivité, qualifiant, par exemple, la banlieue de « cauchemar²¹⁶ » ou de « maladie²¹⁷ » en référence au constat de Lavedan. Ces pages sont

²⁰⁸ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 243.

²⁰⁹ Michel Ragon, « Gaston Chaissac, tailleur de cuir », *Maintenant*, n°4, novembre 1946, p. 243.

²¹⁰ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 43.

²¹¹ *Ibid.*

²¹² *Ibid.*, p. 177.

²¹³ *Ibid.*

²¹⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 17.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 28.

²¹⁶ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...*, op. cit., p. 14.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 15.

illustrées par des gravures, pleine page dans l'édition originale (fig. n°3), de Gustave Doré dramatisant un récit déjà accablant²¹⁸.

En plus de l'histoire de l'habitat ouvrier, Ragon écrit en parallèle celle de la révolution industrielle qu'il considère comme l'avènement à la fois de la machine et du marchand²¹⁹. De cette manière, il s'émeut des conditions de vie de l'ouvrier d'un côté et désigne les responsables de l'autre. C'est dans sa condamnation de la société industrielle et bourgeoise que Ragon tient les propos les plus virulents de son *Histoire*. Il écrit que « l'opulence bourgeoise du XIX^e siècle était faite du martyre et de la mort de millions d'enfants, comme celle des patriciens romains était faite des razzias d'esclaves.²²⁰ ». Hélène Jannièrre souligne que Leonardo Benevolo²²¹, dès 1963 au travers de *Aux sources de l'urbanisme moderne*²²², avait déjà daté « les maux de la ville à la naissance de la ville capitaliste.²²³ ». On peut également noter que l'ouvrage de Benevolo n'est traduit en français qu'en 1972, l'année de publication du deuxième tome de l'*Histoire* de Ragon. Dans sa critique de la société industrielle, Ragon établit des rapports directs entre classe sociale et architecture et urbanisme. Il associe, par exemple, la ligne droite qu'« un bon bureaucrate avec une règle²²⁴ » est capable de tracer, à la bourgeoisie ou use fréquemment du terme « prolétarien urbain²²⁵ », la ville étant alors laissée aux ouvriers.

En affirmant que le marchand des XIV^{ème} et XV^{ème} siècles est « l'ancêtre du capitaliste moderne », Ragon s'approprie la thèse développée par l'historien de l'art Frederick Antal dans son ouvrage de 1948, *Florence et ses peintres. La peinture florentine et son environnement social (1300-1450)*. Ce rapprochement, incongru *a priori* du fait de l'éloignement de leurs objets d'études respectifs, permet néanmoins de confronter la méthode « Michel Ragon » à la méthode « marxiste²²⁶ » d'Antal. Celui-ci considère toute production matérielle, l'*infrastructure*, comme le reflet et l'émanation de l'idéologie d'une société donnée, la *superstructure*. De fait, une œuvre ne peut être comprise que restituée dans son contexte social, économique et politique de production. La méthode de Frederick Antal consiste donc en l'élucidation, avant même l'étude de l'œuvre, du contexte de cette dernière. Lorsque Ragon affirme dans son *Histoire* que « la ville est toujours faite à l'image de la

²¹⁸ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. I...*, op. cit., p. 38, 49 et 53.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 21.

²²⁰ *Ibid.*, p. 110.

²²¹ Voir notice biographique n°11.

²²² Leonardo Benevolo, *Le origini dell'urbanistica moderna*, op. cit.

²²³ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 197.

²²⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. I...*, op. cit., p. 23.

²²⁵ *Ibid.*, p. 21.

²²⁶ Qualifiée ainsi par Guillaume Glorieux dans *L'histoire de l'art. Objet, sources et méthodes*, op. cit.

société qui la secrète²²⁷ », on peut y voir une résurgence de la théorie marxiste d'Antal. L'application de cette méthodologie par Ragon est même saluée dans la presse. Dans un article de 1971, Normand Thériault souligne que « Ragon ira plus loin [que Giedion] : au lieu d'expliquer l'architecture par les architectes, il l'expliquera par le cadre social qui lui donne forme et sens.²²⁸ ». À propos de résurgence marxiste, Nicos Hadjinicolaou, lorsqu'il publie, lui aussi en 1972, son *Histoire de l'art et lutte des classes*, revendique un héritage méthodologique marxiste.

Plus largement, dans les années 1970, Hélène Jannièr nous apprend que les « analyses marxistes de la ville [...] règnent alors presque sans partage sur les discours architecturaux et urbains.²²⁹ ». Même dans l'enseignement, l'« étendard structuraliste connaît un succès d'autant plus retentissant qu'il habille large et permet d'adhérer à la modernité tout en affichant une posture de rupture.²³⁰ ». Cette posture, Marcel Cornu, critique d'architecture engagé au Parti communiste, l'adopte lui aussi en 1968 quand il écrit que « l'*objet* de la critique architecturale est primordialement de déceler et d'expliquer les rapports que la production architecturale entretient avec l'ensemble de la vie sociale - avec les structures et les superstructures et notamment l'idéologie de la formation économique-sociale dans laquelle elle se développe.²³¹ ». Pour autant, on observe toujours des réserves quant à l'emploi d'une méthode dite marxiste. Agnès Deboulet et Rainier Hoddé confrontent ainsi « le communiste Marcel Cornu et l'Américain Peter Collins²³² » en opposant « la perspective marxiste²³³ » du premier et la « typologie de la critique [de Collins] d'autant plus apparemment objective qu'elle ignorait les positions sociales des acteurs et des publics.²³⁴ ». Enfin, quand la méthode marxiste n'a pas été appliquée à l'écriture de l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme, comme c'est le cas dans les premières histoires du Mouvement moderne de Giedion, Pevsner ou encore de Hitchcock, son absence a constitué un critère ultérieur de discrédit. En ce sens, Philip Johnson rapporte que « les marxistes et les personnes intéressées par l'aspect social de l'architecture ont contesté l'accent mis sur la conception et le style²³⁵ » dans *Le Style international*.

²²⁷ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 3..., *op. cit.*, p. 268.

²²⁸ Normand Thériault, « Pourquoi les villes sont malades », *La Presse*, 17 juillet 1971.

²²⁹ Hélène Jannièr et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, *op. cit.*, p. 200-201.

²³⁰ Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau, *Mai 68...*, *op. cit.*, p. 83.

²³¹ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, *op. cit.*, p. 45.

²³² *Ibid.*, p. 12.

²³³ *Ibid.*

²³⁴ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, *op. cit.*, p. 12-13.

²³⁵ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international*, *op. cit.*, p. 16.

Toutefois, les « contradictions²³⁶ » tant dans l'engagement que dans la méthode de Michel Ragon, ou plutôt *entre* son engagement et sa méthode, comme son rejet de la théorie marxiste mais son adoption de la méthode, nous invitent à nuancer une définition claire de l'engagement politique de Ragon et de ses conséquences sur sa méthode. Toujours est-il que son engagement politique, quel qu'il soit, lui a permis de mettre au jour certaines logiques sous-jacentes derrière un projet architectural ou urbanistique. À propos de l'Opéra de Sydney, il écrit par exemple que « le gouvernement socialiste australien, qui avait lancé le concours, ayant été remplacé par un gouvernement conservateur, un conflit éclata en 1965 entre l'architecte et l'administration, qui conduisit Utzon à démissionner.²³⁷ ».

L'ambition de cette première partie, « Une méthode « Michel Ragon » », était à la fois de parvenir à une définition clairement des procédés d'écriture de Michel Ragon et de confirmer notre hypothèse quant à l'originalité de cette écriture. Pour ce faire, nous avons d'abord multiplié les études de cas comparatives. Cela faisant, la singularité de la méthode « Michel Ragon » est apparue avant tout au travers de sa dimension hybride, synthétisant les différents apports. Nous avons ensuite contextualisé cette méthode et souligné l'existence de communautés méthodologiques plutôt que de méthodes individuelles. Enfin, nous avons cherché dans ses engagements personnels d'autres aspects de sa méthode lui étant *a priori* propres. Là encore, l'élucidation de la méthode « Michel Ragon » a finalement permis d'entrevoir, plus largement, la diversité des manières d'écrire l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme.

²³⁶ Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 30.

²³⁷ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 217.

2^{ème} partie - Le Mouvement moderne : un objet d'étude actualisé ?

À présent et après avoir étudié l'écriture de Michel Ragon, en tant que méthode, il s'agit d'investiguer le rapport de l'auteur à son objet d'étude, en l'occurrence l'architecture et l'urbanisme modernes. Sa méthode désormais définie, on peut se concentrer sur la manière dont Michel Ragon l'applique au Mouvement moderne. L'hypothèse sous-jacente de cette deuxième partie est que Ragon opère une réelle mise à jour de cet objet d'étude qui s'essouffle alors tant dans la pratique que dans l'histoire.

I. Choisir entre architecture et urbanisme

En lui donnant pour titre *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Michel Ragon distingue d'emblée son récit des précédents. Il prétend ainsi y traiter autant la production urbanistique que la production architecturale et, de fait, renouveler l'approche de cet objet d'étude. Il nous faut à présent investir le contenu de l'*Histoire* pour savoir ce que recouvre réellement cette ambition.

1. L'actualité de la question urbaine

« Le passage des années 1950 aux années 1960 envisagea, avec un nouveau regard, la ville (et l'environnement construit), conçue désormais comme possible sujet historiographique. Les milieux urbains avaient rarement occupé une place importante dans les histoires écrites avant-guerre, et la situation n'avait pas significativement changé entre 1945 et 1958.¹ ». En réalité, on a vu qu'en France les écrits de Pierre Lavedan, Marcel Poëte et Gaston Bardet constituaient des jalons dès l'immédiat après-guerre. À l'échelle internationale, il est vrai qu'avant 1950 ni Sigfried Giedion, ni Nikolaus Pevsner, ni Henry-Russell Hitchcock, ni non plus Bruno Zevi ne font grand cas du pan urbanistique du Mouvement moderne. Le cas de ce dernier, Bruno Zevi, est caractéristique du changement qui s'opère dans les années 1960. Après avoir publié *Apprendre à voir l'architecture*² en 1948, Zevi complète sa bibliographie en publiant en 1972 *Apprendre à voir l'urbanisme*³. De manière similaire, après avoir publié *Le Livre de l'architecture moderne* en 1958, où il est en réalité déjà question d'urbanisme, Ragon publie son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes* entre 1971 et 1978.

¹ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 64.

² Bruno Zevi, *Saper vedere l'architettura*, Turin, Einaudi, 1948.

³ Bruno Zevi, *Saper vedere l'urbanistica*, op. cit.

Si Ragon décide de s'intéresser autant à l'architecture qu'à l'urbanisme modernes et non davantage ou uniquement à l'architecture, c'est que l'urbanisme constitue un objet d'étude à forte dimension sociale. Le caractère coercitif de l'urbanisme dérange particulièrement Ragon lorsqu'il dénonce, par exemple, « la tyrannie urbanistique⁴ » ou encore « la dictature de l'urbanisme administratif⁵ », à une époque où gronde une « contestation sociale et politique dont l'urbanisme et la ville sont devenus des cibles privilégiées⁶ ». La publication par André Gutton de *L'Urbanisme au service de l'homme*⁷ en 1962 illustre cette même acceptation sociale de l'urbanisme. Cet intérêt pour la dimension sociale de l'urbanisme profite de l'apport méthodologique des sciences sociales. En ce sens, Ragon présente « Les nouvelles approches de l'urbanisme⁸ » dans le troisième tome de son *Histoire*, parmi lesquelles figure en bonne place la sociologie. Celle-ci est d'ailleurs employée par Henri Lefebvre dans ses publications, comme *Le Droit à la ville*⁹ en 1968. Même si Ragon ne l'évoque pas, Hélène Jannièrre souligne aussi l'émergence dans les années 1960 et son emploi dans la critique d'architecture d'une nouvelle méthode d'analyse de l'urbain, la typo-morphologie¹⁰. L'actualité de la question urbanistique dans les années 1960 est donc double, à la fois méthodologique et sociale.

Dans son *Histoire*, Ragon affirme que la « crise du logement [...] n'est toujours pas résolue¹¹ » et que « nos villes sont toujours malades¹² ». Plus loin, il souligne le « caractère antiscientifique de l'urbanisme tel qu'il est *aujourd'hui* communément pratiqué.¹³ ». Françoise Choay elle aussi, en ouverture de son anthologie *L'urbanisme, utopies et réalités* (1965), rapporte l'« insatisfaction¹⁴ » et l'« inquiétude¹⁵ » à propos des « créations de l'urbanisme¹⁶ ». Si Françoise Choay évoque ainsi les problèmes actuels de l'urbanisme en introduction de son ouvrage, c'est qu'elle propose ensuite, au travers d'une anthologie, d'en exposer les causes. L'actualité sociale des villes provoque un intérêt pour leur histoire. Ragon lui aussi, après avoir énuméré les problèmes actuels des villes propose d'investiguer la

⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 320.

⁵ *Ibid.*, p. 322.

⁶ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 182.

⁷ André Gutton, *L'Urbanisme au service de l'homme*, Paris, Vincent Fréal, 1962.

⁸ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 219.

⁹ Henri Lefebvre, *Le Droit à la ville*, Paris, Anthropos, 1968.

¹⁰ Cette méthode consiste à confronter la morphologie de la ville et la typologie des édifices qui la composent. Hélène Jannièrre, Alexis Sornin et France Vanlaethem (dir.), *Revue d'architecture...*, op. cit., p. 290.

¹¹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 11.

¹² *Ibid.*, p. 35.

¹³ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...*, op. cit., p. 11.

¹⁴ Françoise Choay, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Seuil, 2014, p. 7.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

« Naissance de l'urbanisme moderne¹⁷ » à travers l'exposé des premières théories de la ville. D'une part, on se saisit de l'actualité de la question urbaine, comme le fait le Centre de création industrielle (CCI) en 1977 en proposant une exposition sur « La Ville et l'Enfant¹⁸ ». D'autre part, l'urbanisme, en tant qu'objet d'étude, est saisi par les historiens qui en retracent l'histoire comme Léon Homo au travers de *Rome impériale et l'urbanisme dans l'Antiquité*¹⁹ publié en 1971. On peut noter que l'exposition du CCI et l'ouvrage de Léon Homo sont tous deux donnés à commenter par Ragon à ses élèves de l'École des Arts décoratifs²⁰.

Dans les années 1960, l'actualité française de la question urbaine est avant tout parisienne. D'un point de vue administratif, sont ainsi dressés successivement le Plan d'urbanisme directeur de Paris en 1959, le Plan d'aménagement et d'organisation de la région parisienne en 1960 et le Schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme de la région parisienne en 1965. En 1961, le ministère de la Construction organise même une exposition²¹ présentant des projets pour l'avenir de Paris. En désaccord avec la politique de la ville menée au travers de ces plans successifs, Ragon s'engage dans les années 1960 dans la rédaction d'une série d'articles à charge. Paraissent alors, par exemple, « La capitale la plus arriérée d'Europe »²² ou « Les Erreurs monumentales de la région parisienne²³ ». Ces constats critiques à l'égard de l'urbanisme français contemporains, publiés dans des revues non-spécialistes et à forte audience, conduisent en 1962 Paul Delouvrier, alors Délégué général au district de la Région de Paris, à adresser une lettre à Ragon dans laquelle il lui demande « d'apporter sa contribution à cette recherche nouvelle qu'est l'avenir de Paris.²⁴ ». Une nouvelle fois, l'actualité de la question urbaine, en l'occurrence parisienne, entraîne un intérêt pour l'histoire de l'urbanisme. Dans l'*Histoire* de Ragon, la capitale constitue ainsi l'une des plus importantes études de cas en matière d'urbanisme²⁵.

Pour finir, l'actualité de la question urbaine est l'occasion pour Ragon de proposer ses propres solutions. Déjà, en 1958, dans le *Livre de l'architecture moderne*, juste après un chapitre sur « Les problèmes de l'urbanisme actuel²⁶ », on trouvait celui consacrait aux

¹⁷ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 19.

¹⁸ « La Ville et l'Enfant », Paris, Centre de création industrielle (26 octobre 1977 - 13 février 1978).

¹⁹ Léon Homo, *Rome impériale et l'urbanisme dans l'Antiquité*, Paris, Albin Michel, 1971.

²⁰ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 002.

²¹ « Demain... Paris », Paris, Grand Palais (1961).

²² Michel Ragon, « La capitale la plus arriérée d'Europe », *L'Express*, n°645, 31 octobre 1963, p. 31-32.

²³ Michel Ragon, « Les Erreurs monumentales de la région parisienne », *Les Nouvelles littéraires*, 12 novembre 1971, p. 32.

²⁴ Lettre datée du 31 mai 1962. Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », MRAGO XR 003.

²⁵ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 130-141.

²⁶ Michel Ragon, *Le Livre de l'architecture moderne*, op. cit., p. 121.

« propositions d'urbanisme²⁷ ». Hélène Jannière se demande alors si « alarmer l'opinion publique sur les problèmes de la capitale n'était-il pas qu'une opportunité de présenter l'architecture prospective [...] comme un éventail de solutions aux problèmes des métropoles modernes ?²⁸ ». Même si le véritable engagement social de Ragon empêche d'affirmer que ses cris d'alarme n'étaient poussés qu'en vue de faire connaître l'urbanisme prospectif, il est certain que les problèmes de la capitale dénoncés par Ragon constituaient bien une *occasion* de présenter les solutions auxquelles il adhérerait. Hélène Jannière souligne ainsi « la convergence entre une critique de l'actualité de l'urbanisme, notamment parisien, et la fondation et la défense d'un groupe²⁹ », en l'occurrence le GIAP. Cette défense se concrétise au travers de la publication par Ragon d'articles manifestes comme « Le GIAP prépare l'architecture de demain³⁰ » ou d'autres, dans lesquels il présente les théories urbaines des membres du GIAP comme « Une Nouvelle idée-force, l'urbanisme souterrain³¹ ». Lorsqu'il rencontre Paul Delouvrier, Ragon se saisit également de cette occasion pour lui montrer quelques premiers plans préparatoires d'urbanisme souterrain de Paul Maymont³² », membre du GIAP. Enfin, on peut noter que parallèlement à la défense des propositions urbaines du GIAP, l'actualité des problèmes urbains de la capitale constitue également pour Ragon l'occasion de défendre les propositions de Le Corbusier. En 1962, il affirme ainsi que « Pour créer le Paris de l'avenir, il faut imposer le nouveau Palais d'Orsay de Le Corbusier³³ ».

2. Le Mouvement moderne à l'échelle du bâtiment

L'histoire qu'écrit Michel Ragon du Mouvement moderne transcende les questions d'échelle : de l'urbanisme, la plus grande, aux matériaux³⁴, la plus petite, en passant par l'échelle du bâtiment. On peut y voir une illustration de l'exhaustivité à laquelle tend *l'Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. Si l'échelle urbanistique, comme nous venons de le voir, est relativement nouvelle dans les récits sur le Mouvement moderne dans les années 1970, celle de l'édifice est systématiquement employée depuis les années 1930. C'est effectivement à partir d'édifices manifestes qu'ont été écrites les premières histoires de l'architecture moderne.

²⁷ Michel Ragon, *Le Livre de l'architecture moderne*, op. cit., p. 127.

²⁸ Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 191-192.

²⁹ *Ibid.*, p. 15.

³⁰ Michel Ragon, « Le GIAP prépare l'architecture de demain », *Progrès*, juin 1967, p. 36-41.

³¹ Michel Ragon, « Une nouvelle idée-force, l'urbanisme souterrain », *Jardin des arts*, n°182, janvier 1970, p. 35.

³² Lettre de Michel Ragon adressée à Paul Delouvrier et datée du 3 mars 1963. Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », MRAGO XR 003.

³³ Michel Ragon, « Pour créer le Paris de l'avenir, il faut imposer le nouveau Palais d'Orsay... », op. cit.

³⁴ « Les nouveaux matériaux ». Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 183.

Écrire l'histoire du Mouvement moderne à l'échelle du bâtiment revient, le plus souvent, à distinguer des chefs-d'œuvre parmi l'ensemble de la production architecturale³⁵. Ragon emploie lui-même fréquemment le terme de « chef d'œuvre » aussi bien à propos du viaduc de Garabit³⁶ (Léon Boyer et Gustave Eiffel, 1882), du groupe scolaire Karl-Marx à Villejuif³⁷ (André Lurçat, 1933), de l'église de Skarpnäck³⁸ (Sigurd Lewerentz, 1953) que des Maisons Jaoul³⁹ (Le Corbusier, 1956). Il s'agit là de quelques-uns des archétypes de la modernité dont le statut d'icône provient de leur présence systématique au sein des histoires de l'architecture moderne. Ragon ne s'y trompe d'ailleurs pas en illustrant la couverture du deuxième tome de son *Histoire* (fig. n°4) par trois icônes architecturales de la modernité : le Seagram building (Mies van der Rohe, 1958), le Pavillon américain à l'Exposition universelle de Montréal (Buckminster-Fuller, 1967) et Notre-Dame-du-Haut (Le Corbusier, 1955). Alors qu'il y traite autant d'urbanisme que d'architecture et qu'en matière d'architecture il évoque davantage le logement social que l'architecture privée, Ragon illustre son *Histoire* uniquement par ces édifices facilement identifiables par le grand public auquel il s'adresse. On peut noter que depuis l'édition en format de poche aux Éditions du Seuil, c'est un autre édifice iconique, Fallingwater (Frank Lloyd Wright, 1937), qui figure systématiquement sur la couverture du deuxième tome de l'*Histoire* (fig. n°5). À l'intérieur de celle-ci, Ragon consacre également des chapitres spécifiques aux « usines Fagus de Gropius (1911)⁴⁰ », aux « œuvres ultimes de Mies van der Rohe, Gropius et Wright⁴¹ », à celles de Perret⁴² ou encore à « L'architecture californienne⁴³ ». Dans sa pratique de critique, il publie aussi des articles consacrés à une architecture exceptionnelle comme le Crystal Palace⁴⁴ (Joseph Paxton, 1851) ou le Centre Georges Pompidou⁴⁵ (Renzo Piano et Richard Rogers, 1977). Au travers de son enseignement à l'École des Arts décoratifs, même s'il précise dans son programme qu'il ne sera pas question « que d'événements spectaculaires⁴⁶ », ne seront en réalité commentées presque exclusivement que des architectures exceptionnelles comme c'est le cas pour le

³⁵ Outre la description consciencieuse d'édifices manifestes, Ragon multiplie dans son *Histoire* les simples énumérations d'édifices qu'il considère comme étant secondaires.

³⁶ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 192.

³⁷ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...*, op. cit., p. 185.

³⁸ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 98.

³⁹ *Ibid.*, p. 109.

⁴⁰ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...*, op. cit., p. 108.

⁴¹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 43.

⁴² *Ibid.*, p. 116.

⁴³ *Ibid.*, p. 74.

⁴⁴ Michel Ragon, « Une architecture de la transparence : le Crystal Palace », *Chroniques de l'art vivant*, n°20, mai 1971, p. 19.

⁴⁵ Michel Ragon, « Plateau Beaubourg : ou l'idée que les architectes se font d'un musée », *Chronique de l'art vivant*, n°24, octobre 1971, p. 12-13.

⁴⁶ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 002.

second semestre de l'année 1972-1973 avec le Centre Georges Pompidou et la Tour cybernétique de Liège (Nicolas Schöffler, 1961)⁴⁷.

L'évocation de ce dernier projet d'un sculpteur et non d'un architecte permet d'aborder une catégorie du Mouvement moderne chère à Michel Ragon et dans laquelle il n'est question que d'édifices et non d'urbanisme : l'architecture-sculpture. Dans un entretien de décembre 2002⁴⁸, Ragon s'attribue la paternité de ce concept d'« architecture-sculpture » qu'il date de 1963. Au prisme de ce concept, le bâtiment est considéré comme une œuvre d'art, à l'opposé de l'acceptation sociale de l'urbanisme. En témoigne la description que Ragon fait du musée El Eco (Mathias Goeritz, 1953) : « Cet édifice, réalisé en sculpteur, sans plan préconçu, avec parfois des pans de mur très hauts, qui ne servaient à rien, était en lui-même un manifeste.⁴⁹ ». Si Ragon, malgré ses préoccupations sociales, se fait le théoricien et le défenseur de cette tendance où l'architecture est sculpture et où l'architecte est à nouveau artiste, elle est largement rejetée par la nouvelle génération post-soixante-huitarde. On peut ainsi lire que « Travailler ensemble, au sein d'un collectif, sur un programme concret et contextualisé, analyser les besoins avant d'adopter un « parti », croiser les échelles architecturales et urbaines sont autant de moyens pour les étudiants d'échapper au seul statut d'architecte-artiste et ancrer l'architecture dans la société⁵⁰ ». Plutôt que comme une position réactionnaire, on peut considérer la défense par Ragon de l'architecture-sculpture plutôt au regard de son attachement aux arts plastiques. En ce sens, la synthèse des arts, que célèbre régulièrement Ragon, s'incarne elle aussi uniquement à l'échelle du bâtiment comme par exemple dans le projet de la Maison de la Radio. À propos de celui-ci, Ragon espère que « la synthèse des arts, contestable à l'UNESCO, sera plus réussie à la Maison de la Radio. Car, fort heureusement, l'architecte Henry Bernard, n'a pas oublié les artistes contemporains.⁵¹ ».

Comme pour la question urbaine, il existe, au cours des décennies 1960 et 1970, une actualité de la question architecturale. Cependant, la nature de l'actualité architecturale est l'inverse de celle de l'urbanisme. En effet, alors que l'urbanisme était actualisé au travers d'une réflexion sur l'avenir des villes s'incarnant au travers de nouveaux projets, l'architecture est inversement actualisée par des destructions. André Sauvage y voit un symptôme de la modernité qui « accélère la production architecturale, tout autant que l'obsolescence et la disparition de nombreux ouvrages modernes.⁵² ». Dans son *Histoire*,

⁴⁷ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 002.

⁴⁸ Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales...*, op. cit., p. 44.

⁴⁹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 23.

⁵⁰ Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau, *Mai 68...*, op. cit., p. 22.

⁵¹ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », MRAGO NX014.

⁵² Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, op. cit., p. 255.

Ragon déplore la destruction « sans raison⁵³ » de la galerie des Machines (Ferdinand Dutert, 1889), de celle de la Maison du Peuple⁵⁴ (Victor Horta, 1899) ou encore de celle du théâtre Werkbund⁵⁵ (Van de Velde, 1914). Il s'émeut aussi des « mutilations⁵⁶ » et « défigurations⁵⁷ » des œuvres de Robert Mallet-Stevens par exemple. À propos du Home Insurance building (William Le Baron Jenney, 1885), Ragon généralise sa disparition en écrivant que « comme tant d'œuvres des débuts de l'architecture moderne, [il] sera détruit⁵⁸ ». La position de Ragon dans son *Histoire*, dénonçant ces destructions, se retrouve, comme souvent, dans sa production critique. Entre 1965 et 1971, Ragon publie ainsi trois articles sur la destruction des Halles de Paris⁵⁹ et collabore à la nouvelle revue *Monuments en péril*⁶⁰ créée en 1971. La création de cette revue, les cris d'alarme lancés par Ragon ainsi que des expositions⁶¹, notamment sur l'Art nouveau, participent finalement à une progressive *patrimonialisation* de l'architecture moderne. Celle-ci s'incarne en France au travers du classement ou de l'inscription comme monument historique de bâtiments manifestes de la modernité architecturale comme la villa Savoye (Le Corbusier, 1931), classée dès 1965, ou bien encore la maison de Tristan Tzara (Adolf Loos, 1926), inscrite en 1975.

3. L'architecture et l'urbanisme modernes réunis

En 1975, lors de la soutenance de sa thèse⁶², soutenue sur travaux publiés, Michel Ragon déclare que « Jamais [...] nous ne séparons l'architecture de l'urbanisme. Sans urbanisme, l'architecture n'est qu'un objet isolé, privé du contexte qui le rendrait vivant. Sans architecture construite, l'urbanisme demeure du domaine de la sociologie ou de la politique.⁶³ ». Si Ragon évoque ici l'impossible séparation entre l'architecture et l'urbanisme de manière absolue, Marcel Cornu écrit en 1968 que « l'architecture est devenue *aujourd'hui*

⁵³ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 236.

⁵⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...*, op. cit., p. 329.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 332.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 184.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 261.

⁵⁹ Michel Ragon, « On a sauvé le C.N.I.T. et rasé les Halles de Baltard », *Arts*, 7 - 13 avril 1965, p. 31 ;

Michel Ragon, « Les Halles, il faut les sauver », *Connaissance des arts*, n°180, février 1967, p. 50-54 ;

Michel Ragon, « Les Halles de Baltard », *Monuments en périls*, n°1, été 1971, p. 27-29.

⁶⁰ Par exemple : Michel Ragon, « Les Monuments modernes en péril », *Monuments en péril*, n°7, printemps 1973, p. 12-15.

⁶¹ « Modern Style en Belgique », Paris, Fondation Le Corbusier (1972-1973) ; « Le Modern' Style », Paris, École des Beaux-Arts (1975-1976) ; « École de Nancy », Paris, Hôtel de Sully (1977-1978). La trace de ces trois expositions a été retrouvée dans les archives de Michel Ragon. Elles étaient données à commenter par Ragon à ses élèves de l'École des Arts décoratifs.

Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 002.

⁶² Michel Ragon, *La Pratique architecturale et ses idéologies. De la Révolution Industrielle à nos jours*, thèse dirigée par Bernard Teyssedre, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 1975.

⁶³ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », MRAGO.XE003.

indissociable de l'urbanisme.⁶⁴ ». Ce point de vue, Ragon affirme, dans l'avant-propos de son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes* que c'est Le Corbusier qui le lui a fait adopter⁶⁵. Il rapporte en ce sens les mots que lui a adressés Le Corbusier en 1965 : « J'apprécie de vous voir toujours sur la piste de la véritable architecture, l'architecture et l'urbanisme solidaires, monolithes, indissociables⁶⁶ ». En lui disant cela, Le Corbusier songeait sans doute à ses unités d'habitations, architecture *faisant ville* à elle seule. Même si Ragon fait sienne l'indissociabilité corbuséenne de l'architecture et de l'urbanisme, au travers notamment du titre qu'il donne à son *Histoire*, il rejette communément l'architecture-urbanisme que constituent les grands ensembles, une « solution insensée⁶⁷ ». À ce propos, c'est dans la critique d'architecture qu'il trouve un terrain où exprimer son rejet au travers d'articles comme « Le Problème des grands ensembles⁶⁸ ». En réalité, même si l'analyse sociologique appliquée à l'urbain dès les années 1960 jette le discrédit sur les grands ensembles, on assiste parallèlement à une déresponsabilisation des théories urbanistiques corbuséennes quant à leur avènement. Selon une rhétorique que reprend Ragon dans son *Histoire*, Paul Chemetov oppose ainsi « les réussites incomparables de la modernité architecturale dans l'élaboration des prototypes d'un meilleur habitat, et les échecs relatifs de leur généralisation, dans des conditions qui faisaient fi des intentions initiales.⁶⁹ ». De plus, Ragon disculpe temporellement Le Corbusier en affirmant, dans un titre de chapitre de son *Histoire*, que « Les grands ensembles sont construits dès les années vingt⁷⁰ ».

La réelle critique de l'architecture-urbanisme moderne, qu'aucune amitié ne nuance, vient avec « l'émergence d'une génération d'architectes porteuse de visions alternatives⁷¹ », les « tenants du « Droit à la Ville », retour au centre des villes théorisé par Henri Lefebvre.⁷² ». Ragon lui-même, même s'il ne parvient pas à une telle condamnation de l'architecture et de l'urbanisme modernes, porte néanmoins une alternative qui entre en conflit avec le retour à la ville de la nouvelle génération. L'alternative de Ragon, et de l'ensemble du GIAP, repose sur des « Mégastuctures⁷³ » qu'il présente dans son *Histoire* comme « contenant tout l'équipement urbain⁷⁴ », à la manière des unités d'habitation de Le

⁶⁴ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, op. cit., p. 38.

⁶⁵ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 10.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 9.

⁶⁷ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 117.

⁶⁸ Michel Ragon, « Le Problème des grands ensembles et le colloque de Royaumont », *Cimaise*, janvier - mars 1960, p. 116-128.

⁶⁹ Paul Chemetov (dir.), *La Modernité. Un projet inachevé*, Paris, CEP, 1982.

⁷⁰ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...*, op. cit., p. 246.

⁷¹ Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau, *Mai 68...*, op. cit., p. 91.

⁷² *Ibid.*, p. 106.

⁷³ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 276.

⁷⁴ *Ibid.*

Corbusier. Reyner Banham, qui publie en 1976 un ouvrage intitulé *Mégastructures*⁷⁵ et avec qui était en relation Ragon⁷⁶, assume la filiation entre les mégastructures et le Mouvement moderne⁷⁷. Hélène Jannièrè nous informe que « Les architectes et critiques français partisans de l'architecture urbaine voient [eux aussi] dans les positions défendues par Ragon les derniers avatars de l'utopie technophile, et donc du modernisme « anti-urbain ».⁷⁸ ». Toujours est-il que Ragon soutient cette alternative, les mégastructures figurant au programme de son enseignement à l'École des Arts décoratifs⁷⁹. De plus, le GIAP n'est pas le seul regroupement d'architectes au sein duquel se développe, dans les années 1960, une théorie architecturale et urbaine basée sur la mégastructure. Reyner Banham mentionne ainsi le projet Plug-In City de Peter Cook⁸⁰ (1964), membre du collectif britannique Archigram.

En plus d'être rejetée pour sa poursuite du projet moderne, la mégastructure l'est aussi pour sa dimension technophile. Dans le contexte de la conquête spatiale des années 1960, à laquelle fait écho la « Ville spatiale » de Yona Friedman, membre du GIAP, Ragon affirme qu'« Aujourd'hui la technique peut tout faire⁸¹ ». Cette foi dans le progrès technique, Ragon la développe en fréquentant des architectes-ingénieurs, comme René Sarger ou Stéphane du Château, à qui il consacre un chapitre de son *Histoire*⁸² et au profit desquels il lance « Place à l'ingénieur⁸³ ». Cette prise de position, selon Hélène Jannièrè, vaut à Ragon d'apparaître généralement « comme l'un des derniers défenseurs d'un modernisme technophile.⁸⁴ ».

Parvenus au terme de cette première partie, « Choisir entre architecture et urbanisme », nous avons constaté que Michel Ragon fait à la fois le choix habituel de l'architecture et celui plus actuel de l'urbanisme. Le découpage du premier tome de son *Histoire*, une première partie consacrée à la « Naissance de l'urbanisme moderne⁸⁵ » et une seconde à la « Naissance de l'architecture moderne⁸⁶ », illustre ce choix de rendre compte entièrement du Mouvement moderne. Cependant, on observe également une volonté de

⁷⁵ Reyner Banham, *Megastructures : Urban Futures of the Recent Past*, New York, Harper and Row, 1976.

⁷⁶ Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales...*, *op. cit.*, p. 43.

⁷⁷ Reyner Banham, *Age of the Masters. A Personal View of Modern Architecture*, New York, Harper & Row, 1975, p. 6.

⁷⁸ Hélène Jannièrè et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, *op. cit.*, p. 15.

⁷⁹ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 002.

⁸⁰ Reyner Banham, *Age of the Masters*, *op. cit.*, p. 6.

⁸¹ Michel Ragon, « Aujourd'hui la technique peut tout faire : un jeune architecte propose : construisons des villes sur la mer », *Arts*, 3 avril 1963, p. 9.

⁸² « L'influence des ingénieurs ». Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...*, *op. cit.*, p. 200.

⁸³ Michel Ragon, « Place à l'ingénieur », *Planète*, n°23, juillet - août 1965, p. 184-185.

⁸⁴ Hélène Jannièrè et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, *op. cit.*, p. 13.

⁸⁵ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, *op. cit.*, p. 19-150.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 151-362.

Michel Ragon de transcender les échelles du Mouvement moderne et, ce faisant, d'en poursuivre le projet.

II. Identifier quels sont les acteurs du Mouvement moderne

L'*Histoire* de Michel Ragon ne se réduit pas à l'analyse architecturale et urbanistique mais est enrichie par les discours et les personnalités des acteurs du Mouvement moderne. En ce sens, Claude Massu écrit que « Pour Michel Ragon, l'histoire de l'architecture américaine est une histoire des noms, des architectes, des personnalités marquantes.⁸⁷ ». Nous verrons que l'on peut élargir ce constat à l'ensemble de l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. L'hypothèse de cette deuxième partie est la même que celle que nous venons de vérifier au travers de la première : c'est celle de la régénération d'un récit officiel sur le Mouvement moderne.

1. Théoriciens ou praticiens : à qui donner la parole ?

En 1975, à nouveau lors de la soutenance de sa thèse dont le titre, *La Pratique architecturale et ses idéologies*⁸⁸, est déjà évocateur, Michel Ragon déclare que « La dichotomie entre idéologies et pratiques est le point crucial de [son] sujet.⁸⁹ ». Lorsqu'il publie successivement, en 1971 et en 1972, les deux premiers tomes de son *Histoire*, Ragon formalise déjà une telle dichotomie. Le premier tome est ainsi consacré aux « Idéologies et pionniers » tandis que le second l'est aux « Pratiques et méthodes ». Dès la première page du premier tome, il ajoute que son *Histoire* s'apparente à une « histoire des idées et des hommes⁹⁰ ». Ces « idées » s'incarnent en des personnalités, celles de théoriciens, comme lorsque Ragon propose de donner « Le point de vue de Marx et Engels⁹¹ ». Ces « hommes » n'apparaissent parfois qu'au travers de leurs réalisations, uniquement comme praticiens, comme lorsque Ragon propose sa « Géographie de l'architecture et de l'urbanisme modernes⁹² ».

L'*Histoire* de Ragon débute par l'exposé de théories à l'origine de l'urbanisme moderne. Celles-ci ne sont pas évoquées de manière abstraite, détachées de tout contexte, mais bien indissociables de leurs auteurs. Ragon évoque ainsi les théories socialistes

⁸⁷ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 46.

⁸⁸ Michel Ragon, *La Pratique architecturale et ses idéologies*, op. cit.

⁸⁹ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », MRAGO.XE003.

⁹⁰ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 7.

⁹¹ *Ibid.*, p. 98.

⁹² Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 7.

françaises au travers de « Saint-Simon, Fourier, Cabet, Considérant⁹³ » ou encore les théories anglo-saxonnes avec « Robert Owen, Richardson, Henry George, Ruskin, William Morris⁹⁴ ». Néanmoins, Ragon ne cantonne pas ces théoriciens à ce seul statut. Il précise d'abord qu'« On ne trouve aucune aucun architecte parmi les théoriciens de la ville nouvelle⁹⁵ » mais plutôt « des gens qui s'occupent de ce qui ne les regarde pas⁹⁶ », référence au statut d'autodidacte de Ragon. Pourtant, il présente les idées de ces auteurs au travers de projets architecturaux et urbains plutôt qu'au travers d'exposés théoriques. Ragon présente ainsi les théories socialistes françaises et anglo-saxonnes au travers de projets de « villes idéales ». Ragon rapporte même les descriptions de villes utopiques élaborées en littérature, par Jules Verne ou H. G. Wells⁹⁷. Certes, on peut y voir une manière didactique de présenter ces théories mais on peut également y voir un moyen pour Ragon de construire un récit chronologique et, surtout, linéaire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. En apparentant ces premiers théoriciens à de véritables urbanistes, la filiation avec les urbanistes modernes est facilitée. À titre d'exemple, alors que Françoise Choay rapporte l'apparition du mot urbanisme en 1910⁹⁸, Ragon fait de Charles Fourier (1772-1837) « le premier urbaniste⁹⁹ », qui plus est, « moderne¹⁰⁰ ». Fourier considéré comme un urbaniste, Ragon peut plus loin affilier Le Corbusier, urbaniste lui aussi, à la théorie de Fourier¹⁰¹.

À l'inverse, Ragon ne mentionne certains praticiens, c'est-à-dire des architectes et urbanismes ayant eu l'occasion de construire, qu'au travers de leurs projets. Il consacre ainsi un chapitre aux villes idéales de Soria y Mata¹⁰², Eugène Hénard¹⁰³ ou encore de Tony Garnier¹⁰⁴. À propos de ce dernier, pour justifier son choix de n'exposer dans son *Histoire* presque uniquement que des projets théoriques, Ragon révèle, qu'à ses yeux, l'œuvre de Tony Garnier « reste en deçà de ses théories.¹⁰⁵ ». Il explique plus loin que « toute sa vie Tony Garnier adaptera son idéal d'une cité industrielle dessinée lorsqu'il était étudiant aux impératifs des commandes. Et peu à peu, il édulcorera son œuvre initiale jusqu'à ne plus en

⁹³ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...,op. cit.*, p. 58.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 78.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 147.

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ « Les villes idéales des littérateurs utopistes ». *Ibid.*, p. 103

⁹⁸ Françoise Choay, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie, op. cit.*, p. 8.

⁹⁹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...,op. cit.*, p. 67.

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ « Mais ce phalanstère de Fourier, dont la seule descendance contemporaine valable a été l'unité d'habitation de Le Corbusier, prévue pour un même nombre d'habitants ». « Notons au passage que Le Corbusier donnera à ses unités d'habitations exactement la même densité de population que Fourier à ses phalanstères, soit 1600 personnes. ». *Ibid.*, p. 59 et 68.

¹⁰² Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...,op. cit.*, p. 35.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 37.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 47.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 194.

faire qu'une architecture de prix de Rome modernisée.¹⁰⁶ ». L'assimilation de certains architectes à des théoriciens semble plus légitime lorsqu'il s'agit, comme pour l'argentin Amancio Williams, de praticiens ayant « consacré la majeure partie de [leur] travail à la recherche¹⁰⁷ ». La mention même de ces architectes non-constructeurs apparaît alors comme une relative nouveauté dans les récits sur le Mouvement moderne. Toutefois, cette même assimilation d'architectes à des théoriciens constitue parfois un objet de débat entre historiens de l'architecture. Dans l'*Histoire* de Ragon, on peut, par exemple, lire que « Si le grand public ne connaît de Viollet-le-Duc que le restaurateur [le praticien], c'est que pendant longtemps, les historiens de l'architecture ne lui ont donné que cette place dans l'histoire, feignant d'ignorer le rôle capital [de théoricien] qu'il a joué dans l'évolution de l'architecture.¹⁰⁸ ». Plus loin, Ragon réaffirme l'importance de Viollet-le-Duc en tant que théoricien plutôt qu'en tant que praticien en faisant de lui, avec un autre théoricien de la ville, Victor Hugo, une « influence capitale » de Frank Lloyd Wright¹⁰⁹.

En fait, dans l'*Histoire* de Michel Ragon, la parole est donnée soit aux théoriciens, qu'il s'agisse de philosophes, d'écrivains ou d'architectes non-constructeurs, soit aux praticiens selon une logique chronologique. Les premiers permettent d'abord à Ragon de poser la base théorique du Mouvement moderne. Les seconds lui permettent ensuite d'exposer l'incarnation architecturale et urbanistique de ces théories. En toute fin de son *Histoire*, Ragon semble néanmoins de nouveau faire appel aux théoriciens plutôt qu'aux praticiens. Cela s'explique à la fois par un contexte post-soixante-huitard de re-intellectualisation de l'architecture et de l'urbanisme¹¹⁰ et par la présentation par Ragon d'alternatives utopiques qu'il reste à *réaliser*.

Enfin, on se propose de comparer les rapports de la parole donnée ou théoriciens ou praticiens dans plusieurs ouvrages selon une étude comparative (graph. n°1). Pour ce faire, parmi les personnes les plus citées dans chacun de ces ouvrages, nous avons différencié les praticiens, ceux ayant mené au moins un projet d'architecture et d'urbanisme, et les théoriciens, ceux n'ayant, de fait, jamais pratiqué l'architecture ou l'urbanisme. Cette méthode peut être discutée au sens où elle privilégie les uns par rapport aux autres. Par exemple, selon cette répartition, Tony Garnier, théoricien pour Ragon, apparaît comme un

¹⁰⁶ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 2..., *op. cit.*, p. 196.

¹⁰⁷ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 3..., *op. cit.*, p. 36.

¹⁰⁸ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 1..., *op. cit.*, p. 170.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 280.

¹¹⁰ « il s'agit un peu partout de retrouver l'authenticité perdue d'une discipline, intellectuelle, par-delà les avatars et les dérives d'une « profession ». ». « Une inversion fondamentale se noue à partir d'une contestation radicale et d'une remise en cause des fondements de l'enseignement : construire un « architecte-intellectuel » au détriment de l'ancienne figure de l'« architecte-artiste ». ». Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau, *Mai 68...*, *op. cit.*, p. 83 et 84.

praticien. Si cette méthode a toutefois été appliquée, c'est qu'elle permet une répartition à la fois claire des théoriciens et des praticiens et indépendante des considérations de chaque historien. Les trois ouvrages comparés sont *Histoire de l'architecture moderne*¹¹¹ de Leonardo Benevolo publié en 1960 (tabl. n°1), *L'urbanisme, utopies et réalités*¹¹² de Françoise Choay publié en 1965 (tabl. n°5) et *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes*¹¹³ de Michel Ragon publié entre 1971 et 1978 (tabl. n°9).

Françoise Choay, qui affirme que son « analyse et [sa] critique portent donc sur les idées qui fournissent ses bases à l'urbanisme¹¹⁴ », est la seule à présenter davantage de théoriciens que de praticiens (tabl. n°6). Cela s'explique par la nature même de son ouvrage, une anthologie et non une histoire de l'architecture et de l'urbanisme, différente de celle des ouvrages de Ragon et de Benevolo. Logiquement, ceux-ci présentent davantage de praticiens que de théoriciens. Toutefois, on note que les théoriciens ne représentent qu'à peine plus de 10% des personnes les plus citées dans l'*Histoire* de Benevolo (tabl. n°2) tandis qu'ils en représentent près d'un quart dans celle de Ragon (tabl. n°10). Au-delà du contexte de re-intellectualisation de l'architecture et de l'urbanisme dans lequel écrit Ragon, cette différence souligne avant tout son intérêt particulier et inhabituel dans l'historiographie du Mouvement moderne pour les théories architecturales et urbaines.

2. Célébrer les protagonistes du Mouvement moderne

En 1958, dans *Le Livre de l'architecture moderne*, Ragon consacre un chapitre aux « Portraits des grands constructeurs du XX^e siècle¹¹⁵ » : Frank Lloyd Wright, Auguste Perret, Walter Gropius, Le Corbusier et Richard Neutra. Dix ans plus, dans *La Cité de l'An 2000*, il liste « Les grands créateurs de l'architecture du XX^e siècle¹¹⁶ » parmi lesquels figurent toujours Walter Gropius et Le Corbusier et auxquels s'ajoute notamment Ludwig Mies van der Rohe. Quels que soient les noms mentionnés, il s'agit là de distinguer des personnalités notoires du Mouvement moderne. À ce propos, *Le Style International* (1932) constituait déjà, selon Hitchcock, « une synthèse logique de la pratique de trois nouveaux maîtres, Le Corbusier, Gropius et Mies¹¹⁷ ». On peut considérer cette manière d'écrire l'histoire, au travers de quelques acteurs remarquables, similaire à celle, précédemment abordée, de l'écrire

¹¹¹ Leonardo Benevolo, *Storia dell'architettura moderna*, Bari, Laterza, 1960.

¹¹² Françoise Choay, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, op. cit.

¹¹³ Michel Ragon, *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, op. cit..

¹¹⁴ Françoise Choay, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, op. cit., p. 8.

¹¹⁵ Michel Ragon, *Le Livre de l'architecture moderne*, op. cit., p. 265.

¹¹⁶ Michel Ragon, *La Cité de l'an 2000*, op. cit., p. 44.

¹¹⁷ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international*, op. cit., p. 21.

à partir d'édifices manifestes. Là encore, cette approche « individualiste¹¹⁸ » de l'histoire vient s'opposer, *a priori*, aux préoccupations sociales de Ragon et aux perspectives collectives de son *Histoire*. Ce faisant, Ragon s'oppose une nouvelle fois méthodologiquement à Peter Collins qui affirme que « L'identité de l'architecture ne peut plus être réduite [...] à l'expression de la personnalité de l'architecte, affranchi des besoins de la société ou de ceux des clients tels qu'il les comprend¹¹⁹ ».

Comme l'architecture, au travers de destructions, et l'urbanisme, au travers d'une réflexion sur l'avenir de Paris, l'architecte moderne est un sujet d'actualité dans les années 1960-1970. Les années 1960 voient tout d'abord la disparition de toute une génération de figures officielles du Mouvement moderne (graph. n°2¹²⁰) : Frank Lloyd Wright dès 1959, Gerrit Thomas Rietveld en 1964, Le Corbusier en 1965, Mies van der Rohe et Walter Gropius en 1969 ou encore Richard Neutra en 1970. Celle-ci est l'occasion d'une révision historique du rôle joué par ces acteurs de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Paolo Scrivano recense ainsi au moins trois monographies de Le Corbusier publiées entre 1968 et 1969¹²¹. Dans la préface à son *Histoire de l'architecture moderne*, Leonardo Benevolo écrit qu'« Il existe désormais pour chacun des maîtres les plus importants de nombreuses monographies¹²² ». Trois ouvrages prennent également pour seul objet les « maîtres » du Mouvement moderne : *Quatre grands artisans de l'architecture moderne*¹²³ édité par l'université de Columbia dès 1963, *L'âge des maîtres*¹²⁴ de Reyner Banham en 1975 et *Maîtres de l'architecture moderne*¹²⁵ d'Edwin et Joy Hoag en 1977. Une série d'expositions monographiques participe aussi de ce mouvement d'historisation du Mouvement moderne au travers de ses principaux acteurs, comme celles consacrées à Henry Van de Velde¹²⁶ en 1963, à Alvar Aalto¹²⁷ en 1973, à Henri Labrouste¹²⁸ ou encore à Auguste Perret¹²⁹ en 1976. Ces

¹¹⁸ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 107.

¹¹⁹ Peter Collins, *Juger l'architecture*, op. cit., p. 175.

¹²⁰ Ce graphique permet de constater que dans les *Histoires* de Ragon et de Benevolo, les personnes les plus citées sont majoritairement nées entre 1880 et 1890. Ces décennies sont celles de la naissance des figures officielles du Mouvement moderne constituant cette génération qui disparaît dans les années 1960.

¹²¹ Stanilaus Von Moos, *Le Corbusier : Elemente einer Synthese*, Frauenfeld/Stuttgart, Huber, 1968 ; Norma Evenson, *Le Corbusier : The Machine and the Grand Design*, New York, Braziller, 1969 ; Philippe Boudon, *Pessac de Le Corbusier*, Paris, Dunod, 1969.

¹²² Leonardo Benevolo, *Histoire de l'architecture moderne. Tome I. La révolution industrielle*, Paris, Dunod, 1998, préface.

¹²³ Columbia University (éd.), *Four Great Makers of Modern Architecture. Gropius. Le Corbusier. Mies van der Rohe. Wright*, New York, Da Capo Press, 1963.

¹²⁴ Reyner Banham, *Age of the Masters*, op. cit.

¹²⁵ Edwin et Joy Hoag, *Masters of Modern Architecture : Frank Lloyd Wright, Le Corbusier, Mies van der Rohe and Walter Gropius*, Indianapolis, Bobbs-Merrill Company, 1977.

¹²⁶ « Henry Van de Velde (1863-1957) », Bruxelles, Palais des Beaux-Arts (13 - 29 décembre 1963).

¹²⁷ « Alvar Aalto. Cinquante ans de design », Paris, Institut de l'Environnement (1973).

¹²⁸ « Henri Labrouste », Paris, Hôtel de Béthune-Sully (27 janvier - 21 mars 1976).

¹²⁹ « A. et G. Perret », Conservatoire national des arts et métiers (1976).

quatre expositions monographiques sont toutes données à commenter par Ragon à ses élèves de l'École des Arts décoratifs¹³⁰.

Au sein de son *Histoire* et parmi les « grands architectes¹³¹ » du Mouvement moderne, Ragon ne se contente pas de mentionner plus longuement Wright, Mies van der Rohe, Gropius et Le Corbusier, il les célèbre. Chacun bénéficie d'un traitement privilégié à travers au moins un chapitre qui lui est exclusivement consacré. Le Corbusier est « génial¹³² » tout comme Wright est un « génie¹³³ ». En contrepartie de leur célébration, ils servent à Ragon de norme pour organiser son *Histoire*. D'un point de vue stylistique, Ragon qualifie ainsi des édifices de « gropusien¹³⁴ », « corbusien¹³⁵ » ou encore « miesvandérien¹³⁶ », souligne, çà et là, les « influences¹³⁷ » des maîtres et les « dettes¹³⁸ » et multiplie les comparaisons¹³⁹. Aux côtés des maîtres, des architectes *secondaires* bénéficient eux aussi des éloges de Ragon comme Hector Horeau, « architecte génial¹⁴⁰ » ou Gaudí, « génie créateur¹⁴¹ » et « magicien de la pierre¹⁴² ». À propos de ce dernier, Ragon le compare à Cézanne¹⁴³ comme il compare aussi Le Corbusier à Picasso¹⁴⁴. Ragon parle également de « poète » aussi bien pour Gaudí¹⁴⁵ que pour Le Corbusier¹⁴⁶. Finalement, en les célébrant dans son *Histoire*, Ragon véhicule d'eux une image d'architecte-artiste.

Cette célébration des maîtres du Mouvement moderne apparaît aussi comme une réponse à un certain horizon d'attentes. Les maîtres de l'architecture et de l'urbanisme modernes, considérés comme tels par les historiens pour leur rôle dans l'évolution du Mouvement moderne, sont aussi les plus connus par le grand public. En couverture du *Livre de l'architecture moderne*, « véritable apologie de Le Corbusier¹⁴⁷ », on trouve donc logiquement « un détail d'une œuvre récente de Le Corbusier¹⁴⁸ ». Lorsque l'on retire la jaquette, on trouve même, sur la tranche, le Modulor (fig. n°6). Sur la quatrième de couverture

¹³⁰ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 002.

¹³¹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 3..., *op. cit.*, p. 289.

¹³² Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 1..., *op. cit.*, p. 257.

¹³³ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 2..., *op. cit.*, p. 304.

¹³⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 3..., *op. cit.*, p. 22.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 22.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 59, 62, 78 et 140.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 41 et 138.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 109.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 59 et 66.

¹⁴⁰ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 1..., *op. cit.*, p. 204.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 304.

¹⁴² *Ibid.*, p. 311.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 304.

¹⁴⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 2..., *op. cit.*, p. 182.

¹⁴⁵ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 1..., *op. cit.*, p. 311.

¹⁴⁶ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 2..., *op. cit.*, p. 235.

¹⁴⁷ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international*, *op. cit.*, p. 21.

¹⁴⁷ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, *op. cit.*, p. 186.

¹⁴⁸ Michel Ragon, *Le Livre de l'architecture moderne*, *op. cit.*, p. 8.

du deuxième tome de l'*Histoire*, il est souligné qu'elle comprend « une étude de l'œuvre des pionniers de l'architecture et de l'urbanisme modernes de 1911 à 1939 (F. L. Wright, Gropius, Mies van der Rohe, Le Corbusier, etc.)¹⁴⁹ ». En mettant en avant sa relation avec Le Corbusier, Ragon ne s'y trompe pas puisque dans la presse, on peut lire que « Le Corbusier - dont on peut reconnaître qu'il avait quelques connaissances en ces matières - avait pour M. R. [...] une très profonde estime. Alors [...] saurions-nous mieux conclure et dire tout l'intérêt que présente cette œuvre ?¹⁵⁰ ». De la même manière, lors d'un colloque consacré à Ragon, lorsque la parole est donnée au public, on ne s'étonne guère qu'une question ait pour objet sa relation avec Le Corbusier¹⁵¹.

Tout ceci concourt à la mythification des protagonistes de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Des architectes comme Wright, Gropius, Mies van der Rohe ou Le Corbusier, acquièrent un tel statut dans les années 1950 que leur fréquentation semble être alors le souhait des historiens. En 1963, Johnson, par exemple, s'enorgueillit de pouvoir parler au nom de Mies van der Rohe¹⁵² dont il a été le « propagandiste zélé¹⁵³ » dans les années 1940. Dans son *Histoire*, Ragon rapporte des anecdotes à propos de Wright obtenues auprès de l'architecte par Zevi, lequel « propagea en Italie les idées de F. L. Wright¹⁵⁴ ». Ragon lui-même multiplie les descriptions romanesques de ces architectes. À propos de Wright, on peut lire que « tout l'avenir de l'architecture moderne aux États-Unis reposa pratiquement sur un seul homme, complètement isolé, pendant très longtemps sans audience¹⁵⁵ ». Comme le souligne Claude Massu, « Michel Ragon ne cessera de faire l'éloge de Frank Lloyd Wright et de reprendre à son compte le mythe de l'artiste incompris dans son propre pays.¹⁵⁶ ». Enfin, Ragon, quant à lui, s'est choisi pour maître Le Corbusier dont il participe à constituer la figure iconique en racontant : « Le Corbusier me reçoit avec une simplicité cordiale, tel que sa légende l'a déjà fixé pour la postérité, son éternel nœud-papillon sous le menton, les yeux voilés par de grosses lunettes, bougon¹⁵⁷ ». Dans ses archives, on trouve aussi deux photographies (fig. n°7), l'une de la dernière entrevue avec Le Corbusier,

¹⁴⁹ 4^{ème} de couverture. Michel Ragon, *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Tome 2. Pratiques et méthodes. 1911-1976*, Paris, Casterman, 1972.

¹⁵⁰ Roger Bordier, « Michel Ragon, ou la passion du décor construit », *Europe*, n°513-514, janvier -février 1972.

¹⁵¹ « Je voudrais vous poser une question à propos de Le Corbusier dont vous avez dit qu'il était pour vous un très grand écrivain. J'aimerais savoir si vous avez eu des contacts avec lui, quelles ont été vos relations avec Le Corbusier ? ». Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture, op. cit.*, p. 250.

¹⁵² Columbia University (éd.), *Four Great Makers of Modern Architecture. Gropius. Le Corbusier. Mies van der Rohe. Wright*, New York, Da Capo Press, 1970, p. 109.

¹⁵³ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international, op. cit.*, p. 5.

¹⁵⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...,op. cit.*, p. 136.

¹⁵⁵ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...,op. cit.*, p. 272.

¹⁵⁶ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture, op. cit.*, p. 45.

¹⁵⁷ Tapuscrit. Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FRA ACA MRAGO ART004.

dans le site mythique de Roquebrune-Cap-Martin, et l'autre représentant Ragon posant devant la villa E-1027 de Le Corbusier (1929) en 1965¹⁵⁸.

3. Réévaluer les acteurs de la modernité

En 1975, à propos des maîtres du Mouvement moderne précédemment évoqués, Reyner Banham écrit : « Maintenant qu'ils sont tous morts cela est difficile de ne pas sentir une libération autant qu'une perte. Alors qu'ils étaient en vie, ils tyrannisaient le Mouvement moderne, monopolisant l'attention et empêchant la reconnaissance d'autres (pas toujours moins bons) talents.¹⁵⁹ ». Ragon lui-même, à propos de son *favori*, écrit dans son *Histoire* que « La diversité, l'ampleur, la génialité de l'œuvre de Le Corbusier ne doivent pas éclipser le travail d'autres architectes français, ses contemporains, dont les réalisations peuvent se placer internationalement parmi les meilleures de l'entre-deux-guerres.¹⁶⁰ ». Ragon, comme pour affirmer sa volonté de réévaluer les acteurs de la modernité, répète cette même formule à propos de Marx et Engels, qui ont « laissé dans l'ombre des penseurs extrêmement originaux¹⁶¹ », de Costa et Niemeyer, car « Outre ces architectes vedettes, beaucoup de constructeurs brésiliens ont réalisé des œuvres très remarquables¹⁶² », ou encore à propos de Villanueva, dont « la forte personnalité [...] ne doit pas faire oublier les nombreux architectes vénézuéliens dont les travaux sont loin d'être négligeables.¹⁶³ ». On peut déjà voir dans cette volonté de réévaluer des acteurs secondaires ou oubliés, une résurgence de la pratique de critique d'art de Ragon. En ce sens, on apprend qu'on pouvait trouver dans ses écrits sur l'art des « développements consacrés à l'art brut, au graffiti, à l'art des enfants [...] autant d'éléments que l'on n'a pas l'habitude de voir figurer dans les histoires de l'art abstrait¹⁶⁴ ». De la même manière, cette réévaluation constitue le projet même de son *Histoire de la littérature prolétarienne*¹⁶⁵, une « histoire d'une littérature inconnue, d'une littérature oubliée¹⁶⁶ ». Plus largement, Hitchcock remarque, en 1965, qu'« une jeune génération de critiques et d'historiens braquent les projecteurs de la recherche érudite sur les années vingt, on corrige certaines légendes, on réévalue de Klerk, Mendelsohn, Häring, Böhm et autres individualistes¹⁶⁷ ». De plus, une exposition de 1969, organisée par le CCI, symbolise ce

¹⁵⁸ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », MRAGO ART007 et MRAGO ART004.

¹⁵⁹ Reyner Banham, *Age of the Masters*, op. cit., p. 3.

¹⁶⁰ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...*, op. cit., p. 182.

¹⁶¹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 86.

¹⁶² Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 21.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 32.

¹⁶⁴ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 25.

¹⁶⁵ Michel Ragon, *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*, Paris, Albin Michel, 1974.

¹⁶⁶ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 129.

¹⁶⁷ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international*, op. cit., p. 22.

tournant historique de réévaluation critique, malgré une ambition de rupture historiographique marquée que l'on ne retrouve pas, sinon beaucoup plus nuancée, chez Ragon. Il s'agit de l'exposition « Architecture méconnue, architectes inconnus », dont Caroline Maniaque souligne qu'elle constitue la « version française de l'exposition « Architecture without Architects », réalisée par le MoMA en 1964¹⁶⁸ ».

Dans l'*Histoire* de Ragon, on trouve tout d'abord des corrections apportées à l'histoire officielle de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Celles-ci sont principalement faites dans le premier tome, borné temporellement de 1800 à 1910. Ragon s'attache donc à préciser les bases du Mouvement moderne. Par exemple, il s'évertue à vouloir changer « l'esprit du public¹⁶⁹ » dans lequel Viollet-le-Duc est un « passéiste falsificateur¹⁷⁰ » plutôt qu'un « précurseur¹⁷¹ », du fait des « négligences¹⁷² » des historiens. Même chose à propos de Hittorff qui figure « en général dans l'« Histoire de l'architecture moderne ».¹⁷³ » pour la gare du Nord alors que Ragon le considère davantage comme le « pionnier de la polychromie moderne.¹⁷⁴ ». Ragon n'accuse pas seulement les historiens de ces *erreurs*, mais les acteurs de l'histoire eux-mêmes comme lorsqu'il écrit que « L'Exposition universelle de 1900 s'était trompée de Garnier : le grand, le nouveau, celui qui annonçait l'avenir, c'était le Lyonnais Tony Garnier¹⁷⁵ ». Ragon s'attèle à son plus gros chantier de réévaluation critique lorsqu'il aborde l'haussmannisation de Paris. Tout concourt alors à dévaluer le rôle de Haussmann au profit de Napoléon III, « ce que je vois rarement souligné¹⁷⁶ » précise Ragon, ou au profit de Rambuteau, qui « précède Haussmann¹⁷⁷ ». À propos de l'haussmannisation, il profite de la réévaluation d'acteurs secondaires pour la critiquer en écrivant notamment que « Le quadrillage urbanistique policier de Paris n'a pas été suffisamment souligné ni analysé.¹⁷⁸ ». Enfin, la critique de l'haussmannisation est l'occasion pour Ragon de mettre en avant « Le familistère de Guise, édifié parallèlement au Paris de Haussmann, [qui] constituait une réalisation en bien des points plus prospective¹⁷⁹ » mais qu'on s'est employé « à faire oublier¹⁸⁰ ». Cette relecture de l'histoire allie, dans une même quête de vérité, des

¹⁶⁸ Caroline Maniaque, *Go West ! Des architectes au pays de la contre-culture*, Marseille, Parenthèses, 2014.

¹⁶⁹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. I...,op. cit.*, p. 173.

¹⁷⁰ *Ibid.*

¹⁷¹ *Ibid.*

¹⁷² *Ibid.*, p. 177.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 239.

¹⁷⁴ *Ibid.*

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 270.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 117.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 132.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 128.

¹⁷⁹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. I...,op. cit.*, p. 145.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 146.

réévaluations ainsi que certaines dévaluations. C'est le cas notamment de Victor Baltard, « l'imposteur qui a parfaitement réussi¹⁸¹ ».

Ragon se charge d'une autre mission : rendre leur place légitime à des acteurs oubliés du Mouvement moderne. En ce sens, il suit les traces de Giedion « qui « découvrit » l'ingénieur obscur qu'était alors Maillart et l'imposa comme l'un des grands constructeurs du XX^e siècle¹⁸² ». La grande découverte de Ragon a été celle d'Hector Horeau, « architecte maudit, que l'on ne fait que citer brièvement.¹⁸³ ». L'évocation de ce dernier est l'occasion de constater une même manière d'opérer avec les maîtres comme avec les oubliés de l'architecture et de l'urbanisme modernes. En effet, dans les deux cas, Ragon évoque l'individu avec emphase, insistant sur ses déboires et faisant de lui un architecte-artiste. À propos d'Hector Horeau, Ragon le présente « maudit¹⁸⁴ », « comme les peintres et les poètes de la modernité¹⁸⁵ » et raconte « la partie la plus tragique de son existence¹⁸⁶ ». C'est au moment d'évoquer Louis Sullivan, C. R. Mackintosh et Hector Guimard que le style de Ragon est le plus emphatique. On peut ainsi lire que « Mackintosh, comme Sullivan à Chicago et Guimard à Paris, allait, après des débuts très brillants, tomber dans un oubli total. Il mourra en 1928, quatre ans après Sullivan, et comme lui réduit à la plus grande pauvreté.¹⁸⁷ ».

Sur la quatrième de couverture du deuxième tome de l'*Histoire* de Ragon, est mis en avant le fait qu'« il réhabilite certaines tendances et certaines personnalités méconnues¹⁸⁸ ». Cette attitude est également saluée de manière récurrente au moment de sa réception. On peut lire à ce propos que « Le livre de Ragon a le mérite, par rapport aux autres Histoires de l'architecture, de faire une place tant à Garnier qu'au facteur cheval¹⁸⁹ » ou encore qu'« Ici, Ragon écrit le chapitre qui le fera le plus se différencier avec les autres histoires de l'urbanisme contemporain, en s'attaquant au baron Haussmann¹⁹⁰ ».

Cette deuxième partie a permis de démontrer que l'*Histoire* de Michel Ragon ne se réduit pas à l'analyse architecturale et urbanistique. En effet, au travers de ces trois sous-parties, nous avons pu montrer l'intérêt que porte Ragon aux acteurs de la modernité. Cet

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 240.

¹⁸² Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...op. cit.*, p. 217.

¹⁸³ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...op. cit.*, p. 197.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 202.

¹⁸⁵ *Ibid.*

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 205.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 339.

¹⁸⁸ Michel Ragon, *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Tome 2... op. cit.*

¹⁸⁹ Maguy Thouillot, « RAGON (Michel), *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Tome 1. Idéologies et pionniers. 1800-1910*, Paris, Casterman, 1971 », *Revue d'Esthétique*, mars 1971.

¹⁹⁰ Normand Thériault, « Pourquoi les villes sont malades », *op. cit.*

intérêt peut s'avérer original, lorsqu'il s'agit de théoriciens ou d'architectes méconnus, mais aussi conventionnel, quand il s'agit de célébrer les maîtres du Mouvement moderne.

III. Borner spatialement et temporellement le Mouvement moderne

Après avoir successivement abordé la question de l'échelle à privilégier et celle des personnalités à présenter, demeure celle du bornage spatio-temporel du Mouvement moderne, le « balisage¹⁹¹ » de cet objet d'études étant particulièrement sujet à discussion. Il s'agit là, d'une nouvelle occasion pour Ragon de se distinguer, ou non, des récits orthodoxes sur l'architecture et l'urbanisme modernes.

1. Les genèses de la Modernité

Le bornage temporel de l'architecture et de l'urbanisme modernes constitue un réel enjeu historiographique dans les années soixante, en particulier quant à l'apparition du mouvement. On apprend ainsi que « Orphelins de l'épopée, de nombreux historiens se lancent dans une archéologie des sources de la Modernité, l'authentique, avant sa corruption par le modernisme.¹⁹² ». Michel Ragon, né en 1924 et critique à l'égard du modernisme, apparaît tout désigné pour ce projet archéologique. Les deux premières parties de son *Histoire* sont ainsi consacrées aux naissances respectives de l'urbanisme et de l'architecture modernes. À propos d'archéologie, dès 1960, se tient une exposition au Musée national d'art moderne consacrée aux « sources du XX^e siècle¹⁹³ ». Plus largement donc, on observe une tendance à l'archéologie des mouvements artistiques. Dans son *Histoire*, Ragon conteste par exemple « l'« invention » de l'art abstrait¹⁹⁴ » par Kandinsky. Dans les années soixante, on apprend aussi qu'au sujet de l'architecture visionnaire, « les historiens de l'architecture en découvrent les racines supposées.¹⁹⁵ ».

Concernant plus précisément l'architecture et l'urbanisme modernes, on observe, toujours dans les années soixante, une vague de publications s'intéressant aux origines du mouvement. Dès 1959, la monographie d'Auguste Perret par Peter Collins, *Splendeur du béton*¹⁹⁶, a pour sous-titre « les prédécesseurs de l'œuvre d'Auguste Perret ». En 1963,

¹⁹¹ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 26.

¹⁹² Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau, *Mai 68...*, op. cit., p. 90.

¹⁹³ « Les sources du XX^e siècle. Les arts en Europe de 1884 à 1914 », Paris, Musée national d'art moderne (4 novembre 1960 - 23 janvier 1961).

¹⁹⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 301.

¹⁹⁵ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 210.

¹⁹⁶ Peter Collins, *Concrete : the Vision of a New Architecture. A Study of Auguste Perret and His Precursors*, Londres, Faber & Faber, 1959.

Leonardo Benevolo publie quant à lui *Aux sources de l'urbanisme moderne*¹⁹⁷. Françoise Choay, en 1965, consacre les trois premiers chapitres de son anthologie¹⁹⁸ au « pré-urbanisme ». En réalité, dès les années trente, on s'attache à déterminer les origines du Mouvement moderne par le biais de l'étude des premiers acteurs. En 1936, Nikolaus Pevsner s'intéresse ainsi aux *Pionniers du design moderne*¹⁹⁹. Paolo Scrivano distingue, en se référant à l'ouvrage de Scalvini et Sandri²⁰⁰, deux tendances historiographiques au sujet des origines du Mouvement moderne. D'une part, la « ligne dite pevsnerienne²⁰¹ » qui situe « le développement de l'architecture moderne à partir du milieu du XIX^e siècle²⁰² ». D'autre part, un mouvement plus tardif qui anticipe « la fondation du mouvement d'approximativement un siècle²⁰³ ». Kenneth Frampton, illustre cette seconde tendance en bornant le premier chapitre de son *Histoire critique de l'architecture moderne*²⁰⁴ de 1750 à 1900.

Ragon se situe quant à lui à la frontière de ces deux écoles historiographiques. D'un côté, comme Pevsner, il remonte l'histoire du Mouvement moderne à la recherche de ses premiers acteurs, le premier tome de son *Histoire* étant justement intitulé : « Idéologies et pionniers ». De l'autre, comme Benevolo dans son *Histoire de l'architecture moderne*, Ragon perçoit dans les changements liés à la révolution industrielle les origines de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Le fait de rattacher ainsi les origines du Mouvement moderne à un événement historique, et non architectural ou urbanistique comme l'édification d'un ouvrage manifeste de la Modernité, renvoie aux préoccupations sociales de l'auteur. À propos des *Erreurs monumentales*, qui paraissent en 1971 parallèlement à l'*Histoire*, Hélène Jannière remarque que Ragon y date aussi « le début des maux des villes à la naissance de la ville capitaliste²⁰⁵ ». En choisissant de ne pas cantonner son *Histoire* à l'exposé des « remèdes » que pensaient être l'architecture et l'urbanisme modernes, mais en présentant d'abord les « maux » de la ville, Ragon *antidate* nécessairement les origines du Mouvement moderne. Cela se traduit, notamment, par le fait que l'on trouve dans l'*Histoire* de Ragon et contrairement aux ouvrages de Benevolo et de Choay, des acteurs nés dès le début du XVIII^{ème} siècle parmi les acteurs les plus cités (graph. n°2).

¹⁹⁷ Leonardo Benevolo, *Le origini dell'urbanistica moderna*, op. cit.

¹⁹⁸ Françoise Choay, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, op. cit.

¹⁹⁹ Nikolaus Pevsner, *Pioneers of the Modern Movement. From William Morris to Walter Gropius*, op. cit.

²⁰⁰ Maria Grazia Sandri et Maria Scalvini, *L'immagine storiografica dell'architettura contemporanea da Platzen a Giedion*, Rome, Officina, 1984.

²⁰¹ Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 60.

²⁰² *Ibid.*

²⁰³ *Ibid.*

²⁰⁴ Kenneth Frampton, *Modern Architecture. A Critical History*, op. cit.

²⁰⁵ Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 197.

Concrètement, dans l'*Histoire* de Ragon, cette volonté d'aller chercher au plus loin, et donc vraisemblablement au plus juste, les origines de la Modernité conduit Ragon à recenser le « premier urbaniste moderne²⁰⁶ », la « première théorie scientifique moderne d'urbanisme²⁰⁷ », le « premier architecte américain moderne²⁰⁸ » ou encore la « première et historique cité-jardin²⁰⁹ » construite par l'« un des premiers professeurs d'urbanisme²¹⁰ ». Ces questions d'antériorité font réellement débat parmi les historiens du Mouvement moderne. Par exemple, à propos de l'École de Chicago, Ragon souligne d'abord que « Sigfried Giedion est certainement le premier historien européen [...] à rechercher les prémices de l'architecture moderne aux États-Unis.²¹¹ ». Plus loin, on peut lire que « Certains historiens américains contestent l'antériorité de Chicago dans l'avènement du gratte-ciel.²¹² ». Enfin Ragon ajoute que « L'influence profonde - quoique brève - de Frank Lloyd Wright en Europe a conduit certains historiens à considérer les États-Unis comme le lieu de naissance de l'architecture moderne. Nous avons démontré que l'École de Chicago a été en fait la troisième naissance de l'architecture moderne²¹³ ». Finalement, à propos d'une autre attribution historique, Ragon jette lui-même un regard amusé sur ces entreprises archéologiques en écrivant que « Presque chaque historien de l'architecture donne la paternité du mur-rideau à un architecte différent.²¹⁴ ».

2. L'internationalisation de la géographie du Mouvement moderne

Au sujet de l'histoire de l'architecture, Simona Talenti remarque que « la tendance générale suit [...] un mode de présentation essentiellement stylistique, dans lequel viennent s'insérer des catégories topographiques. Autrement dit, style d'époque, style local [...] s'imposent inéluctablement comme principes d'organisation des ouvrages d'histoire.²¹⁵ ». Justement, dans le troisième tome de son *Histoire*, Michel Ragon propose une « Géographie de l'architecture et de l'urbanisme modernes²¹⁶ » comme méthode d'organisation et de présentation de la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Cette méthode, mise en avant sur la quatrième de couverture originale du deuxième tome de l'*Histoire* comme une approche

²⁰⁶ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...,op. cit.*, p. 67.

²⁰⁷ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...,op. cit.*, p. 19.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 261.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 28.

²¹⁰ *Ibid.*

²¹¹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...,op. cit.*, p. 258.

²¹² *Ibid.*, p. 262.

²¹³ *Ibid.*, p. 279.

²¹⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...,op. cit.*, p. 206.

²¹⁵ Simona Talenti, *L'histoire de l'architecture en France. Émergence d'une discipline (1863-1914)*, Paris, A. et J. Picard, 2000, p. 148-149.

²¹⁶ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...,op. cit.*, p. 7.

didactique, Ragon l'avait déjà employée. Dès 1958, dans *Le Livre de l'architecture moderne*, il proposait ainsi une « Géographie de l'architecture contemporaine²¹⁷ ». Néanmoins, il n'est pas le premier à employer une méthode de catégorisation géographique. Déjà, en 1932 dans *Le Style international*, Hitchcock et Johnson avaient présenté la production architecturale et urbaine modernes selon les différentes nationalités des protagonistes du Mouvement moderne. Comme le souligne Paolo Scrivano, Ragon se distingue davantage par le fait qu'il « pousse bien plus loin²¹⁸ » l'emploi de la géographie comme méthode organisationnelle.

Cela se traduit tout d'abord au travers des critiques qu'adresse Ragon à l'encontre des résistances nationalistes de certains historiens. Il reproche à Alberto Sartoris d'être « chauviniste latin, comme Zevi est chauviniste anglo-saxon et Francastel chauviniste français.²¹⁹ ». Il rapporte aussi les querelles entre ces historiens comme lorsqu'il écrit que « Pierre Francastel *accuse* surtout le critique d'architecture italien Bruno Zevi d'« écrire que l'avenir de l'architecture moderne est lié à la culture anglo-saxonne ».²²⁰ ». Ragon lui-même affirme à ce propos que « L'admiration sans bornes que porte Zevi à Wright et Mumford le conduit en effet à un certain aveuglement en ce qui concerne l'histoire de l'architecture européenne.²²¹ ». On perçoit ainsi que les résistances nationalistes face au caractère international de l'architecture et de l'urbanisme modernes tiennent autant de la nationalité de l'historien que de ses propres goûts et affinités. Sans nommer cette fois-ci d'historiens mais selon une logique de réévaluation/dévaluation précédemment exposée, Ragon prend également part à ces débats ayant trait aux nationalités. Notons seulement à ce propos que le contexte artistique est alors celui du « vol », constaté par Serge Guilbaut²²², de l'idée d'art moderne de Paris par New York. Ragon condamne « la déification de Perret par les historiens d'art et les architectes français²²³ » tout comme la « surestimation²²⁴ » de l'architecture allemande « au détriment de l'architecture soviétique.²²⁵ ».

Toutefois, sous son apparente neutralité, Ragon lui aussi favorise une nationalité, en l'occurrence française, dans la géographie du Mouvement moderne. Par exemple, il déclare que « Ne pas citer Hector Guimard, comme le fait Giedion, et ne pas dire un mot du modern

²¹⁷ Michel Ragon, *Le Livre de l'architecture moderne*, op. cit., p. 7.

²¹⁸ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 64.

²¹⁹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...op. cit.*, p. 169.

²²⁰ *Ibid.*, p. 280.

²²¹ *Ibid.*, p. 281.

²²² Serge Guilbaut, *Comment New York vola l'idée d'art moderne : expressionnisme abstrait, liberté et guerre froide*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1983.

²²³ *Ibid.*, p. 257.

²²⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...op. cit.*, p. 114.

²²⁵ *Ibid.*

style à Paris *justifie* la « fureur » nationaliste de Francastel.²²⁶ ». En tant que critique, il fait lui aussi preuve de chauvinisme comme lorsqu'il s'enorgueillit du fait que « 20 architectes français sont parmi les meilleurs du monde²²⁷ ». De plus, si l'on compare les nationalités des personnes les plus citées dans les ouvrages de Ragon, Benevolo et Choay (graph. n°3), on s'aperçoit que c'est Ragon qui accorde aux Français le plus d'importance. Au sein de l'*Histoire* de Ragon, les Français constituent ainsi plus d'un tiers des personnes les plus citées. Cette disproportion contraste avec le traitement relativement égalitaire des différentes nationalités par Benevolo (. Cette importance relative accordée à la France dans la géographie du Mouvement moderne permet à Ragon d'en apparaître comme un spécialiste. Dans la presse contemporaine, à propos de l'*Histoire* de Ragon, on peut ainsi lire qu'« En fait, ce livre ne dira souvent rien de plus que ce qui est déjà connu (sauf dans le cas de quelques architectes français)²²⁸ ». Néanmoins, on peut aussi lire que « la grande faiblesse de cette « histoire mondiale »²²⁹ » est justement son caractère « chauviniste²³⁰ », « un peu trop français²³¹ ».

Comme le fait remarquer Ragon dans son *Histoire* : « la géographie de l'architecture moderne, dans les dix dernières années du XIX^e siècle et les dix premières années du XX^e, fait un tout cohérent²³² », ce qui sous-entend sa dispersion dans les années suivantes. Ragon n'emploie en effet la géographie comme méthode organisationnelle que pour la période d'après-guerre. Par rapport à la géographie qu'il proposait dans *Le Livre de l'architecture moderne*, celle présentée dans l'*Histoire* est plus beaucoup plus étendue. La première survolait déjà l'Europe, largement, l'Amérique au travers des États-Unis, du Mexique, du Brésil, du Venezuela, de la Colombie et de l'Argentine et l'Asie seulement au travers du Japon et de l'Inde. La seconde, organisée par continent puis par pays, complète la première avec un survol de Cuba et du Canada pour l'Amérique et de la Suisse et de l'Autriche pour l'Europe. Elle intègre aussi finalement l'Afrique au travers du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie, du Nigéria, de la Côte d'Ivoire ou encore du Sénégal, le Proche et le Moyen-Orient ainsi que l'Océanie. Dans sa quête d'exhaustivité, Ragon va jusqu'à justifier l'absence de certaines nations, comme la Grèce par exemple²³³, de cette géographie. Toutefois, sa « passion d'encyclopédiste²³⁴ », relevée dans la presse, le contraint au survol plutôt qu'à

²²⁶ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...,op. cit.*, p. 314.

²²⁷ Michel Ragon, « 20 architectes français sont parmi les meilleurs du monde », *Arts*, 18 octobre 1961, p. 5.

²²⁸ Normand Thériault, « Pourquoi les villes sont malades », *op. cit.*

²²⁹ *Ibid.*

²³⁰ *Ibid.*

²³¹ *Ibid.*

²³² Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...,op. cit.*, p. 336.

²³³ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...,op. cit.*, p. 158.

²³⁴ Jean-François Dhuys, « Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Tome 3. Prospective et futurologie de Michel Ragon. Casterman. 438 p., 175F. », *Nouvelles littéraires*, 15 février 1979.

l'analyse des formes que prennent l'architecture et l'urbanisme modernes dans certains pays. Ragon se contente ainsi parfois, pour la seconde moitié du XX^{ème} siècle, d'énumérations. À ce propos, lui-même écrit que « Donner une liste même restreinte des travaux de SOM dépasserait la nomenclature de toutes les œuvres les plus remarquables que nous avons étudiées en Amérique latine.²³⁵ ». Ici, comme ailleurs, l'énumération est justifiée par la volonté de Ragon de rendre compte avant tout et, de fait, parfois de manière allusive, du caractère « mondial » de l'architecture et de l'urbanisme modernes.

Enfin, il faut souligner le contexte culturel dans lequel s'inscrit cette internationalisation de la géographie du Mouvement moderne. Paolo Scrivano nous rappelle en ce sens que, dès 1943, le MoMA présente « Brazil Builds²³⁶ » une exposition exclusivement consacrée au Brésil²³⁷. Caroline Maniaque, quant à elle, nous avait déjà signalé l'exposition « Architecture without Architects²³⁸ » tenue au MoMA en 1964 puis en France en 1969. Paolo Scrivano nous indique aussi qu'« entre les années 1950 et 1960, les écrits d'auteurs sur l'architecture moderne prirent de plus en plus conscience du rôle joué par les domaines géographiques extra-européens et extra-nord-américains, une conscience qui contribua à susciter une critique grandissante à l'égard d'attitudes perçues comme inflexibles²³⁹ ». Hitchcock lui-même, en 1965, déplore le fait de n'avoir présenté dans *Le Style international* « qu'un seul bâtiment du Japon et aucun d'Amérique latine.²⁴⁰ ». Quant à Ragon, même s'il rend compte le plus complètement de l'internationalisation du Mouvement moderne, les territoires extra-européens et extra-nord-américains figurent le plus souvent dans sa géographie au seul titre que des architectes européens ou nord-américains y aient propagé l'architecture et l'urbanisme modernes. L'Afrique du Nord est ainsi largement évoquée au travers des interventions de l'architecte et urbaniste français Michel Écochard, tout comme l'Inde au travers des interventions de Le Corbusier et de l'américain Louis Khan.

3. La responsabilité de la fin de la Modernité

D'un point de vue pratique, *l'Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes* de Ragon, publiée dans les années soixante-dix, se distingue des récits de Giedion ou d'Hitchcock et Johnson, parus dès l'entre-deux-guerres, par le fait qu'elle est écrite *a posteriori*. Seul Ragon, et sa génération, peuvent envisager ce qu'est advenu du Mouvement

²³⁵ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 3...*op. cit.*, p. 56.

²³⁶ « Brazil Builds », New York, The Museum of Modern Art (13 janvier - 28 février 1943).

²³⁷ Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, *op. cit.*, p. 63.

²³⁸ « Architecture without Architects », New York, The Museum of Modern Art (11 novembre 1964 - 7 février 1965).

²³⁹ Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, *op. cit.*, p. 63.

²⁴⁰ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international*, *op. cit.*, p. 20.

moderne après-guerre et ainsi aborder l'impasse dans laquelle il se trouve alors. Comme Ragon, Françoise Choay part du constat de cette impasse pour justifier sa présente anthologie. Évoquant des symboles de la Modernité, elle écrit que : « Des *quadras* de Brasilia aux quadrilatères de Sarcelles, du forum de Chandigarh au nouveau forum de Boston, [...] la même insatisfaction et la même inquiétude se font jour.²⁴¹ ». Au-delà d'un processus visant à justifier une publication, il s'agit pour Choay comme pour Ragon, plus que d'affirmer la fin de la Modernité, d'en comprendre les causes et d'en désigner les responsables. Ces auteurs s'intéressent davantage aux « erreurs commises²⁴² », « monumentales²⁴³ » pour Ragon, qu'à leur conséquence que peut être la fin de la Modernité. Alors que Choay se contente ensuite d'une anthologie des « idées qui fournissent ses bases à l'urbanisme²⁴⁴ » pour mieux comprendre ces erreurs, Ragon, quant à lui, se met en quête des responsables. Cela se traduit au travers de deux discours rhétoriques, l'un inculquant les héritiers de la Modernité, l'autre incriminant les pouvoirs publics.

Pour Ragon, la ville Radieuse de Le Corbusier, au même titre que les immeubles lamelliformes de Gropius, constituent *a priori* des utopies. C'est leur application généralisée après-guerre sous la forme de grands ensembles qui constitue une erreur. Même en 1982, lorsqu'il écrit que « Nous avons reçu en héritage, et les réussites incomparables de la modernité architecturale dans l'élaboration d'un meilleur habitat, et les échecs relatifs de leur généralisation, dans des conditions qui faisaient fi des intentions initiales.²⁴⁵ », Paul Chemetov emploie une rhétorique similaire. Plus largement, Ragon écrit que « l'utopie est désaliénante dans l'imaginaire, mais répressive dans la pratique.²⁴⁶ ». Il reconnaît cependant que les « aberrations » des grands ensembles « étaient contenues dans leurs doctrines [Le Corbusier, Gropius]. Leurs sinistres descendants, leurs mauvais élèves, n'ont fait que mettre en pratique ce qui, chez eux, n'était parfois qu'une boutade.²⁴⁷ ». Le prétexte de la « boutade » permet à la fois à Ragon de disculper les maîtres du Mouvement moderne et d'accabler leurs héritiers. Tout au long de son *Histoire*, Ragon fustige ainsi les « adjudants-architectes²⁴⁸ », le « travers des idéologues du fonctionnalisme qui viendront plus tard²⁴⁹ » ou encore les « disciples fonctionnalistes » de Anatole de Baudot et de Viollet-le-Duc qui ne

²⁴¹ Françoise Choay, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie, op. cit.*, p. 7.

²⁴² *Ibid.*, p. 8.

²⁴³ Michel Ragon, *Les Erreurs monumentales, op. cit.*

²⁴⁴ Françoise Choay, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie, op. cit.*, p. 8.

²⁴⁵ Paul Chemetov (dir.), *La Modernité. Un projet inachevé, op. cit.*, p. 140.

²⁴⁶ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3..., op. cit.*, p. 56.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 289-290.

²⁴⁸ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1..., op. cit.*, p. 17.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 163.

« comprendront pas et ne retiendront de leur enseignement que les mécanismes, arrivant ainsi à un nouvel académisme.²⁵⁰ ».

Par ailleurs, la responsabilité de la fin de la Modernité est, pour Ragon, d'ordre politique. Ce discours rhétorique s'inscrit, davantage que le précédent, dans « la tendance, très diffusée dans l'après-guerre, de critique de la décision publique.²⁵¹ ». Cette tendance est particulièrement prégnante dans la critique d'architecture où Ragon poursuit toujours une pratique parallèle. Hélène Jannièr va jusqu'à rapprocher la critique par Ragon de la politique menée en matière d'architecture et d'urbanisme de la rhétorique corbuséenne d'après-guerre²⁵². Ragon fait effectivement sien le discours de Le Corbusier lorsqu'il dénonce, par exemple, « l'incompétence des pouvoirs publics qui ne surent pas comprendre le génie de celui-ci.²⁵³ ». Cette critique politique au sein même de son récit historique est saluée et relayée dans la presse généraliste. On peut y lire que « Michel Ragon montre avec précision comment tous les plans de novation architecturale dans le monde entier [...] se sont soldés par des échecs - échecs devant la spéculation, la bêtise des organismes publics, la politique.²⁵⁴ ».

Pourtant, comme nous l'avons évoqué précédemment, Ragon n'est pas resté totalement à l'écart de la politique architecturale et urbaine dans les années soixante. Approché par Paul Delouvrier, il a participé au schéma directeur de l'aménagement et de l'urbanisme de la région moderne. André Malraux (fig. n°8), « lorsqu'il était ministre de la Culture, [l]a envoyé faire des conférences sur l'art dans le monde entier...²⁵⁵ ». Cet intérêt pour la décision publique en matière d'architecture et d'urbanisme transparaît même dans son enseignement à l'École des Arts décoratifs lorsqu'il propose à ses élèves d'étudier la « Déclaration du Président de la République au *Monde* au sujet de ses conceptions dans les domaines de l'art et de l'architecture²⁵⁶ ». En fait, c'est d'autant plus qu'il a cru entrevoir de près la volonté de l'État de se moderniser²⁵⁷ que sa désillusion, puis son jugement, sont forts. Ragon écrit à ce propos dans son *Histoire* que « les lois votées après la guerre ne permettaient aucunement aux architectes les plus audacieux de réaliser leurs plans.²⁵⁸ ». Il énumère ensuite, des projets architecturaux et urbains réussis du fait de la volonté des pouvoirs publics comme lorsque « Berlage se trouvait [...] en présence d'une situation municipale favorable pour

²⁵⁰ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. I...*, op. cit., p. 102.

²⁵¹ Hélène Jannièr et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 184.

²⁵² *Ibid.*

²⁵³ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. I...*, op. cit., p. 236-237.

²⁵⁴ Jean Duvignaud, « Ce qu'il nous faut de terre », *Le Nouvel Observateur*, 6 septembre 1971, p. 39.

²⁵⁵ Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales...*, op. cit., p. 41.

²⁵⁶ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 002.

²⁵⁷ Par exemple, en 1971, le Plan Construction est créé en faveur de l'expérimentation architecturale.

²⁵⁸ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. I...*, op. cit., p. 150.

dresser son plan d'urbanisme²⁵⁹ » ou encore que, « Grâce à l'appui politique d'Herriot, Tony Garnier [pouvait] réaliser dans sa ville natale quelques éléments de sa cité industrielle.²⁶⁰ ». Ragon, jamais totalement résigné, conclut qu'« Aujourd'hui, ce sont moins les théories de l'urbanisme qui manquent, en effet, que les moyens de les réaliser.²⁶¹ ».

Pour conclure cette partie sur l'actualisation par Michel Ragon de l'objet d'étude que constitue le Mouvement moderne, nous avons analysé la manière dont il borne spatialement et temporellement son sujet. Qu'il s'agisse du bornage temporel inférieur, *les genèses*, et supérieur, *les responsables*, Ragon étend l'amplitude historique du Mouvement moderne tel qu'il était établi dans l'entre-deux-guerres. De la même manière, Ragon rompt avec les récits élaborés dans les années trente en amplifiant spatialement la portée de ce mouvement.

L'hypothèse justifiant cette deuxième partie était celle d'une actualisation de l'histoire du Mouvement moderne par Michel Ragon. Pour les deux premiers thèmes abordés, l'échelle et les acteurs, on a pu constater quelques conformismes de la part de Ragon, comme lorsqu'il écrit l'histoire à partir de bâtiments manifestes ou encore célèbre les maîtres du Mouvement moderne. Toutefois, son intérêt pour l'échelle urbaine et pour les théoriciens est apparu comme un anticonformisme. Celui-ci a d'ailleurs semblé davantage explicite au moment d'aborder le troisième thème, celui du bornage spatio-temporel, où Ragon ne concède presque rien à la tradition historiographique.

²⁵⁹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 148.

²⁶⁰ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...*, op. cit., p. 53.

²⁶¹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 158.

3^{ème} partie - Au-delà d'un objet d'étude

Au travers de cette troisième partie, il s'agit d'aller au-delà du Mouvement moderne, c'est-à-dire au-delà de l'objet d'étude annoncé par Michel Ragon dans son *Histoire*. Il s'agit successivement de mettre au jour les mécanismes qui sous-tendent ce projet d'écriture, d'appréhender ce qui vient historiquement après le Mouvement moderne, en l'occurrence le Postmodernisme, et d'étudier comment l'*Histoire* elle-même évolue dans le temps.

I. Porter une alternative

On se propose ici de vérifier l'hypothèse selon laquelle l'*Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes* ne constitue pas pour Ragon seulement un projet historique où il se contenterait du témoignage des faits. On pense effectivement plutôt que Ragon, au travers de son *Histoire*, porte un autre projet qu'il s'agit de soustraire à l'ombre du Mouvement moderne pour mieux le considérer.

1. L'utopie comme ressource

Dans les années soixante, alors que s'essouffle le Mouvement moderne, on observe un double intérêt porté à l'utopie. D'une part, l'utopie apparaît comme une ressource conceptuelle pour comprendre les premiers projets de la Modernité. D'autre part, l'utopie est perçue comme une voie alternative à la réalité de la construction moderne. Cet intérêt se traduit explicitement par l'emploi fréquent que l'on fait alors de ce terme. Par exemple, en 1965, Françoise Choay intitule son anthologie *L'urbanisme, utopies et réalités*. Deux ans plus tard, Jean Baudrillard participe à la fondation du groupe *Utopie* et de sa revue éponyme. En 1975, le Musée national d'art moderne de la Ville de Paris consacre une rétrospective à l'œuvre de Yona Friedman intitulée « Une utopie réalisée¹ ». *Le Carré Bleu* dédie d'ailleurs son premier numéro de l'année 1975 à Yona Friedman (fig. n°9). Cette revue, créée en 1958, l'année de publication du *Livre de l'architecture moderne* de Ragon, se fait le relais des propositions architecturales et urbaines utopiques. En 1969, elle consacre ainsi son deuxième numéro à une « proposition d'urbanisme linéaire », une proposition proche de celle de Soria y Mata rapportée par Ragon dans son *Histoire*. L'appropriation de l'utopie en architecture et en urbanisme se traduit aussi, plus spécialement, par un intérêt nouveau porté à l'architecture fantastique. Roula Matar-Perret rapporte à ce sujet deux événements significatifs² :

¹ « Une utopie réalisée », Paris, Musée national d'art moderne de la Ville de Paris (1975).

² Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 229.

l'exposition « Architecture visionnaire³ » en 1960 au MoMA et la publication d'*Architecture fantastique*⁴ d'Ulrich Conrads et Hans Sperlich en 1962.

Dans la pratique professionnelle cette fois, une « génération d'architectes porteuse de visions alternatives⁵ » émerge dans les années soixante-dix. Marquée notamment par la crise pétrolière de 1973, elle s'engage dans la voie de l'utopie par le biais de préoccupations écologiques. Comme le propose Caroline Maniaque⁶, il s'agit là d'un écho à la contre-culture américaine, si ce n'est une influence directe. Celle-ci est propagée en France, en 1975, au travers de l'exposition du CCI : « Architectures marginales aux États-Unis⁷ ». Caroline Maniaque souligne également qu'en France, la question écologique se répand au travers de revues comme « *Actuel* et plus tard *La Gueule ouverte*, puis *Le Sauvage*⁸ ». Finalement, au-delà d'illustrer seulement une tendance architecturale, l'intérêt d'une nouvelle génération pour l'écologie contraint Ragon à ne pas cantonner son *Histoire* au Mouvement moderne et lui désigne la voie à prendre, celle de l'utopie.

En réalité, la place qu'occupe l'utopie dans l'*Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, en tant que concept et au travers d'exemples de projets théoriques, n'est pas dictée par l'intérêt que lui porte une nouvelle génération d'architectes. Pour Ragon, libertaire depuis sa rencontre avec Poulaille, l'utopie a d'abord un caractère politique. Elle est le recours employé par les théoriciens pour partager leurs idées. C'est selon cette acception qu'apparaît la première référence à l'utopie dans l'*Histoire* de Ragon, lorsqu'il présente « Les villes idéales des socialistes français dits « utopiques »⁹ ». Preuve de l'importance qu'il leur accorde, parmi les douze personnes les plus citées par Ragon dans son *Histoire*, on trouve deux de ces « socialistes français » : Charles Fourier et Étienne Cabet (tabl. n°9). Le fait qu'à l'intérieur de l'*Histoire*, le lecteur puisse trouver « une histoire de la pensée socialiste dite utopiste » est même mis en avant sur la quatrième de couverture de l'édition originale du premier tome. L'engagement général à gauche et l'intérêt pour l'utopie, dans les années soixante-dix, justifient la telle mise en avant de ce qui apparaît avant tout, dans une histoire de l'architecture et de l'urbanisme, comme une digression.

L'utopie relève aussi pour Ragon de la ressource méthodologique. Comme nous l'avons précédemment évoqué, le recours au concept d'utopie permet à Ragon de déresponsabiliser les maîtres du Mouvement moderne vis-à-vis de l'application ultérieure de

³ « Visionary Architecture », New York, The Museum of Modern Art (28 septembre - 4 décembre 1960).

⁴ Ulrich Conrads et Hans Sperlich, *Phantastische Architektur*, Stuttgart, G. Hatje, 1960.

⁵ Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau, *Mai 68...*, *op. cit.*, p. 91.

⁶ Caroline Maniaque, *Go West ! Des architectes au pays de la contre-culture*, *op. cit.*

⁷ « Architectures marginales aux États-Unis », Paris, Centre américain (18 novembre 1975 - 12 janvier 1976).

⁸ Caroline Maniaque, *Go West ! Des architectes au pays de la contre-culture*, *op. cit.*, p. 199.

⁹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. I...*, *op. cit.*, p. 58.

leurs préceptes. Dans le premier tome de son *Histoire*, Ragon distingue ainsi « Les remèdes¹⁰ », lesquels relèvent de l'utopie et sont, comme leur nom l'indique, louables, des « réalisations¹¹ » qui en constituent les applications et qui sont, comme le signale cette distinction, indignes des utopies qu'elles incarnent. Ragon généralise en répétant qu'« autant l'utopie est un facteur désaliénant lorsqu'il reste dans l'imaginaire, autant il devient répressif dans la pratique.¹² ». Au moyen de l'utopie, Ragon cherche ainsi à dissocier, dans l'esprit d'une jeune génération critique à l'égard du Mouvement moderne, les idées vertueuses des réalisations désastreuses. Il instaure même une filiation directe, « De Considérant à Le Corbusier¹³ », rapprochant une nouvelle fois l'architecte décrié de la théorie (utopie) plutôt que de la pratique (dystopie).

Enfin, Ragon trouve dans le « refuge de l'utopie¹⁴ » une autre manière de séparer les théories architecturales et urbaines véritablement *modernes* des réalisations *modernistes*. Dans son *Histoire*, le projet théorique, non-réalisé, est ainsi autant plébiscité que le projet construit. De plus, tandis que le projet construit est souvent critiqué par Ragon, l'utopie ne l'est presque jamais. Ragon ne rapporte en effet que celles auxquelles il adhère. Son histoire du Mouvement moderne est donc autant celui des réalisations, alors largement discutées, que celles des utopies, moins connues et plus susceptibles de satisfaire les attentes d'une nouvelle génération post-soixante-huitarde. Dans l'*Histoire* de Ragon, on peut ainsi lire à propos de Berlage que « ses meilleures œuvres [...] ne furent pas exécutées¹⁵ », ou encore que « l'œuvre la plus spectaculaire étudiée par Beaudoin, Lods et Bodiansky n'a pas été réalisée¹⁶ » et que « L'œuvre de Gropius qui eût été le couronnement de sa carrière n'a pas été exécutée.¹⁷ ». Soulignons, pour finir, que le projet de Ragon de faire l'histoire de l'utopie moderne renvoie à celui de Conrads et Sperlich dans *Architecture Fantastique*. On peut ainsi lire que « Conrads se propose de réhabiliter ce qui a été laissé pour compte dans l'architecture du XX^e siècle. En accusant les historiens de l'architecture de n'avoir écrit que des apologies de l'architecture moderne « officielle » des années 1950 - le Style international - il cherche à redonner leur place à ce qu'il considère comme des idées « censurées ».¹⁸ ».

2. L'action en faveur de la prospective

¹⁰ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 1...,*op. cit.*, p. 57.

¹¹ *Ibid.*, p. 110.

¹² Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 2...,*op. cit.*, p. 285.

¹³ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 1...,*op. cit.*, p. 106.

¹⁴ Jean Audouin, « Michel Ragon : le refuge de l'utopie », *Combat*, 8 février 1973, p. 9.

¹⁵ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 1...,*op. cit.*, p. 356.

¹⁶ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 2...,*op. cit.*, p. 189.

¹⁷ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. 3...,*op. cit.*, p. 49.

¹⁸ Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, *op. cit.*, p. 210.

« Là où l'ouvrage de Conrads et Sperlich s'arrête dans le temps, en refusant de se projeter dans l'avenir, le programme de Michel Ragon prend le relais.¹⁹ ». Alors qu'en 1960 Conrads et Sperlich intitulent leur ouvrage historique *Architecture fantastique*, Ragon publie en 1964 un article intitulé « Vers les cités fantastiques²⁰ ». Si le recours à l'utopie a permis à Ragon de réécrire l'histoire du Mouvement moderne, c'est au travers de la prospective qu'il va au-delà de cet objet d'étude. Dans l'*Histoire de l'architecture et de l'urbanisme moderne*, cette projection vers l'avenir transparaît au travers du titre du chapitre « Vers une autre architecture ». Ce titre constitue d'ailleurs un détournement de celui de Le Corbusier, *Vers une architecture* (1923), l'un des ouvrages manifestes de la Modernité. L'action de Ragon en faveur d'une architecture et d'un urbanisme prospectifs lui permet d'aller au-delà du Mouvement moderne.

En 1971, parallèlement à la publication du premier tome de son *Histoire*, à propos de *L'Art : pour quoi faire ?* Ragon déclare que « Certains penseront que l'auteur de ce livre doit être, également, un affreux réactionnaire, du moins en matière artistique. Je dois donc dire ici que je ne suis personnellement pas du tout un ennemi de l'avant-garde.²¹ ». Parmi l'énumération que Ragon fait ensuite de ses actions en faveur de l'avant-garde, il rapporte notamment qu'« En mai 1965, en compagnie des plus avant-gardistes parmi les architectes et les plasticiens (Yona Friedman, Paul Maymont, Nicolas Schöffer, Georges Patrix, Walter Jonas) je fondais le GIAP (Groupe International d'Architecture Prospective).²² ». L'engagement en faveur de la prospective architecturale apparaît tel un contrepoids au choix, de prime abord réactionnaire, d'écrire une histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes dans les années soixante.

Ragon prend part, de près (fondation du GIAP en 1965) ou de loin (Groupe d'Étude d'Architecture Mobile fondé en 1957), aux regroupements d'architectes prospectifs au tournant des années soixante. Ceux-ci émergent dans un contexte culturel et intellectuel favorable qu'ils reflètent en retour. Dans un climat d'ouverture disciplinaire, des sociologues comme Jean Fourastié ou Abraham Moles figurent parmi les premiers membres du GIAP. Comme le souligne Cornelia Escher, ces regroupements prennent aussi leur « essor dans un débat concret : les discussions autour de l'aménagement de Paris²³ ». Ils reflètent également la tendance, caractéristique de la contre-culture pour Alain Touraine, au travail en équipe et,

¹⁹ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 232.

²⁰ Michel Ragon, « Vers les cités fantastiques », *Planète*, n°17, juillet - août 1964, p. 151.

²¹ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 34.

²² *Ibid.*, p. 35.

²³ *Ibid.*, p. 203.

plus largement, à la vie en communauté²⁴. La dimension collective de ces regroupements renvoie aussi, en France cette fois, à la mort de l'auteur décrétée par Roland Barthes en 1968²⁵. Ragon quant à lui, dans son *Histoire*, rapporte l'actualité internationale de la prospective au travers de la création par Gaston Berger du Centre international de prospective en 1957, de celle d'« une commission de l'an 2000 » aux États-Unis en 1966 ou encore de celle des Congrès mondial de futurologie en 1967²⁶. Toutefois, au-delà d'un contexte favorable, l'action de Ragon en faveur de ces regroupements, et en particulier du GIAP, constitue le véritable facteur d'émergence de ces groupes d'architecture prospective. En ce sens, Ragon « fait sien le projet des architectes visionnaires et le soutient avec tous les moyens dont il dispose.²⁷ ».

La défense par Ragon des groupes d'architecture prospective est bien sûr en lien avec sa pratique, antérieure et parallèle, de critique d'art et d'architecture. Autour de 1950, Ragon concourt déjà à la médiatisation du mouvement Cobra en collaborant à la revue éponyme, en publiant des monographies de membres ou en exposant leurs travaux. Plus tard, à propos de sa proximité avec les regroupements d'architectes, il écrit qu'« avec les jeunes architectes qui consacrent plus de temps à la recherche qu'aux bureaux des ministères, un lien semblable à celui qui m'unit aux peintres et sculpteurs commence à se former. Ils me montrent leurs projets, nous en discutons. J'ai l'impression de participer avec eux à l'aventure architecturale de demain.²⁸ ». La participation de Ragon se concrétise au travers de ses nombreux articles publiés en faveur de l'architecture prospective : « Deux architectes étudient des solutions audacieuses (Yona Friedman et Paul Maymont)²⁹ », « Un Architecte propose Paris sous la Seine³⁰ », « Enfin une architecture prospective³¹ » ou encore « Le GIAP prépare l'architecture de demain³² ». Notons d'ailleurs que d'autres membres de ces groupes d'architecture prospective collaborent eux aussi à des revues, comme Roger Aujame au *Carré Bleu*. Le soutien de Ragon à la prospective se fait également au travers de son enseignement à l'École des Arts décoratifs. Dans le programme de son cours d'histoire et de théorie de l'architecture figurent ainsi « architecture marine et sous-marine, architecture solaire, mobilité³³ ». Dans la bibliographie du cours, on trouve également *Architecture et urbanisme souterrains* d'Édouard

²⁴ Caroline Maniaque, *Go West ! Des architectes au pays de la contre-culture*, *op. cit.*, p. 18.

²⁵ Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau, *Mai 68...*, *op. cit.*, p. 23.

²⁶ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, *op. cit.*, p. 249.

²⁷ Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, *op. cit.*, p. 212.

²⁸ Michel Ragon, « La critique architecturale », *op. cit.*, p. 44-45.

²⁹ Michel Ragon, « Deux architectes étudient des solutions audacieuses (Yona Friedman et Paul Maymont) », *Arts*, 28 février 1962.

³⁰ Michel Ragon, « Un Architecte propose Paris sous la Seine », *op. cit.*

³¹ Michel Ragon, « Enfin une architecture prospective », *Arts*, n°933, 23 - 29 octobre 1963, p. 1.

³² Michel Ragon, « Le GIAP prépare l'architecture de demain », *op. cit.*, p. 36-41.

³³ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 002.

Utudjian³⁴ ou encore *L'architecture mobile* de Yona Friedman³⁵. De plus, figure au programme de l'année 1973-1974, l'étude des recherches architecturales de Guy Rottier et de Jean-Louis Chanéac, deux membres du GIAP. D'ailleurs, des membres de groupes d'architecture prospective, comme David-Georges Emmerich ou Paul Maymont, enseignent eux-mêmes au sein des Unités Pédagogiques post-soixante-huitardes.

En 1990, le critique François Chaslin met en garde le critique de la tentation « d'aider certains architectes, parfois non des moindres, à assurer leur assise intellectuelle, à appuyer leur démarche sur un fondement conceptuel à peu près solidement structuré.³⁶ ». Chaslin semble ici définir la mission que s'est donnée à Ragon vis-à-vis des architectes prospectifs dans les années soixante et qui lui apparaît, vingt ans plus tard, discutable. Toujours est-il que Ragon participe à l'organisation et à la théorisation de la prospective architecturale et urbaine. Il se présente lui-même comme un rassembleur lorsqu'il déclare : « Je suis alors parti à la pêche à quelque chose de différent. J'ai ainsi trouvé des gens qui travaillent chacun de leur côté comme Maymont, Friedman, Kurokawa, etc.³⁷ ». À la manière d'un galeriste, il s'enorgueillit même d'avoir « lancé des gens comme Yona Friedman, comme Maymont³⁸ ». De plus, il fait véritablement œuvre de théoricien en intégrant la prospective à son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. Il y organise une filiation entre l'utopie moderne et la prospective, comme quand il écrit, à propos d'un projet de ville spatiale de Kiesler (1925), que « Cette idée d'une ville suspendue est devenue aujourd'hui une des idées-forces de la prospective.³⁹ ». Cette filiation est d'ailleurs encore plus explicite dans *La Cité de l'an 2000*, ouvrage exclusivement consacré à la prospective, où se font écho deux doubles-pages, l'une présentant « Les grands créateurs de l'architecture du XX^e siècle⁴⁰ » et l'autre « Les grands créateurs de l'architecture future⁴¹ ». Au travers de son *Histoire*, Ragon présente aussi la prospective comme un remède aux maux modernes des villes. Par exemple, après avoir rapporté « l'asphyxie de nos cités⁴² », il demande « que les méthodes de prospective et de futurologie soient appliquées à l'urbanisme.⁴³ ».

Enfin, la réelle conviction de Ragon quant à l'architecture et l'urbanisme prospectifs est tangible au travers de son action en faveur de sa concrétisation, le programme du GIAP

³⁴ Édouard Utudjian, *Architecture et urbanisme souterrains*, Paris, Robert Laffont, 1963.

³⁵ Yona Friedman, *L'architecture mobile*, Paris, Casterman, 1970.

³⁶ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, op. cit., p. 56.

³⁷ Francis Rambert, « 5 questions à Michel Ragon », *Architectes / Architectures*, n°152, novembre 1984.

³⁸ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 250.

³⁹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2...*, op. cit., p. 144.

⁴⁰ Michel Ragon, *La Cité de l'an 2000*, op. cit., p. 44.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 223.

⁴³ *Ibid.*

étant de « 1. Rassembler », « 2. Promouvoir » et « 3. Réaliser »⁴⁴. Cette finalité constructive est ce qui distingue l'utopie, cantonnée à l'imaginaire, de la prospective, réalisable. C'est donc en vue de leur réalisation que Ragon soumet en 1962 les plans d'urbanisme prospectif de Paul Maymont et Yona Friedman, deux membres fondateurs du GIAP, à Paul Delouvrier, Délégué général au district de la Région de Paris. C'est finalement la non-réalisation de ces projets prospectifs, malgré les efforts de l'État pour moderniser l'architecture et l'urbanisme, qui anime par la suite la critique par Ragon de la décision publique. Ce dernier y voit une nouvelle occasion manquée, après celle de la Modernité.

3. L'histoire mise au service de l'alternative

Bien qu'il s'agisse d'un ouvrage historique, ou du moins qu'il revendique ce statut par son titre, l'*Histoire* de Ragon fait une place conséquente à la contemporanéité. À titre d'exemple, Ragon justifie son chapitre consacré aux constats des maux de la ville du fait qu'il constitue « un dossier très nécessaire à la compréhension de *notre temps*.⁴⁵ ». Leonardo Benevolo lui aussi affirme qu'« Une histoire de l'architecture moderne se doit de présenter les événements *contemporains*⁴⁶ ». Dans le champ de la critique d'architecture, Julius Posener écrit encore que « La cohérence, la logique et le rapport entre l'œuvre, les problèmes et aspirations de *notre temps*, me paraissent les trois seuls critères sur lesquels peut se baser une critique architecturale.⁴⁷ ». En ce sens, Hélène Jannièrre rapporte le programme d'AMC en 1974 : « l'étude des architectures passées comme éléments de connaissance, de références pour *aujourd'hui*, comme éléments pour ridiculiser ou exalter *l'actuel*⁴⁸ ». Dans les années soixante et soixante-dix, la compréhension du présent semble donc figurer parmi les missions du critique comme de l'historien de l'architecture et de l'urbanisme.

Pour que les historiens, comme Ragon, facilitent la compréhension du présent, ils doivent l'articuler avec le passé dans leur récit. Depuis les années trente, l'articulation privilégiée par les historiens du Mouvement moderne est perspective et linéaire. À partir de tendances éparées, l'objectif est de parvenir à un discours cohérent où chaque projet architectural ou urbain participe d'un même mouvement en avant. Selon Hélène Jannièrre et Richard Leeman, « la première génération d'écrits historiques sur le Mouvement moderne, [...] a construit un récit orthodoxe et positif de sa « progression ».⁴⁹ ». Parmi cette première

⁴⁴ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », MRAGO.MX003.

⁴⁵ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 56.

⁴⁶ Leonardo Benevolo, *Histoire de l'architecture moderne. Tome 1...*, op. cit., préface.

⁴⁷ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, op. cit., p. 74.

⁴⁸ Hélène Jannièrre, Alexis Sornin et France Vanlaethem (dir.), *Revue d'architecture...*, op. cit., p. 288.

⁴⁹ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 10.

génération d'écrivains figure *Le Style international* d'Hitchcock et Johnson. À propos de l'écriture de celui-ci, Claude Massu confirme que l'on y trouve une « Évolution linéaire des architectes et de leurs œuvres » ainsi qu'une « unification des expériences antérieures isolées⁵⁰ ». Toutefois, cette méthodologie ne caractérise pas seulement les premiers écrits historiques du Mouvement moderne. En 1960, Leonardo Benevolo affirme ainsi que « le moment semble venu d'approfondir le discours historique [...] dans le but d'indiquer une *orientation* fondée à ceux qui travaillent dans le présent. ». Il s'agit là d'un mode d'organisation des événements historiques soulignant cette *orientation* construite par l'historien. En 1969, Jürgen Joedike ne s'intéresse plus seulement aux sources du Mouvement moderne mais également à ses « directions⁵¹ ». En 1970, Peter Collins lui aussi insiste sur cette idée de « processus⁵² » qui prime sur les réalisations architecturales et urbanistiques. Il définit ainsi l'architecture « comme quelque chose qui, par principe, ne possède pas de formes absolues, mais évolue constamment de ce qui « était » vers ce qui « est ». ⁵³ ».

Ragon, quant à lui, va plus loin encore en orientant son récit non pas vers le présent mais vers l'avenir. Comme nous l'avons évoqué précédemment, il adopte pour ce faire la rhétorique corbuséenne de la destination *vers* laquelle l'architecture et l'urbanisme doivent tendre. Il n'hésite pas non plus, dans son *Histoire*, à employer le futur comme lorsqu'il écrit que « Les formes mathématiques et les formes sculpturales *seront* peut-être les moteurs de l'architecture de l'avenir⁵⁴ » ou encore que « De la maison-piège, de la maison-cage, de la ville concentrationnaire, nous *irons* peut-être vers le chapiteau de cirque, le trapèze volant, le jeu de construction, Luna Park.⁵⁵ ». De plus, l'orientation de son récit est signifiée par l'emploi récurrent d'un champ lexical relatif à l'avenir comme « annonce⁵⁶ », « en avance sur⁵⁷ », montre la voie⁵⁸ » ou encore « préfigure⁵⁹ ».

Néanmoins, il ne s'agit pas seulement d'orienter l'histoire du Mouvement moderne vers le présent, voire l'avenir, mais en plus de légitimer les tendances contemporaines grâce à ladite histoire. Cette méthode d'instrumentalisation du récit historique a justement été théorisée à la fin des années soixante par Manfredo Tafuri sous le nom de critique, ou ici

⁵⁰ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international*, *op. cit.*, p. 10.

⁵¹ Jürgen Joedike, *Architecture Since 1945. Sources and Directions*, New York, F. A. Praeger, 1969.

⁵² Peter Collins, *Juger l'architecture*, *op. cit.*, p. 25.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3....op. cit.*, p. 268.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1....op. cit.*, p. 187.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 353.

⁵⁸ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 2....op. cit.*, p. 54.

⁵⁹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3....op. cit.*, p. 14.

d'histoire, *opératoire*⁶⁰. Ragon lui-même, lorsqu'il réagit au fait que le troisième tome de son *Histoire* soit originellement consacré à la prospective, déclare que « Oui, cela devient de l'histoire. L'architecture prospective a son « histoire ». Cela ne pouvait pas être rejeté de la même manière qu'un manifeste, ou qu'un livre comme *Où vivrons-nous demain ?* qui est, du reste, un manifeste aussi.⁶¹ ». Il reconnaît ici avoir mis l'histoire au service de la théorisation de la prospective. Dans le champ de la critique, Hélène Jannièrre relate aussi l'instrumentalisation du discours en prenant l'exemple d'AMC : « il s'agit dès 1974 de promouvoir l'« architecture urbaine ». Ainsi, la défense de la prison de la Roquette renvoie au concours du même nom, qui marque l'entrée d'une génération d'architectes dans la profession et dans la presse spécialisée. L'histoire est donc, en partie, articulée à la défense d'une position doctrinale.⁶² ». L'instrumentalisation du discours historique n'est donc pas le propre des défenseurs de l'architecture et de l'urbanisme prospectifs.

En 1974, Pierre Barbéris publie *Écrire... Pour quoi ? Pour qui ?*⁶³ qui témoigne du fait que l'instrumentalisation de l'histoire est discutée de manière contemporaine. Il s'agit, grâce à l'apport des sciences sociales, de « mettre au jour les « régimes de justification »⁶⁴ » dans les récits historiques. La principale méthode de justification d'une tendance contemporaine au moyen de l'histoire repose alors sur le concept de « précédent » que Peter Collins emprunte au domaine du droit. Pour juger correctement les propositions architecturales et urbaines contemporaines, il s'agit d'écrire « Des histoires qui soulignent l'évolution de principes *actuellement* pertinents⁶⁵ ». Il ajoute : « Et quoique dix mille *précédents* ne puissent pas produire un jugement infaillible, ce sont les seuls guides dont nous disposons pour émettre des jugements en matière de droit et jugements en matière de goût.⁶⁶ ». Pour Collins, c'est la connaissance de l'histoire qui permet d'évaluer la contemporanéité et de justifier son évaluation. À propos de l'écriture de Ragon, on peut lire en ce sens que, « Si l'architecture fantastique est convoquée dans le rôle d'antécédent historique, elle permet de donner ainsi une première perspective historique au programme en cours de façonnement.⁶⁷ ». Afin de théoriser la prospective, Ragon a donc choisi d'écrire l'histoire du Mouvement moderne, les utopies modernes en constituant les précédents les plus pertinents, parce que les plus

⁶⁰ Manfredo Tafuri, *Teoria e storia dell'architettura*, Bari, Laterza, 1968.

⁶¹ Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales...*, op. cit., p. 42.

⁶² Hélène Jannièrre, Alexis Sornin et France Vanlaethem (dir.), *Revue d'architecture...*, op. cit., p. 289.

⁶³ Pierre Barbéris, *Écrire... Pour quoi ? Pour qui ?*, op. cit.

⁶⁴ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, op. cit., p. 21.

⁶⁵ Peter Collins, *Juger l'architecture*, op. cit., p. 23.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 130.

⁶⁷ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 237.

analogues. Ainsi, il pense pouvoir, « en étudiant les règles de l'architecture du passé, [...] découvrir les lois de l'architecture de l'avenir.⁶⁸ ».

Avec le recours au concept de précédent pour légitimer une tendance actuelle, Ragon complexifie le rapport de linéarité qu'il avait *a priori* établi entre le Mouvement moderne et la prospective. Ce recours au précédent permet ainsi à Ragon de ne pas faire de la prospective le produit du Modernisme des années soixante, qui constitue pour Ragon une détérioration de l'utopie moderne, mais la continuatrice de la Modernité *originelle* du début du XX^{ème} siècle. À propos du sens qu'a pris l'histoire, faisant du Modernisme la forme alors actuelle de la Modernité, Ragon déclare ainsi que « Le « sens de l'histoire » n'est pas forcément le « bon sens ». ⁶⁹ ». Ailleurs, Ragon déclare aussi que l'« histoire est dynamique et non progressive ⁷⁰ », lui permettant de présenter la prospective comme un « dépassement ⁷¹ » du Modernisme plutôt que telle une continuité.

Cette première partie a donc permis de montrer que l'*Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes* ne constitue pas seulement pour Michel Ragon un projet d'étude historique du Mouvement moderne. Il s'agit davantage d'un récit légitimant une tendance contemporaine, en l'occurrence la prospective, au moyen d'une instrumentalisation des outils de l'historien.

II. Après le Modernisme : le Postmodernisme

Au travers de cette deuxième partie, il s'agit d'envisager l'au-delà de la Modernité d'un point de vue historique, c'est-à-dire d'appréhender la manière dont un mouvement historique succède à un autre. En l'occurrence, il s'agit d'étudier quel rapport entretient le Postmodernisme avec la Modernité d'un point de vue historiographique.

1. La fin de la Modernité décrétée

Nous avons vu précédemment que la fin de la Modernité avait déjà été entrevue par les historiens de l'architecture et de l'urbanisme modernes dans les années soixante. Toutefois, ces derniers, plutôt que s'attarder sur cette fin en soi, s'étaient davantage, si ce n'est exclusivement, attachés à la question de la responsabilité de ce dénouement. De fait, la fin de

⁶⁸ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 1...*, op. cit., p. 171.

⁶⁹ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 291.

⁷⁰ Michel Ragon, *Naissance d'un art nouveau*, Paris, Albin Michel, 1963, p. 82.

⁷¹ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 142.

la Modernité, en tant qu'événement en soi, est prise parallèlement en considération par d'autres.

En réalité, c'est Johnson lui-même, théoricien du Style international dans les années trente, qui, trente ans plus tard, revient sur le Mouvement moderne en se demandant s'il est voué à *mourir* ou à se *métamorphoser*⁷². Quatre ans plus tard, en 1965, la question de l'alternative ne se pose plus, Hitchcock et Johnson concluant tous deux que « le Style International est maintenant terminé⁷³ » et que « Que c'en soit fini avec lui aujourd'hui est quelque chose d'évident⁷⁴ ». Néanmoins, il s'agit là autant d'un constat, celui de l'« épuisement⁷⁵ » de l'architecture moderne, que d'un ressentiment personnel, Johnson déclarant que le Style international l'a finalement « ennuyé⁷⁶ ».

Ce même ressentiment de lassitude vis-à-vis du Mouvement moderne est partagé dans les années soixante et soixante-dix par la nouvelle génération d'architectes post-soixante-huitarde. Ceux-ci cherchent alors à sortir du carcan de la Modernité. Pour ce faire, « c'est toute une génération d'architectes qui s'est empressée de suivre les enseignements et de lire les travaux de Roland Barthes, Henri Lefebvre, Michel Foucault, etc., pour y trouver les éléments d'une critique du Mouvement moderne et les voies d'un renouvellement.⁷⁷ ». De la même manière, Laurent Baridon confère à des ouvrages tels que *Les Mots et les Choses* de Foucault, la responsabilité de la « page tournée⁷⁸ » de la Modernité. Comme les récits sur l'architecture et l'urbanisme modernes s'étaient en partie renouvelés grâce aux sciences sociales et humaines, celles-ci ont, au même moment, été employées à la condamnation du Mouvement moderne.

Toutefois, la fin de la Modernité n'est plus seulement désirée mais réellement décrétée par les théoriciens du Postmodernisme. Robert Venturi⁷⁹ d'abord s'attaque directement aux maîtres du Mouvement moderne. Il tourne, par exemple, en dérision la formule miesvandérienne, à la base de l'architecture et de l'urbanisme modernes, lorsqu'il affirme, comme le rapporte Gilbert Lupfer⁸⁰, que « plus, ce n'est pas moins ». Par ailleurs, dans son ouvrage *L'Enseignement de Las Vegas*⁸¹, Venturi prend pour objet d'étude une ville qui,

⁷² Philip Johnson, « The International Style, Death or Metamorphosis », discours prononcé au Metropolitan Museum of Art, New York, le 30 mars 1961.

⁷³ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international*, op. cit., p. 19.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 21.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 13.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 12.

⁷⁷ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, op. cit., p. 183.

⁷⁸ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 77.

⁷⁹ Voir notice biographique n°12.

⁸⁰ Bernd Evers (dir.), *Théorie de l'architecture de la Renaissance à nos jours*, Cologne, Taschen, 2006, p. 536.

⁸¹ Steven Izenour, Denise Scott Brown et Robert Venturi, *Learning from Las Vegas*, Cambridge, MIT Press, 1972.

comme le souligne de nouveau Gilbert Lupfer, « se moque bien de tous les idéaux modernes.⁸² ». L'autre théoricien du Postmodernisme qui décrète la fin de la Modernité est Charles Jencks⁸³. Peter Collins rapporte qu'à propos du Lincoln Center de New York, Jencks déclare qu'il constitue « un merveilleux spécimen d'une esthétique qui est *finie* et *moribonde*⁸⁴ ». Notons d'ailleurs que Ragon lui-même, dans son *Histoire*, écrit que « Le Lincoln Center marque un déclin évident de la puissance créatrice architecturale des États-Unis.⁸⁵ ». Toutefois, tandis que pour l'un, le Lincoln Center n'est symptomatique que de l'affaiblissement d'une tendance régionale, en l'occurrence étasunienne, de la Modernité, pour l'autre, il signifie la fin de la Modernité toute entière. En réalité, pour Jencks, l'édification du Lincoln Center n'est pas l'événement marquant de la fin de la Modernité. Il s'agit plutôt de la destruction, en 1972, d'un grand ensemble moderne, celui de Pruitt Igoe à Saint-Louis. Dans l'historiographie, 1972 est justement une année clef : à la fois celle de la publication du deuxième tome de l'*Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes* de Michel Ragon et celle de l'antithétique ouvrage de Venturi, *L'Enseignement de Las Vegas*. Toujours est-il que Jencks relate cette destruction symbolique dans un chapitre de son *Langage de l'architecture post-moderne*⁸⁶ intitulé « La mort de l'architecture moderne ».

Suite au décret de la mort du Mouvement moderne dans les années soixante-dix, on assiste, au cours de la décennie suivante, à l'institutionnalisation du dépassement du Modernisme par le Post-Modernisme. En 1981, le Centre Georges Pompidou organise ainsi une exposition intitulée « Architectures en France, modernité, post-modernité »⁸⁷. Un an plus tôt, la première Exposition internationale d'architecture de Venise, intitulée « La présence de l'histoire »⁸⁸, consacre déjà le Postmodernisme. Cependant, on assiste à des résistances, elles aussi institutionnelles, face à l'enterrement prématuré de la Modernité. En réponse au thème de l'Exposition internationale d'architecture de Venise de 1980, Michel Guy, Directeur général du Festival d'Automne à Paris, confie l'édition de 1982 à Paul Chemetov qui intitule l'événement « La modernité... un projet inachevé »⁸⁹. En matière d'architecture, Claude Massu affirme effectivement que « Le néo-moderne et toutes ses variations contemporaines

⁸² Bernd Evers (dir.), *Théorie de l'architecture de la Renaissance à nos jours*, op. cit., p. 538.

⁸³ Voir notice biographique n°13.

⁸⁴ Peter Collins, *Juger l'architecture*, op. cit., p. 236.

⁸⁵ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...op. cit.*, p. 64.

⁸⁶ Charles Jencks, *The Language of Post-Modern Architecture*, New York, Rizzoli, 1977.

⁸⁷ « Architectures en France, modernité, post-modernité », Paris, Centre Georges Pompidou (1981).

⁸⁸ « La presenza del passato », Venise, Exposition internationale d'architecture (1980).

⁸⁹ « La modernité... un projet inachevé », Paris, Festival d'Automne (ouverture le 30 septembre 1982).

sont là pour [...] témoigner⁹⁰ » de la persistance de la Modernité encore dans les années soixante-dix.

2. La théorisation du Postmodernisme : un renouvellement méthodologique ?

Dans les années soixante-dix, parallèlement à la parution des trois tomes de l'*Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes* de Michel Ragon, Venturi et Jencks font de la critique du Modernisme la base de la théorisation du Postmodernisme. Le choix de ce terme, affiché en titre par Jencks en 1977, illustre la manière dont ce mouvement historique se définit par rapport à un précédent. La condamnation du Modernisme, nécessaire à l'émergence du Postmodernisme, à laquelle on assiste dans les années soixante-dix s'accompagne d'un rejet, apparemment logique, de ses historiens. Ceux-ci, comme on l'a vu, ne se sont en effet rarement contentés de relater scientifiquement les événements marquants du Mouvement moderne. Ils ont tous, cela est apparu comme une caractéristique de l'écriture de la Modernité, largement pris part au mouvement. Hélène Jannière et Richard Leeman rapportent en ce sens l'« ostracisme⁹¹ » dont est frappé Ragon à partir des années soixante-dix malgré sa propre critique du Modernisme. Ragon se voit alors lui-même associé à une condamnation générale qui permet aux théoriciens de l'architecture et de l'urbanisme postmodernes de proposer à leur tour leur alternative. Comme le rapporte Caroline Maniaque⁹², la rhétorique de Jencks repose alors sur une trilogie « modernisme tardif », « post-modernité » et « approches architecturales alternatives ». De la même manière que Ragon et ce, malgré son rejet par les postmodernistes, le constat à charges d'une tendance favorise l'exposition d'alternatives postérieures. D'ailleurs, l'écriture de la Postmodernité, selon François Chaslin, comme celle de la Modernité avant elle, relève du « combat⁹³ », c'est-à-dire à la fois de la critique forte d'une tendance et de la défense toute aussi forte d'une autre.

La défense du Postmodernisme par Venturi et Jencks repose sur une assise théorique. Celle-ci est constituée, comme nous venons de le voir, par la condamnation du Modernisme. Néanmoins, au-delà de cette seule sentence, ils trouvent « à s'alimenter dans le thème de la fin des grands récits de Jean-François Lyotard⁹⁴ ». Alors que l'histoire du Mouvement moderne a trouvé les moyens de se renouveler grâce notamment aux sciences sociales comme la sociologie, la théorisation du Postmodernisme recourt quant à elle à la philosophie. Jean-

⁹⁰ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international*, *op. cit.*, p. 13.

⁹¹ Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, *op. cit.*, p. 11.

⁹² Caroline Maniaque, *Go West ! Des architectes au pays de la contre-culture*, *op. cit.*, p. 53.

⁹³ Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage (dir.), *La critique architecturale...*, *op. cit.*, p. 53.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 184.

François Lyotard publie ainsi en 1979 *La Condition postmoderne*⁹⁵, ouvrage dans lequel est relativisée la pertinence des récits linéaires modernes. Toutefois, même si l'ouvrage de Lyotard, en défaisant les grands récits dont font partie les histoires de l'architecture et de l'urbanisme modernes, vient asseoir la théorie postmoderniste de Jencks et Venturi, il n'en constitue pas l'origine, l'essai de Lyotard (1979) étant postérieur au *Langage de l'architecture post-moderne* de Jencks (1977).

En réalité, c'est dans un autre champ disciplinaire que le Postmodernisme architectural et urbain trouve un développement antérieur. Jürgen Paul rapporte que « Jencks a été l'un des premiers à étendre à l'architecture la notion de post-modernisme, limitée jusqu'alors à la critique littéraire⁹⁶ ». Jencks, comme Ragon, trouve ainsi dans la critique, littéraire ou architecturale, un terrain d'expérimentation d'où il alimente sa théorisation. Il y trouve également un ton journalistique, voire polémique, qui rapproche ses écrits de ceux de Ragon. D'ailleurs, comme pour la prospective avec Ragon, la médiatisation du Postmodernisme repose sur l'action de Venturi et Jencks en sa faveur. On peut lire à ce propos lire qu'« il serait difficile d'imaginer son éclosion [au « mouvement post-moderne »] sans les travaux théoriques et les expériences préalables de Robert Venturi.⁹⁷ ». De plus, l'analogie entre les projets de Ragon et de Venturi et Jencks se poursuit au travers de leur volonté commune de transcender les disciplines artistiques. Cependant, tandis que Ragon voit sa volonté de se réaliser une synthèse des arts contrariée par l'architecture et l'urbanisme prospectifs, Venturi parvient à faire l'analogie entre le Pop art et le Postmodernisme architecturale et urbain, deux mouvements contemporains.

Malgré ces similitudes méthodologiques, la théorisation du Postmodernisme par Venturi et Jencks diffère de l'histoire du Mouvement moderne par Ragon quant à la manière d'aborder la production architecturale et urbaine. Alors que Ragon se nourrit notamment de la sociologie pour parler d'architecture et d'urbanisme en termes d'usager, de commanditaire, d'architecte, Venturi et Jencks considèrent l'architecture avant tout au travers du prisme de l'esthétisme. Avec eux, on assiste au retour de l'histoire des styles et *par* les styles, résurgence de la manière dont Hitchcock et Johnson avaient écrit l'une des premières histoires de l'architecture moderne, *Le Style international* (1932). Cela leur permet de faire fi des temporalités comme lorsque Venturi « se met en quête de l'ambiguïté, de la contradiction et de l'antagonisme et les relève en particulier dans l'architecture maniériste, baroque et

⁹⁵ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

⁹⁶ Bernd Evers (dir.), *Théorie de l'architecture de la Renaissance à nos jours*, op. cit., p. 548.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 538.

rococo.⁹⁸ ». Par ailleurs, comme le note Gilbert Lupfer, « C'est sur le narratif et le symbolique, catégories vilipendées par l'architecture moderne depuis les années 20, qu'il [Venturi] porte son attention.⁹⁹ ». Pour ce faire, Venturi et Jencks investissent des champs disciplinaires jamais fréquentés par Ragon, comme ceux de la sémiologie ou encore de la linguistique, « devenue à la mode dans les années 70¹⁰⁰ ».

3. De nouveaux acteurs, de nouvelles géographies et temporalités ?

Alors que l'on vient de constater le relatif manque de renouvellement méthodologique qui accompagne la théorisation du Postmodernisme, on se propose à présent d'aborder le thème des acteurs, des géographies et des temporalités dans l'hypothèse d'y discerner un réel renouvellement. Cette hypothèse est mise à mal dès que l'on découvre que Robert Venturi, dans *De l'ambiguïté en architecture*¹⁰¹, recense la villa Savoye de Le Corbusier (1931) parmi les exemples de contradiction en architecture. Gilbert Lupfer nous signale à ce propos que Venturi « détecte même chez Le Corbusier (1887-1965), le seul architecte moderne, outre Alvar Aalto (1898-1976), pour qui il éprouve quelque sympathie, une ébauche de recherche de la contradiction [...]. À ses yeux, Le Corbusier était passé maître dans la manière subtile mais pleine d'effet de transgresser les règles.¹⁰² ». Même s'il s'agit du seul architecte moderne mentionné favorablement dans son ouvrage, toujours est-il que Venturi fait ici référence au maître du Mouvement moderne, le même auquel vouait presque un culte Michel Ragon. Ceci étant, cette mention d'un édifice de Le Corbusier dans un ouvrage de Venturi, qui plus est d'un bâtiment manifeste de la Modernité, témoigne, comme nous l'avions montré au début de ce mémoire à propos de l'Opéra Garnier, des capacités du discours historiques à assimiler tout édifice au sens que l'historien veut donner à son histoire.

À propos de la géographie de l'architecture et de l'urbanisme, on a observé une tendance régulière dans les écrits sur le Mouvement moderne à l'élargissement, l'*Histoire* de Ragon constituant d'ailleurs un jalon de cette expansion territoriale en évoquant « l'architecture péruvienne autochtone¹⁰³ » ou encore « les techniques locales et les matériaux indigènes¹⁰⁴ ». Les écrits du Postmodernisme rompent avec cette tendance à l'accroissement en opérant un recentrement sur le continent américain. Comme nous l'évoquions plus haut,

⁹⁸ Bernd Evers (dir.), *Théorie de l'architecture de la Renaissance à nos jours*, op. cit., p. 536.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 538.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 548.

¹⁰¹ Robert Venturi, *Complexity and Contradiction in Architecture*, New York, The Museum of Modern Art, 1966.

¹⁰² Bernd Evers (dir.), *Théorie de l'architecture de la Renaissance à nos jours*, op. cit., p. 536.

¹⁰³ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 35.

¹⁰⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 199.

l'objet d'étude principal de *L'Enseignement de Las Vegas* est, comme son nom l'indique, une ville nord-américaine. De la même manière, lorsque Venturi rapproche le Postmodernisme architectural d'un mouvement artistique, il s'agit d'un mouvement américain, ou du moins anglo-saxon, le Pop art. Enfin, même lorsqu'il s'agit de présenter des alternatives, notamment au travers d'*Architecture d'aujourd'hui*¹⁰⁵, Caroline Maniaque souligne qu'il s'agit exclusivement de références à la contre-culture américaine. Elle rapporte ainsi leurs exemples d'architecture marginale : « les dômes de la communauté de Drop City », « les maisons-barges dans la baie de Sausalito » ou encore « les structures gonflables du groupe Ant Farm »¹⁰⁶.

Enfin, il nous faut mentionner le cas des historiens eux-mêmes, en tant qu'acteurs de l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme. À l'inverse de l'idée d'un rattachement irrémédiable à une tendance ou à une autre, certains d'entre eux se font successivement les conteurs du Mouvement moderne et du Postmodernisme. Philip Johnson, théoricien du Style international dans les années trente et fervent partisan de l'architecture de Mies van der Rohe, détourne, dans les années soixante, sa pratique d'architecte des préceptes modernes au profit d'un éclectisme postmoderne. Il déclare à ce propos : « Ma réaction a été de rejeter le père. Anti-Mies. Anti-moderne. J'ai rejoint ce que faisaient alors Robert A. M. Stern et Robert Venturi qui mettaient en avant la continuité de l'histoire comme source d'enseignements. Étant d'abord historien, et n'étant devenu qu'ensuite architecte, j'ai trouvé cette idée séduisante.¹⁰⁷ ». Lui qui avait, dans l'entre-deux-guerres, rabattu « l'art de bâtir sur des questions de forme¹⁰⁸ » a trouvé dans les préoccupations esthétiques du Postmodernisme une résurgence de sa manière de considérer l'architecture.

Ailleurs, on peut lire que « La parution en 1977 du *Langage de l'architecture post-moderne* de Charles Jencks [...] fut une bénédiction pour tous ceux qui ne souhaitaient pas vieillir modernes, en somme toute une génération.¹⁰⁹ ». Le Postmodernisme constitue donc, avant tout, une occasion de conversion pour les architectes eux-mêmes. Johnson lui-même, qui se refuse à « vieillir moderne », est architecte en plus d'être historien. Plus important encore, Robert Venturi et Charles Jencks sont tous deux des architectes. Même si, parmi les historiens du Mouvement moderne on compte des praticiens (Giedion est formé à l'ingénierie, Benevolo et Zevi sont architectes), le Postmodernisme se distingue par sa théorisation exclusivement du fait d'architectes. Hélène Jannière et Richard Leeman distinguent

¹⁰⁵ William Chaitkin et Charles Jencks, *Architecture Today*, New York, H. N. Abrams, 1982.

¹⁰⁶ Caroline Maniaque, *Go West ! Des architectes au pays de la contre-culture*, op. cit., p. 21.

¹⁰⁷ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international*, op. cit., p. 16.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 11.

¹⁰⁹ Caroline Maniaque, Éléonore Marantz et Jean-Louis Violeau, *Mai 68...*, op. cit., p. 106.

effectivement une « génération d'architectes qui, dans les années 1970, s'est spécialisée dans l'histoire de l'architecture : ces « architectes-intellectuels » tendent à considérer que celle-ci ne peut être écrite que par les architectes¹¹⁰ ». C'est précisément ce qu'affirme, en 1971, Peter Collins : « c'est à l'architecte de trancher au sujet des questions d'architecture.¹¹¹ ».

Alors que la première sous-partie de cette deuxième partie, « La fin de la Modernité décrétee », laissait entrevoir une réelle rupture historiographique entre le Postmodernisme et le Modernisme, les deux sous-parties suivantes ont davantage infirmé que confirmé cette tendance. Si le Postmodernisme apparaît en rupture franche avec le Modernisme d'un point de vue théorique, se servant même de la disparition de ce dernier pour se légitimer, cette rupture est relative d'un point de vue méthodologique.

III. Mettre à jour l'*Histoire* dans les années quatre-vingt

Au travers de cette troisième et dernière partie, il s'agit de revenir à Ragon après cette digression postmoderne afin notamment d'explicitier sa réaction face à l'émergence de ce nouveau mouvement. Il s'agit aussi et plus largement d'aborder la manière dont évolue le discours de Ragon, dont nous avons défini les caractéristiques pour les décennies soixante et soixante-dix, au cours des années quatre-vingt.

1. La refonte éditoriale de l'*Histoire*

En 1958, Michel Ragon fait paraître chez Robert Laffont, une maison d'édition non spécialisée, *Le Livre de l'architecture moderne*. Celui-ci constitue « l'esquisse¹¹² » de *l'Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes* qui paraît treize ans plus tard, en trois volumes (1971, 1972 et 1978), chez un éditeur *a priori* tout aussi non spécialisé, Casterman. À propos d'un autre de ses ouvrages, *L'Aventure de l'art abstrait*, publié aux Éditions Robert Laffont en 1956, on apprend qu'il s'agit d'« un choix délibéré et à visée pédagogique le fait d'avoir publié *L'Aventure* chez un « éditeur non spécialisé ». ¹¹³ ». Qu'il en soit de même, ou non, de l'édition de *l'Histoire*, toujours est-il que Ragon ne bénéficie pas de la caution intellectuelle d'une maison édition spécialisée comme Thames & Hudson chez qui, par exemple, Kenneth Frampton publie son *Histoire critique de l'architecture moderne* en 1980. Depuis 1970, Ragon est directeur de collection chez Casterman, l'occasion pour lui

¹¹⁰ Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 13.

¹¹¹ Peter Collins, *Juger l'architecture*, op. cit., p. 213.

¹¹² Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. I...*, op. cit., p. 9.

¹¹³ Hélène Jannière et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 19.

d'accompagner la publication de son *Histoire* de celle de *L'architecture mobile* de Yona Friedman (1970) qui apparaît alors comme un prolongement pour le lecteur.

Huit ans après la publication du troisième tome de l'*Histoire*, celle-ci est refondue pour la première fois, toujours chez le même éditeur, Casterman. À partir de 1986, il n'est plus fait référence à l'édition originale des années soixante-dix, le copyright étant désormais daté de 1986. En réalité, le contenu de l'*Histoire* n'évolue guère entre 1978 et 1986, c'est davantage une condensation du propos en un format réduit et dans une mise en page simplifiée. C'est finalement l'édition de l'*Histoire* en poche, en octobre 1991 aux Éditions du Seuil, qui donne l'occasion de sa réorganisation. Là encore, le contenu reste inchangé à l'exception de « quelque dix pages intitulées « Post-modernisme, minimalisme »¹¹⁴ » sur lesquelles nous reviendrons. Il s'agit donc plutôt d'une restructuration, même si la division en trois tomes est conservée. À une logique chrono-thématique, les deux premiers tomes étant respectivement consacrés aux « Idéologies et pionniers. 1800-1910 » et aux « Pratiques et méthodes. 1911-1971 » et le troisième exclusivement à la « Prospective et [la] futurologie », est préféré un découpage uniquement chronologique, faisant fi des intentions initiales de l'auteur. Si le premier tome reste inchangé, les deuxième et troisième tomes correspondent désormais respectivement à la « Naissance de la cité moderne. 1900-1940 » et à la période allant « De Brasilia au post-modernisme. 1940-1991 ».

En plus de cette nouvelle tomaison, on assiste, comme le remarque également Claude Massu¹¹⁵, à la disparition de l'adjectif « mondial » dans le titre. Il peut s'agir là à la fois de distinguer nettement cette nouvelle édition des précédentes et d'effacer, du moins en apparence, le caractère revendicatif de cette *Histoire* qui portait originellement en elle une ambition universelle et la défense de la prospective architecturale. À propos de cette dernière, alors qu'un tome entier lui était consacré en 1978, elle se voit, dans l'édition de 1991, éparpillée à travers la « Géographie de l'architecture et de l'urbanisme modernes » et réduite à une seule partie du troisième tome. Cette disparition partielle est d'autant plus remarquable que, comme le précisait Ragon lui-même dans son *Histoire*, le troisième tome, « Prospective et futurologie », constituait une synthèse de ses précédents ouvrages¹¹⁶ alors « épuisés, [et qui] ne seront pas réédités.¹¹⁷ ». À ce propos, Ragon rapporte simplement que « La prospective architecturale n'intéressait alors plus grand monde¹¹⁸ ».

¹¹⁴ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 51.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 41.

¹¹⁶ Parmi lesquels *Où vivrons-nous demain ?* (1963), *Les Visionnaires de l'architecture* (1965), *Les Cités de l'avenir* (1966) ou encore *La Cité de l'an 2000* (1968).

¹¹⁷ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 292.

¹¹⁸ Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales...*, op. cit., p. 42.

De plus, la réédition de l'*Histoire* est l'occasion d'aborder la question de son illustration. Alors que Ragon lui-même reconnaissait que la réussite de son *Histoire* était en partie due à des « volumes biens présentés¹¹⁹ », la réédition en format de poche au début des années quatre-vingt-dix entraîne irrémédiablement un appauvrissement de la mise en page et de l'illustration. L'action de Ragon en faveur de la prospective l'avait notamment conduit à réunir une iconographie conséquente et inédite qu'il exposait ensuite abondamment au travers des pages de son *Histoire* (fig. n°10). La nature même de cette iconographie (maquettes de projet, photomontages, schémas) renvoyait au caractère prospectif de l'architecture et de l'urbanisme des décennies soixante et soixante-dix. Dans l'édition de 1991, l'iconographie ne vient plus vraiment appuyer le discours mais seulement, çà et là, l'illustrer au travers de photographies d'édifices principalement.

Finalement, dans un contexte défavorable, où « les derniers tenants de l'urbanité, de l'analyse, de l'histoire, de la psychosociologie appliquée font hélas mauvaise figure ; sans parler des militants des causes plus idéologiques », Ragon renonce au caractère opératoire de son *Histoire* au profit d'une dimension pédagogique. En l'actualisant, Ragon résiste à l'intégration de son ouvrage à l'histoire de la Modernité. À l'inverse, Hitchcock écrit en 1966 à propos du *Style international*, qu'« après trente-trois ans [...] les auteurs d'une œuvre qui fut en son temps d'actualité ne sont pas obligés de la mettre à jour dans une édition révisée. Le livre appartient depuis quelques temps à l'histoire¹²⁰ ». Dès lors, l'*Histoire* de Ragon, actualisée au détriment de sa partialité signifiante, apparaît comme « un instrument pédagogique utile.¹²¹ ».

2. La critique en retour du Postmodernisme

« J'ai eu la chance de bénéficier d'une bourse du Département d'État aux Etats-Unis pour aller étudier sur place l'architecture américaine. J'ai pu rencontrer Mies van der Rohe. C'est un grand souvenir ! J'ai connu aussi l'architecture pop avec Venturi. Je me suis retrouvé à donner une conférence avec lui. Une conférence contradictoire... Parce qu'*évidemment* nous n'étions pas d'accord !¹²² ». Cette citation rappelle déjà certaines des caractéristiques de la méthode « Michel Ragon » comme la nécessité du voyage ou la rencontre des maîtres du Mouvement moderne. Plus encore, elle permet de confirmer une *évidence*, celle du désaccord de Ragon avec Venturi, théoricien du Postmodernisme. Cependant, ce désaccord révèle aussi

¹¹⁹ Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales...*, op. cit., p. 42.

¹²⁰ Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, *Le Style international*, op. cit., p. 19.

¹²¹ Maguy Thouillot, « RAGON (Michel), *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes...* », op. cit.

¹²² Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales...*, op. cit., p. 44.

un intérêt porté par Ragon à ce nouveau mouvement. En ce sens, comme nous le signalions précédemment, le seul ajout majeur de Ragon au contenu de son *Histoire* en vue de l'édition de 1991 est un chapitre intitulé « Post-modernisme, minimalisme ». Celui-ci constitue donc le dernier chapitre de l'*Histoire*, comme il constituait d'ailleurs le dernier chapitre du programme du cours d'histoire et de théorie de l'architecture de Ragon à l'École des Arts décoratifs. Dans la bibliographie de ce cours, figure justement *L'enseignement de Las Vegas* de Robert Venturi¹²³.

À travers l'*Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Ragon condamne davantage les postmodernes, en tant que praticiens, que le Postmodernisme, en tant que théorie architecturale et urbaine. Il se montre particulièrement critique à l'égard de ceux qui, comme Johnson, ont « trahi¹²⁴ » l'architecture moderne au profit du Postmodernisme. On peut ainsi lire que « par sa collaboration avec Mies pour le Seagram Building, Philip Johnson s'imposa comme l'un des plus fidèles disciples du maître de Chicago. Comme nous le verrons plus loin, il devait lui aussi, après 1960, opérer un virage vers le néo-académisme.¹²⁵ ». À propos de ce virage, on peut effectivement lire plus loin que l'architecture de Johnson « rétrograde vers le Perret antiquisant¹²⁶ » et qu'il « donn[e] dans le maniérisme¹²⁷ ». Ragon se montre encore plus dur à l'égard d'« une vedette tapageuse, Ricardo Bofill¹²⁸ », « Éclectique en diable¹²⁹ » ou encore « auteur académique¹³⁰ ». Ragon ajoute que « Le modernisme du Bofill de Barcelone avait choqué. Son passéisme devait lui apporter la célébrité.¹³¹ ». En plus d'opposer ici modernisme et passéisme, Ragon attribue, de manière quelque peu caricaturale, à chacune de ces deux tendances une réaction-type : le rejet pour la Modernité, l'adhésion pour le Postmodernisme. On retrouve ici la manière de Ragon de présenter la Modernité et les architectes modernes comme des maudits. Enfin, Ragon évoque aussi Henri Lefebvre sur les ouvrages duquel il s'est d'abord appuyé pour enrichir sa propre approche de l'architecture et de l'urbanisme. Néanmoins, à propos de l'apport de Lefebvre aux théories postmodernes, Ragon déclare, comme pour la justifier, que « c'est une époque où Lefebvre était troublé¹³² ».

¹²³ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO THE BIO 002.

¹²⁴ Michel Ragon, « L'Amérique trahit l'architecture moderne », *Arts*, 25 - 31 mars 1964, p. 15.

¹²⁵ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 57.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 62.

¹²⁷ *Ibid.*

¹²⁸ *Ibid.*, p. 282.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 283

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ *Ibid.*

¹³² Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales...*, op. cit., p. 43.

Si Ragon semble cantonner sa critique du Postmodernisme à ses acteurs, d'autres partisans de la Modernité se chargent de la critique de la théorie, dans un climat à nouveau combatif. En 1982, Michel Guy, Directeur général du Festival d'Automne à Paris, réclame ainsi la « clarification des positions des uns et des autres.¹³³ ». Par ailleurs, il confie l'organisation de l'édition de 1982 à Paul Chemetov, l'occasion pour ce dernier autant de défendre la Modernité que de condamner le Postmodernisme. Il écrit que « Certains, tel Umberto Eco dans un article récent, tentent de se débarrasser du futur possible de cet inachevé par une classification qui fait succéder à l'École de Francfort le mac-luhanisme puis le post-modernisme, dans la régence des esprits de l'intelligentsia occidentale.¹³⁴ ». On trouve ici un argument récurrent de la critique du Postmodernisme, celui de son caractère élitiste. Plus loin, Chemetov dénigre « L'architecture des surplus, fussent-ils américains, ce mélange de modes et de produits exotiques dont nous sommes accablés¹³⁵ ». Andrea Oppenheimer Dean, quant à elle, nous renseigne sur la position de Bruno Zevi dans les années quatre-vingt : « Il considère l'architecture d'aujourd'hui et les controverses l'entourant comme étant réactionnaires¹³⁶ ». Ce second argument, en plus de l'élitisme, constitue la rhétorique critique des partisans du Mouvement moderne à l'égard du Postmodernisme. De façon anachronique, la formule finale du Manifeste du GIAP (mai 1965), « contre une architecture *rétrospective*. Pour une architecture prospective¹³⁷ » résonne alors tout particulièrement.

Pour finir, il nous faut nuancer la position critique de Ragon à l'égard du Postmodernisme. En 1984, lors d'un entretien, il déclare que « Maintenant les choses ont évolué de telle manière qu'on assiste à un retour vers l'historicisme, le gadget et l'humour. Il y a des choix intéressants dans ce domaine et l'on dirait que c'est une réaction salutaire au carcan du fonctionnalisme strict¹³⁸ ». Déjà, Ragon reconnaît au Postmodernisme sa critique du Modernisme, critique que lui-même proposait de surmonter grâce à la prospective et que Venturi et Jencks proposent de dépasser par l'historicisme. Plus loin, Ragon ajoute que « Le postmodernisme est très comparable pour moi au pop-art.¹³⁹ ». C'est sur ce point que Ragon, adversaire des frontières en art, se montre le plus indulgent vis-à-vis du Postmodernisme, dans sa proximité avec un autre mouvement artistique, le Pop art. Dans son *Histoire*, Ragon gratifie ainsi le Postmodernisme d'être « un avatar du pop'art, du nouveau réalisme, de la nouvelle figuration, voire de l'hyperréalisme. ».

¹³³ Paul Chemetov (dir.), *La Modernité. Un projet inachevé*, op. cit., p. 140.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 140.

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ Andrea Oppenheimer Dean, *Bruno Zevi on Modern Architecture*, New York, Rizzoli, 1983, p. 13.

¹³⁷ Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », MRAGO.MX003.

¹³⁸ Francis Rambert, « 5 questions à Michel Ragon », op. cit.

¹³⁹ *Ibid.*

3. Ragon : toujours dans l'action ?

La publication, en 1978, du troisième et dernier tome de l'*Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, « Prospective et futurologie », annonce la fin de la pratique d'historien de Michel Ragon. Lui-même déclare à ce propos qu'« On ne peut pas tout faire, tout comprendre, ni tout embrasser... Depuis la fin des années 1980, mon activité est pratiquement et uniquement littéraire. Je me suis ressourcé en quelque sorte. J'ai eu la chance d'être accueilli par un grand nombre de lecteurs... J'ai abandonné complètement la critique d'art. Il m'arrive encore d'écrire pour certains artistes. Mais c'est exceptionnel. C'est la même chose pour l'architecture.¹⁴⁰ ». Même s'il se retire effectivement du champ officiel de l'architecture et de l'urbanisme à la fin des années quatre-vingt, *quid* de ses engagements depuis le milieu des années soixante-dix ?

Au travers de deux monographies d'architecte publiées dans les années quatre-vingt, Ragon poursuit en réalité son étude de la Modernité. Celle-ci ne prend donc plus la forme, ou plutôt l'ampleur, d'un récit historique mais se caractérise toujours par l'intérêt de Ragon pour les acteurs, les personnalités de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Ces deux monographies ont en plus en commun d'être consacrées à deux acteurs contemporains de Ragon, c'est-à-dire les premiers successeurs des maîtres du Mouvement moderne. À travers eux, Ragon peut donc expliciter la manière dont se poursuit, ou non, le projet moderne. La première¹⁴¹ est consacrée à Claude Parent, dont nous avons déjà montré qu'il sollicitait Ragon pour « faire connaître [ses] idées et [son] travail.¹⁴² ». Ce travail monographique est l'occasion pour Ragon de s'attaquer, une nouvelle fois, à l'un des acteurs du Postmodernisme dans un article intitulé « Parent oui, Bofill non »¹⁴³. De plus, grâce à Claude Parent, Ragon explicite encore plus loin, c'est-à-dire au travers d'une nouvelle génération, la poursuite du projet moderne. À propos de la dimension conceptuelle de l'architecture moderne, Ragon affirme ainsi qu'« Elle revient, avec de grands architectes « réalisateurs », comme Jean Nouvel par exemple. Lequel est quand même un élève de Claude Parent et qui d'ailleurs ne s'en cache pas du tout. Ce qui est rare. Nouvel rend toujours hommages à Claude Parent. Il y a là une *continuité*.¹⁴⁴ ». La seconde monographie¹⁴⁵ est consacrée à Bertrand Goldberg, dont Claude Massu rapporte qu'il a « suivi l'enseignement de Mies van der Rohe » et « s'est montré un esprit à la fois moderne et expérimental, hostile à la codification stylistique des

¹⁴⁰ Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales...*, op. cit., p. 44.

¹⁴¹ Michel Ragon, *Monographie critique d'un architecte : Claude Parent*, op. cit.

¹⁴² Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », MRAGO.XR001.

¹⁴³ Michel Ragon, « Parent oui, Bofill non », *Arts*, n°46, 11 décembre 1981, p. 6.

¹⁴⁴ Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales...*, op. cit., p. 43.

¹⁴⁵ Michel Ragon, *Goldberg. Dans la ville. On the city*, Paris, Paris Art Center, 1985.

recherches du Mouvement moderne, comme l'avaient proposé Henry Russel Hitchcock et Philip Johnson en 1932 dans leur ouvrage *The International Style*.¹⁴⁶ ». Bertrand Goldberg apparaît alors comme le candidat idéal pour permettre à Ragon d'établir une continuité avec les maîtres du Mouvement et une critique du Modernisme. Enfin, dans son *Histoire*, Ragon s'enthousiasme pour d'autres contemporains de Parent et Goldberg, comme lorsqu'il écrit que « le plus grand architecte du monde, vivant en 1991, est sans doute le Japonais Kenzo Tangé¹⁴⁷ » ou encore, à propos de l'architecture du jeune Tadao Ando, qu'elle est « prometteuse d'avenir¹⁴⁸ ».

Une nouvelle fois, Ragon semble se situer à l'écart des débats théoriques, préférant manifester sa position au travers de ses soutiens à des architectes. Les années quatre-vingt sont effectivement marquées par des débats passionnés opposant Modernité et Postmodernisme. Le Festival d'Automne de 1982, comme nous l'avons déjà montré, illustre ce duel théorique. Dans les années quatre-vingt, des revues, comme *Le Carré Bleu*, contribuent à alimenter ce débat. En 1988, à l'occasion des trente ans du *Carré Bleu*, le Centre Georges Pompidou publie *L'héritage des C.I.A.M. : 1958-1988*, l'occasion d'actualiser les théories architecturales et urbaines modernes. En fait, le décret de la mort du Mouvement moderne par le Postmodernisme semble avoir entraîné en retour le renouveau théorique de la Modernité. C'est ce que résume Banham en une formule théâtrale : « L'architecture moderne est morte ; longue vie à l'architecture moderne !¹⁴⁹ ».

Pour finir, Ragon, lorsqu'il en a l'occasion, répète encore la faisabilité de l'architecture et de l'urbanisme prospectifs. En 2002, à propos des utopies passées et présentes, il affirme qu'« elles étaient et sont encore toutes réalisables par la technique contemporaine, et comme [il] l'écrivai[t] également : « Seule notre société bloquée empêche leur réalisation...¹⁵⁰ ». Dans *L'Architecte, le Prince et la Démocratie* (1977), qui compte parmi ses derniers ouvrages sur l'architecture, Ragon s'attache à présenter d'autres alternatives que la prospective, vilipendée pour sa démesure. Il y présente ainsi des « Méthodes architecturales de participation¹⁵¹ » ou encore des « Méthodes architecturales d'autogestion¹⁵² », voyant là, l'un des avènements de l'architecture¹⁵³ ». À l'inverse, il évoque

¹⁴⁶ Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 53.

¹⁴⁷ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 207.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 215.

¹⁴⁹ Reyner Banham, *Age of the Master*, op. cit., p. 6.

¹⁵⁰ Marie-Ange Brayer (dir.), *Architectures expérimentales...*, op. cit., p. 44.

¹⁵¹ Michel Ragon, *L'Architecte, le Prince et la Démocratie*, Paris, Albin Michel, 1977, p. 151.

¹⁵² *Ibid.*, p. 171.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 242.

dans le dernier chapitre de son *Histoire* « une sorte de super-modernité¹⁵⁴ » ou encore « une réplique architecturale de l'art minimaliste des peintres et des sculpteurs¹⁵⁵ ». Finalement, Ragon referme sa participation à l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme au travers d'une ouverture sur un champ des possibles. En ce sens, il reste fidèle à sa déclaration faite quarante ans auparavant, en 1951 : « Rien n'est [...] plus stupide que de vouloir orienter l'art d'une époque, dans une seule direction.¹⁵⁶ ».

L'actualisation par Ragon de sa propre *Histoire* dans les années quatre-vingt ne s'est pas faite qu'en regard de l'émergence du Postmodernisme. S'il y réagit effectivement, sa critique repose plutôt sur la défense de tendances alternatives. C'est cette défense, et non une nouvelle condamnation, qui encourage véritablement l'actualisation de l'*Histoire*.

Au travers de cette troisième partie, il s'agissait d'aller au-delà de l'objet d'étude affiché par Michel Ragon en couverture de son *Histoire*, en l'occurrence le Mouvement moderne. Pour ce faire, nous avons mis au jour à la fois l'architecture et l'urbanisme auxquels aspirait Ragon, en l'occurrence la prospective, et les mécanismes visant à légitimer et promouvoir cette tendance dans son récit sur le Mouvement moderne. Nous avons ensuite constaté que ces mécanismes de légitimation et de promotion ont été également employés par les théoriciens du Postmodernisme, lesquels se posaient pourtant en opposition avec la Modernité. Cette opposition à la Modernité a d'ailleurs entraîné une réaction générale de celle-ci, se défendant elle-même et cherchant alors à se réinventer. Ragon, quant à lui, est resté en retrait de cette réaction et a poursuivi son action en faveur des alternatives auxquelles il souscrit.

¹⁵⁴ Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes. 3...*, op. cit., p. 284.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 286.

¹⁵⁶ Propos rapportés dans Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 104.

Parvenu à la fin de ce mémoire, il nous faut revenir à son début pour considérer à nouveau nos premières hypothèses de travail. Celles-ci avaient été formulées après une première lecture de l'*Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes* de Michel Ragon. Avant de vérifier ces hypothèses, on se propose de constater ce qui est venu enrichir cette première lecture. C'est la connaissance étendue de cet objet d'étude qui permet effectivement à présent de vérifier ou de contredire nos intuitions. Il s'agit, tout au long de ce travail, d'investiguer au mieux l'objet d'étude que constituent Ragon et son *Histoire* de manière à ce que nos hypothèses puissent prétendre à une conclusion.

Michel Ragon, par le seul fait d'avoir intitulé son ouvrage « Histoire », nous est d'abord apparu tel un historien. C'est ce statut affiché qui légitime l'entrée de ce mémoire par une contextualisation historiographique. Puisque l'ouvrage de Ragon se revendiquait en couverture historique, il est apparu pertinent d'en améliorer notre compréhension au moyen d'une approche comparative entre différentes histoires de l'architecture. En réalité, il s'agissait autant de comparer des histoires, c'est-à-dire leur contenu, que des historiens, c'est-à-dire des démarches. Sans grandes préoccupations, il est vrai, du contexte politique et social dans lequel chacun de ces historiens, pourtant parfois de nationalités différentes ou bien séparés par plus d'une génération, avaient écrit, leurs démarches ont pu être confrontées au moyen de leurs récits. Successivement, la comparaison de Ragon avec un historien académique comme Louis Hautecœur, un urbaniste comme Gaston Bardet ou encore avec de réels acteurs du Mouvement moderne comme Sigfried Giedion ou Philip Johnson, a permis, malgré quelques rapprochements, surtout de constater que, si Ragon avait subi une influence, elle ne provenait pas strictement de la discipline historique.

Si plaisante que peut être la découverte de permanences méthodologiques entre des générations d'historiens, à la manière dont Ragon s'évertue à chercher à travers qui se poursuit la Modernité, elle ne recouvre souvent aucune réalité au sens où il s'agit, çà et là, de convergences mais pas de mimétismes méthodologiques. La comparaison comme outil de connaissances s'est avérée sans doute plus pertinente au moment de confronter la démarche de Ragon à celles de ses contemporains. La contemporanéité, contrairement à la filiation, n'est pas choisie mais davantage subie. C'est du moins sur cette idée d'influence du contexte intellectuel et culturel des années soixante et soixante-dix sur l'écriture de Ragon que s'est poursuivi notre travail. En fait, on a lors mis au jour davantage une adéquation de la démarche de Ragon avec le climat soixante-huitard qu'une influence de l'un sur l'autre. Cette adéquation s'appuie sur des éléments tangibles comme la lecture d'Henry Lefebvre par Ragon, ses prises de positions anti-institutionnelles ou encore sa pratique de critique d'art et

d'architecture. Toutefois, la tentative de restituer de manière exhaustive le contexte dans lequel Ragon a écrit son *Histoire* était veine, d'autant que cette période est particulièrement riche d'un point de vue historiographique. À propos de cette richesse, il nous a fallu nous résoudre à ne traiter que superficiellement du rapport, peut-être plus subtil que celui de Ragon à la sociologie par exemple, de Ragon à la pensée de ses contemporains Roland Barthes, Raymond Aron ou encore Michel Foucault. Si nous avons démontré la pluridisciplinarité de la méthode de Ragon, ce travail est quant à lui resté relativement cantonné à l'histoire de l'architecture.

Toujours est-il que la comparaison n'est pertinente que lorsque les objets de la comparaison sont clairement identifiés. Jusqu'ici, nous nous étions refusés à partir de Michel Ragon pour comprendre son *Histoire*, ou plutôt nous avons négligé cet apport potentiel de connaissances en privilégiant toujours l'ouvrage lui-même et non l'auteur. En réalité, s'il n'a s'agit de chercher dans les engagements personnels de Ragon des clés de compréhension de son ouvrage qu'après l'avoir comparé à d'autres, c'est parce que ces comparaisons nous ont permis d'établir l'originalité méthodologique de Ragon. Une fois celle-ci démontrée, l'étude de l'auteur est apparue logiquement comme ce qui pouvait permettre de mieux comprendre la singularité de son ouvrage. L'étude des engagements personnels de Ragon est apparue d'autant plus pertinente que Ragon conçoit sa pratique d'historien elle-même comme un engagement, politique, sur le terrain, auprès des acteurs.

Arrivé au terme de cette première partie, la forme avait été privilégiée au fond. La méthode de Ragon était définie mais pas encore l'objet d'étude de son *Histoire*. On peut s'interroger sur la pertinence de séparer ainsi une méthode de ce à quoi elle est appliquée. En réalité, la définition préalable de la méthode de Ragon ne s'est pas faite dans l'abstrait mais déjà à l'aide d'exemples concrets. Toutefois, ces exemples n'étaient pas exclusivement, voire même rarement, issus de l'*Histoire de l'architecture et de l'urbanisme* dont nous nous proposons de faire l'étude. Se limiter à celle-ci, et donc évacuer notamment toute la production critique de Ragon de notre étude, aurait inévitablement limité notre connaissance de la méthode de Ragon et, par conséquent, de celle de l'*Histoire* elle-même. Dans la deuxième partie, nous avons donc entrepris l'étude du contenu de l'*Histoire*.

Une nouvelle fois, c'est le titre de l'ouvrage de Michel Ragon qui a constitué une manière d'entamer cette étude. Il a s'agit ensuite de confronter l'ambition affichée de Ragon de faire l'histoire à la fois de l'architecture et de l'urbanisme modernes au contenu de son ouvrage. Plutôt que de vérifier si Ragon traitait effectivement et également de l'architecture et de l'urbanisme, nous nous sommes attachés à comprendre son ambition d'englober le

Mouvement moderne dans son ensemble au sein de son *Histoire*. Irrémédiablement, l'étude du contenu de l'ouvrage s'est déportée vers des questions d'actualité et d'histoire. L'importance qu'attache Ragon à l'urbanisme, que l'on peut considérer surprenante au vu de l'historiographie du Mouvement moderne attachée aux bâtiments manifestes, s'éclaire au vu des questionnements contemporains en matière d'urbanisme. De la même manière, l'intérêt de Ragon pour la mégastructure, qui constitue l'un des arguments de son ostracisme ultérieur, est davantage intelligible au regard de ses amitiés avec Paul Maymont et Yona Friedman qui en sont des concepteurs.

L'évocation de ces concepteurs permet d'aborder la place de l'homme dans *l'Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. Ragon lui-même, en tant qu'individu, à travers ses engagements et sa démarche, a constitué l'une des clés de compréhension de ses écrits. Cette attention qu'il a été nécessaire de porter à l'auteur, Ragon la porte dans son *Histoire* aux acteurs du Mouvement moderne. À propos de ses prises avec son propre sujet, notamment de sa recherche de proximité avec les praticiens de l'architecture et de l'urbanisme, on a constaté que cela renvoyait moins à une tradition méthodologique qu'à ses engagements personnels. Toujours est-il qu'en accumulant les études biographiques des historiens de l'architecture et de l'urbanisme modernes, leur tendance à faire l'histoire plutôt que de se contenter de l'écrire est apparue comme une constance et une caractéristique de l'écriture de la Modernité.

L'étude du contenu de *l'Histoire*, en l'occurrence son ampleur spatiale et temporelle, a permis de nuancer notre critique préalable de la comparaison comme méthode. En effet, grâce à la multiplication des exemples d'histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes, nous avons pu distinguer des tendances et des évolutions historiographiques. L'ampleur que prend la géographie de l'architecture et de l'urbanisme modernes dans l'ouvrage de Ragon est ainsi apparue comme une étape de son ouverture progressive depuis l'après-guerre. De la même manière, Ragon partage avec ses contemporains, et non avec ses prédécesseurs, la prise en charge, dans leurs histoires, de la question, ou plutôt du véritable enjeu, de la fin potentielle de la Modernité.

Les définitions successives de la méthode de Michel Ragon et de son objet principal d'étude, le Mouvement moderne, constituaient des préalables nécessaires à l'amorce de la troisième et dernière partie de ce mémoire. En effet, pour répondre à la question de pourquoi et comment Michel Ragon écrit l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme, ses motivations ainsi que les outils à sa disposition devaient avoir d'abord été explicités. Le constat d'un second niveau d'écriture, celui de la défense et de la légitimation d'une architecture et d'un urbanisme prospectifs, nécessitait la définition claire du premier.

L'étude du projet porté par Michel Ragon, la promotion de la prospective, a permis de synthétiser nos recherches sur sa méthode, ses engagements et sur son objet d'étude. En effet, tout concourt, ou plutôt, tout est *mis au service* de ce projet. L'étude de cas que constitue l'alternative utopique défendue par Ragon dans son ouvrage permet, plus largement, de mettre au jour les mécanismes de l'écriture de l'histoire. Cette étude a également permis d'investiguer la manière dont un historien, ou critique, peut contribuer à l'histoire, en s'impliquant, par exemple, au sein de regroupements pluridisciplinaires. Là encore, on assiste à la performance de l'histoire par Ragon et non à son seul commentaire distancié. Par le caractère manifeste de son action en faveur de la prospective, c'est finalement Ragon et son *Histoire* qui enrichissent en retour notre connaissance historiographique. L'*Histoire* de Ragon est particulièrement signifiante quant à la dimension performative du récit historique.

Cette dimension performative du discours, nous l'avons ensuite retrouvée chez les adversaires postmodernes de Ragon. L'étude des débats liés à l'émergence du Postmodernisme nous a conduits à poursuivre notre étude de l'*Histoire* au travers de ses rééditions jusqu'au début des années quatre-vingt-dix, ces années n'ayant pas fait l'objet jusqu'ici d'un traitement similaire à celui réservé aux décennies soixante et soixante-dix. Le fait de pouvoir constater de l'évolution du discours de Ragon a permis de se détacher d'un unique objet d'étude, le Mouvement moderne, pour discerner, plus largement, une démarche dans son entièreté, toujours tournée vers l'avenir. En plus de la poursuite de l'action de Ragon dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, nous avons fréquemment fait référence à sa pratique d'enseignant à l'École des Arts décoratifs, qui elle non plus n'avait jusqu'ici jamais été étudiée. Il en est de même de la réception critique de l'*Histoire* de Ragon, laquelle seule pouvait permettre de nous renseigner sur le réel impact du discours performatif de Ragon.

Enfin, il a été question à travers l'actualisation de l'*Histoire* dans les années quatre-vingt de souligner l'importance et la diversité des *media* employés par Ragon dans son action en faveur de la prospective. Les revues d'art et d'architecture sont apparues, tout au long de notre étude, comme le lieu privilégié pour l'expérimentation à la fois méthodologique et théorique. L'emploi de la sociologie pour l'analyse urbaine y est par exemple antérieur à celui en histoire de l'architecture. De même, la défense par Ragon de la prospective se fait d'abord dans les revues avant de se faire dans ses ouvrages. Par ailleurs, ce sont les revues, aux prises avec l'actualité, qui, en retour, la reflètent le mieux. Ragon, par sa pratique conjointe de critique et d'historien, met ainsi en lumière la ressource que les revues d'art et d'architecture constituent pour l'historien.

Notre étude de *l'Histoire de l'architecture et de l'urbanisme* ainsi resituée, nous pouvons à présent tester la validité de nos hypothèses initiales de travail. Notre première hypothèse consistait à percevoir au fil de la lecture des ouvrages de Ragon un mode d'écriture singulier. Si l'écriture de Ragon s'est effectivement révélée singulière, dans sa double acception de subjective et d'originale, elle a aussi permis, par la comparaison, de révéler la singularité des écritures d'autres historiens de l'architecture et de l'urbanisme modernes, la subjectivité et l'originalité apparaissant finalement comme le lieu commun des écrits de la Modernité. Notre deuxième hypothèse reposait sur l'adéquation d'une méthode avec un objet d'étude selon l'idée que Ragon renouvelait, ou du moins adaptait, son écriture à chaque nouveau sujet. Même si nous n'avons qu'entrevu l'écriture de Ragon appliquée à des sujets autres que le Mouvement moderne et que la prospective, on peut néanmoins attester la constance de sa méthode, celle-ci résultant avant tout de ses engagements personnels, eux-mêmes plutôt durables. Enfin, notre dernière hypothèse était celle d'un second degré de lecture possible de *l'Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. Ce mémoire reposant en grande partie sur cette question, il n'est pas besoin de venir valider à nouveau cette hypothèse. En revanche, le fait même que nous ayons *pressenti* que derrière le récit du Mouvement moderne se trouvait la promotion d'une autre tendance témoigne finalement de la justesse de l'écriture de Michel Ragon.

Enfin, alors qu'on profite aujourd'hui d'un climat d'apaisement autour de la question de la Modernité, bel et bien entérinée, pour s'intéresser à nouveau au Mouvement moderne¹⁵⁷, Ragon nous rappelle au moyen de ses ouvrages qu'il ne s'agit pas là que d'une production matérielle figée mais bien plutôt d'un projet, d'un engagement personnel *et* collectif.

¹⁵⁷ On peut citer les deux récentes expositions du Centre Pompidou : « Le Corbusier. Mesures de l'homme » (du 29 avril au 3 août 2015) et « UAM. Une Aventure Moderne » (du 30 mai au 27 août 2018), ou encore, à une toute autre échelle, des travaux universitaires prenant des acteurs de l'architecture et de l'urbanisme modernes comme objet d'étude (citons, par exemple, le travail d'Héloïse Trarieux, « André Wogenscky, un architecte et des artistes. Faire œuvre ensemble ? » (2018), lequel, qui plus est, aborde la synthèse des arts chère à Ragon).

Archives

Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », FR ACA MRAGO.

En particulier, les dossiers :

FR ACA MRAGO ECR ART 004, 005 et 006, « Écrit. Article ».

FR ACA MRAGO ECR PUB 001, « Écrit. Publication ».

FR ACA MRAGO THE BIO 001, 002 et 005, « Biographie. Ensad. Revue de presse ».

FR ACA MRAGO TOP 004, « Festival d'Art d'avant-garde ».

MRAGO.MX 003 et 004, « Dossier GIAP ».

MRAGO.NX 014 et 024, « Dossier Architecture ».

MRAGO.XE 003 et 006, « Dossier Écrit ».

MRAGO.XR 001 et 003, « Dossier Correspondance ».

Sources imprimées

Michel Ragon¹ (1)
(par ordre chronologique)

Ouvrages publiés (1950-1991)

Ragon Michel, *Atlan*, Copenhague, Ejnar Munksgaard, 1950.

Ragon Michel, *L'Aventure de l'art abstrait*, Paris, Robert Laffont, 1956.

Ragon Michel, *Serge Poliakoff*, Paris, Musée de poche, 1956.

Ragon Michel, *Jean Dubuffet*, Paris, Musée de poche, 1958.

Ragon Michel, *Le Livre de l'architecture moderne*, Paris, Robert Laffont, 1958.

Ragon Michel, *Où vivrons-nous demain ?*, Paris, Robert Laffont, 1963.

Ragon Michel, *Paris, hier, aujourd'hui, demain*, Paris, Hachette, 1965.

Ragon Michel, *Les Cités de l'avenir*, Paris, Planète, 1966.

Ragon Michel, *La Cité de l'an 2000*, Paris, Casterman, 1968.

Ragon Michel, *Esthétique de l'architecture contemporaine*, Neuchâtel, Éditions du griffon, 1968.

¹ Seules figurent ici les sources employées à l'élaboration de ce mémoire. Pour un inventaire exhaustif des publications de Michel Ragon voir Hélène Jannièrre et Richard Leeman (dir.), *Michel Ragon, critique d'art et d'architecture*, op. cit., p. 251-296.

Ragon Michel, *L'Art : pour quoi faire ?*, Paris Casterman, 1971.

Ragon Michel, *Les Erreurs monumentales*, Paris, Hachette 1971.

Ragon Michel, *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Tome 1. Idéologies et pionniers. 1800-1910*, Paris, Casterman, 1971.

Ragon Michel, *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Tome 2. Pratiques et méthodes. 1911-1976*, Paris, Casterman, 1972.

Ragon Michel, *L'Homme et les villes*, Paris, Albin Michel, 1975.

Ragon Michel, *L'Architecte, le Prince et la Démocratie*, Paris, Albin Michel, 1977.

Ragon Michel, *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Tome 3. Prospective et futurologie*, Paris, Casterman, 1978.

Ragon Michel, *Monographie critique d'un architecte : Claude Parent*, Paris, Dunod, 1982.

Ragon Michel, *Goldberg. Dans la ville. On the city*, Paris, Paris Art Center, 1985.

Ragon Michel, *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Paris, Casterman, 1986, 3 vol.

Ragon Michel, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Paris, Points, 1991.

Articles de revues (1946-1981)

Ragon Michel, « Gaston Chaissac, tailleur de cuir », *Maintenant*, n°4, novembre 1946, p. 243.

Ragon Michel, « Architecture et art abstrait », *Cimaise*, mars - avril 1957, n°4, p. 26-28.

Ragon Michel, « Le Problème des grands ensembles et le colloque de Royaumont », *Cimaise*, janvier - mars 1960, p. 116-128.

Ragon Michel, « Huit jours à Londres », *Cimaise*, n°54, juillet - août 1961, p. 12.

Ragon Michel, « 20 architectes français sont parmi les meilleurs du monde », *Arts*, 18 octobre 1961, p. 5.

Ragon Michel, « Pour créer le Paris de l'avenir, il faut imposer le nouveau Palais d'Orsay de Le Corbusier », *Arts*, 3 janvier 1962.

Ragon Michel, « Deux architectes étudient des solutions audacieuses (Yona Friedman et Paul Maymont) », *Arts*, 28 février 1962.

Ragon Michel, « La Maison de la radio réalisera-t-elle, enfin, la synthèse des arts ? », *Arts*, 26 septembre 1962.

Ragon Michel, « Aujourd'hui la technique peut tout faire : un jeune architecte propose : construisons des villes sur la mer », *Arts*, 3 avril 1963, p. 9.

Ragon Michel, « Un Architecte propose Paris sous la Seine », *Arts*, 8 mai 1963.

Ragon Michel, « Le Corbusier. En France mon nom fait peur mais je construis dans le monde entier », *Arts*, 25 septembre - 1^{er} octobre 1963.

Ragon Michel, « Enfin une architecture prospective », *Arts*, n°933, 23 - 29 octobre 1963, p. 1.

Ragon Michel, « La capitale la plus arriérée d'Europe », *L'Express*, n°645, 31 octobre 1963, p. 31-32.

Ragon Michel, « L'Amérique trahit l'architecture moderne », *Arts*, 25 - 31 mars 1964, p. 15.

Ragon Michel, « Vers les cités fantastiques », *Planète*, n°17, juillet - août 1964, p. 151.

Ragon Michel, « La critique architecturale », *L'Architecture d'aujourd'hui*, n°117, novembre 1964 - janvier 1965, p. 44-45.

Ragon Michel, « L'État dépense 800 F par an pour former un architecte et 85 000 F pour un tireur de bazooka », *Arts*, 31 mars - 6 avril 1965, p. 31.

Ragon Michel, « On a sauvé le C.N.I.T. et rasé les Halles de Baltard », *Arts*, 7 - 13 avril 1965, p. 31.

Ragon Michel, « Place à l'ingénieur », *Planète*, n°23, juillet - août 1965, p. 184-185.

Ragon Michel, « Les Français apprennent à construire », *L'Express*, 22 - 28 novembre 1965, p. 76-78.

Ragon Michel, « Voici comment la ville assassine l'homme », *Arts*, 23 février - 1^{er} mars 1966, p. 8-9.

Ragon Michel, « Les Halles, il faut les sauver », *Connaissance des arts*, n°180, février 1967, p. 50-54.

Ragon Michel, « Le GIAP prépare l'architecture de demain », *Progrès*, juin 1967, p. 36-41.

Ragon Michel, « Viollet-le-Duc avait du génie », *L'Express*, 24 - 30 mai 1968, p. 67-68.

Ragon Michel, « Une idée pleine de promesses : la structure gonflable », *Planète*, n°40, mai - juin 1968, p. 169-170.

Ragon Michel, « Une nouvelle idée-force, l'urbanisme souterrain », *Jardin des arts*, n°182, janvier 1970, p. 35.

Ragon Michel, « Une architecture de la transparence : le Crystal Palace », *Chroniques de l'art vivant*, n°20, mai 1971, p. 19.

Ragon Michel, « Les Halles de Baltard », *Monuments en périls*, n°1, été 1971, p. 27-29.

Ragon Michel, « Plateau Beaubourg : ou l'idée que les architectes se font d'un musée », *Chronique de l'art vivant*, n°24, octobre 1971, p. 12-13.

Ragon Michel, « Les Erreurs monumentales de la région parisienne », *Les Nouvelles littéraires*, 12 novembre 1971, p. 32.

Ragon Michel, « Les Monuments modernes en péril », *Monuments en péril*, n°7, printemps 1973, p. 12-15.

Ragon Michel, « Parent oui, Bofill non », *Arts*, n°46, 11 décembre 1981, p. 6.

Théories et histoires de l'architecture et de l'urbanisme (1932-1982)

(par ordre chronologique)

Hitchcock Henry-Russell et Johnson Philip, *The International Style : Architecture since 1922*, New York, W. W. Norton, 1932.

Pevsner Nikolaus, *Pioneers of the Modern Movement. From William Morris to Walter Gropius*, Londres, Faber & Faber, 1936.

Giedion Sigfried, *Space, Time and Architecture. The Growth of a New Tradition*, Cambridge, Harvard University Press, 1941.

Zevi Bruno, *Saper vedere l'architettura*, Turin, Einaudi, 1948

Hautecœur Louis, *L'Architecture française*, Paris, Boivin, 1950.

Zevi Bruno, *Storia dell'architettura moderna*, Turin, Einaudi, 1950.

Lavedan Pierre, *Histoire de l'urbanisme. Époque contemporaine*, Paris, Henri Laurens, 1952.

Hautecœur Louis, *Histoire de l'architecture classique en France*, Paris, A. et J. Picard, 1943-1957, 9 vol.

Collins Peter, *Concrete : the Vision of a New Architecture. A Study of Auguste Perret and His Precursors*, Londres, Faber & Faber, 1959.

Benevolo Leonardo, *Storia dell'architettura moderna*, Bari, Laterza, 1960.

Conrads Ulrich et Sperlich Hans, *Phantastische Architektur*, Stuttgart, G. Hatje, 1960.

Johnson Philip, « The International Style, Death or Metamorphosis », discours prononcé au Metropolitan Museum of Art, New York, le 30 mars 1961.

Ache Jean et Champigneul Bernard, *L'Architecture du XX^{ème} siècle*, PUF, Paris, 1962.

Gutton André, *L'Urbanisme au service de l'homme*, Paris, Vincent Fréal, 1962

Gutton André, *Conservations sur l'architecture*, Paris, Vincent Fréal, 1962.

Columbia University (éd.), *Four Great Makers of Modern Architecture. Gropius. Le Corbusier. Mies van der Rohe. Wright*, New York, Da Capo Press, 1963.

Benevolo Leonardo, *Le origini dell'urbanistica moderna*, Bari, Laterza, 1963.

Choay Françoise, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Seuil, 1965.

Venturi Robert, *Complexity and Contradiction in Architecture*, New York, The Museum of Modern Art, 1966.

Von Moos Stanilaus, *Le Corbusier : Elemente einer Synthese*, Frauenfeld/Stuttgart, Huber, 1968.

Evenson Norma, *Le Corbusier : The Machine and the Grand Design*, New York, Braziller, 1969 ; Philippe Boudon, *Pessac de Le Corbusier*, Paris, Dunod, 1969.

Joedike Jürgen, *Architecture Since 1945. Sources and Directions*, New York, F. A. Praeger, 1969.

Homo Léon, *Rome impériale et l'urbanisme dans l'Antiquité*, Paris, Albin Michel, 1971.

Izenour Steven, Scott Brown Denise et Venturi Robert, *Learning from Las Vegas*, Cambridge, MIT Press, 1972.

Zevi Bruno, *Saper vedere l'urbanistica*, Turin, Einaudi, 1972.

Banham Reyner, *Age of the Masters. A Personal View of Modern Architecture*, New York, Harper & Row, 1975.

Hoag Edwin et Joy, *Masters of Modern Architecture : Frank Lloyd Wright, Le Corbusier, Mies van der Rohe and Walter Gropius*, Indianapolis, Bobbs-Merrill Company, 1977.

Jencks Charles, *The Language of Post-Modern Architecture*, New York, Rizzoli, 1977.

Frampton Kenneth, *Modern Architecture. A Critical History*, Londres, Thames & Hudson, 1980.

Chaitkin William et Jencks Charles, *Architecture Today*, New York, H. N. Abrams, 1982.

Chemetov Paul (dir.), *La Modernité. Un projet inachevé*, Paris, CEP, 1982.

Architecture et urbanisme prospectifs (1)

(par ordre chronologique)

Sarger R., « Fantastique d'aujourd'hui réalité de demain - quelques études de Paul Maymont », *L'Architecture d'aujourd'hui*, n°102, juin - juillet 1962, p. 1-111.

Utudjian Édouard, *Architecture et urbanisme souterrains*, Paris, Robert Laffont, 1963.

Gaillard M., « Paul Maymont, le fantastique concrétisé », *L'Architecture d'aujourd'hui*, n°115, juin - juillet 1964, p. 30-36.

Balladur Jean, Maymont Paul et Friedman Yona (et al.), *Les Visionnaires de l'architecture*, Paris, Laffont, 1965.

Friedman Yona, *L'architecture mobile*, Paris, Casterman, 1970.

Sciences sociales et humaines

(par ordre chronologique)

Lefebvre Henri, *Le Droit à la ville*, Paris, Anthropos, 1968

Aron Raymond, *Les Désillusions du progrès*, Paris, Calmann-Lévy, 1969.

Fourastié Jean, *Les Trente Glorieuses ou la révolution invisible de 1946 à 1975*, Paris, Fayard, 1979.

Lyotard Jean-François, *La condition postmoderne*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

Guilbaut Serge, *Comment New York vola l'idée d'art moderne : expressionnisme abstrait, liberté et guerre froide*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1983.

Expositions (1943-1982)
(par ordre chronologique)

« Brazil Builds », New York, The Museum of Modern Art (13 janvier - 28 février 1943).

« Visionary Architecture », New York, The Museum of Modern Art (28 septembre - 4 décembre 1960).

« Les sources du XX^e siècle. Les arts en Europe de 1884 à 1914 », Paris, Musée national d'art moderne (4 novembre 1960 - 23 janvier 1961).

« Demain... Paris », Paris, Grand Palais (1961).

« Henry Van de Velde (1863-1957) », Bruxelles, Palais des Beaux-Arts (13 - 29 décembre 1963).

« Architecture without Architects », New York, The Museum of Modern Art (11 novembre 1964 - 7 février 1965).

« Modern Style en Belgique », Paris, Fondation Le Corbusier (1972-1973).

« Alvar Aalto. Cinquante ans de design », Paris, Institut de l'Environnement (1973).

« Une utopie réalisée », Paris, Musée national d'art moderne de la Ville de Paris (1975).

« Le Modern' Style », Paris, École des Beaux-Arts (1975-1976).

« Architectures marginales aux États-Unis », Paris, Centre américain (18 novembre 1975 - 12 janvier 1976).

« A. et G. Perret », Conservatoire national des arts et métiers (1976).

« Henri Labrouste », Paris, Hôtel de Béthune-Sully (27 janvier - 21 mars 1976).

« École de Nancy », Paris, Hôtel de Sully (1977-1978).

« La Ville et l'Enfant », Paris, Centre de création industrielle (26 octobre 1977 - 13 février 1978).

« La presenza del passato », Venise, Exposition internationale d'architecture (1980).

« Architectures en France, modernité, post-modernité », Paris, Centre Georges Pompidou (1981).

« La modernité... un projet inachevé », Paris, Festival d'Automne (ouverture le 30 septembre 1982).

Revue de presse (par ordre chronologique)

Duvignaud Jean, « Ce qu'il nous faut de terre », *Le Nouvel Observateur*, 6 septembre 1971, p. 39.

Thériault Normand, « Pourquoi les villes sont malades », *La Presse*, 17 juillet 1971.

Thouillot Maguy, « RAGON (Michel), *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Tome 1. Idéologies et pionniers. 1800-1910*, Paris, Casterman, 1971 », *Revue d'Esthétique*, mars 1971.

Bordier Roger, « Michel Ragon, ou la passion du décor construit », *Europe*, n°513-514, janvier -février 1972.

Audouin Jean, « Michel Ragon : le refuge de l'utopie », *Combat*, 8 février 1973, p. 9.

Dhuys Jean-François, « Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Tome 3. Prospective et futurologie de Michel Ragon. Casterman. 438 p., 175F. », *Nouvelles littéraires*, 15 février 1979.

Rambert Francis, « 5 questions à Michel Ragon », *Architectes / Architectures*, n°152, novembre 1984.

Restany Pierre, « 1970 Ragon : un nouveau critique pour une nouvelle architecture », *Galerie des arts*, sept.-oct. 1984.

Bibliographie

Michel Ragon (2) (par ordre chronologique)

« Autour de Michel Ragon », Nantes, Musée des Beaux-Arts (15 juin - 15 septembre 1984).

Armel Aliette, *Les Itinéraires de Michel Ragon*, Paris, Albin Michel, 1999.

« Le Musée du XX^{ème} siècle de Michel Ragon 1950-2000 », La Roche-sur-Yon, Hôtel du département de la Vendée (15 avril - 8 juillet 2000).

Jannièrre Hélène et Leeman Richard (dir.), *Michel Ragon. Critique d'art et d'architecture*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

« Villes visionnaires. Hommage à Michel Ragon », Orléans, Frac Centre (19 septembre 2014 - 22 février 2015).

Historiographie

- Barbéris Pierre, * crire... Pour quoi ? Pour qui ?*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1974.
- Brucculeri Antonio (dir.), *Louis Hauteceur et la tradition classique*, Paris, INHA, 2008.
- Collins Peter, *Architectural Judgement*, Londres, Faber & Faber, 1971.
- Evers Bernd (dir.), *Théorie de l'architecture de la Renaissance à nos jours*, Cologne, Taschen, 2006.
- Giedion Sigfried, *Construire en France, en fer, en béton*, Paris,  ditions de la Villette, 2000.
- Glorieux Guillaume, *L'histoire de l'art. Objet, sources et méthodes*, Rennes, Presses universitaires, 2015.
- Hitchcock Henry-Russell et Johnson Philip, *Le Style international*, Marseille, Parenthèses, 2018.
- Klein Richard (dir.), *  quoi sert l'histoire de l'architecture aujourd'hui ?*, Paris, Hermann, 2018.
- Laurentin Emmanuel (dir.), *  quoi sert l'histoire aujourd'hui ?*, Paris, Bayard, 2010.
- Oppenheimer Dean Andrea, *Bruno Zevi on Modern Architecture*, New York, Rizzoli, 1983.
- Prost Antoine, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 1996.
- Sandri Maria Grazia et Scalvini Maria, *L'immagine storiografica dell'architettura contemporanea da Platz a Giedion*, Rome, Officina, 1984.
- Tafuri Manfredo, *Teoria e storia dell'architettura*, Bari, Laterza, 1968.
- Talenti Simona, *L'histoire de l'architecture en France.  mergence d'une discipline (1863-1914)*, Paris, A. et J. Picard, 2000.
- Veyne Paul, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*. Paris, Seuil, 1971.

Architecture et urbanisme prospectifs (2)

Brayer Marie-Ange (dir.), *David Georges Emmerich : une utopie rationnelle*, Orléans, HYX, 1997.

Brayer Marie-Ange (dir.), *Architectures expérimentales. 1950-2012. Collection du FRAC Centre*, Orléans, HYX, 2014

Maniaque Caroline, *Go West! Des architectes au pays de la contre-culture*, Marseille, Parenthèses, 2014

Critique d'art et d'architecture

Batard A. et Fouquey P., « Le Carré Bleu, 50ans mémoire et avenir. Le rôle du Carré Bleu au XXI siècle », *Le Carré Bleu*, n°3, décembre 2008.

Deboulet Agnès, Hoddé Rainier et Sauvage André (dir.), *La critique architecturale. Questions - frontières - desseins*, Paris, Éditions de la Villette, 2008.

Jannièrè Hélène, Sornin Alexis et Vanlaethem France (dir.), *Revue d'architecture dans les années 1960 et 1970 / Architectural Periodicals in the 1960s and 1970s*, Montréal, CCA, IRHA, 2008.

Contexte culturel et intellectuel des années soixante et soixante-dix

Violeau Jean-Louis, *Les architectes et Mai 68*, Paris, Recherches, 2005

Maniaque Caroline, Marantz Éléonore et Violeau Jean-Louis, *Mai 68. L'architecture aussi !*, cat. expo., Paris, Cité de l'architecture & du patrimoine (16 mai - 17 septembre 2018), Paris, B2, 2018.

Université Paris 1 - Panthéon-Sorbonne

UFR03 Histoire de l'art et archéologie

Michel Ragon

L'écriture de l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes

1958 - 1991

vol. 2

Martin Lichtig

Master 1 Recherche en Histoire de l'art (spécialité architecture)

sous la direction de

Éléonore Marantz-Jaen

2017 - 2018

Table des matières

Illustrations

| | |
|---|-------|
| Fig. n°1 - Festival d'Art d'avant-garde (1956) | p. 3 |
| Fig. n°2 - Jaquette originale du premier tome de l' <i>Histoire</i> (1971) | p. 4 |
| Fig. n°3 - Illustration de Gustave Doré dans l' <i>Histoire</i> (1971) | p. 5 |
| Fig. n°4 - Jaquette originale du deuxième tome de l' <i>Histoire</i> (1972) | p. 6 |
| Fig. n°5 - 1 ^{ère} de couverture du deuxième tome de l' <i>Histoire</i> (2010) | p. 7 |
| Fig. n°6 - Tranche originale du <i>Livre de l'architecture moderne</i> (1958) | p. 8 |
| Fig. n°7 - Deux photographies en rapport avec Le Corbusier (1965) | p. 9 |
| Fig. n°8 - Michel Ragon et André Malraux (années soixante) | p. 10 |
| Fig. n°9 - Couverture du <i>Carré Bleu</i> (1975) | p. 11 |
| Fig. n°10 - Illustration de la prospective dans l' <i>Histoire</i> (1978) | p. 12 |

Tableaux

Leonardo Benevolo, *Histoire de l'architecture moderne*, Paris, Dunod, 1998 [1960]

| | |
|--|-------|
| Tabl. n°1 - Détail des personnes les plus citées | p. 13 |
| Tabl. n°2 - Comparatif des activités | p. 15 |
| Tabl. n°3 - Comparatif des naissances | p. 15 |
| Tabl. n°4 - Comparatif des nationalités | p. 16 |

Françoise Choay, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Seuil, 2014 [1965]

| | |
|--|-------|
| Tabl. n°5 - Détail des personnes les plus citées | p. 17 |
| Tabl. n°6 - Comparatif des activités | p. 18 |
| Tabl. n°7 - Comparatif des naissances | p. 18 |
| Tabl. n°8 - Comparatif des nationalités | p. 18 |

Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Paris, Points, 1991 [1986]

| | |
|--|-------|
| Tabl. n°9 - Détail des personnes les plus citées | p. 19 |
| Tabl. n°10 - Comparatif des activités | p. 21 |
| Tabl. n°11 - Comparatif des naissances | p. 21 |
| Tabl. n°12 - Comparatif des nationalités | p. 22 |

Graphiques

| | |
|--|-------|
| Graph. n°1 - Comparatif des activités | p. 23 |
| Graph. n°2 - Comparatif des naissances | p. 24 |
| Graph. n°3 - Comparatif des nationalités | p. 25 |

Notices biographiques

| | |
|--|-------|
| Not. n°1 - Louis Hautecœur | p. 26 |
| Not. n°2 - Marcel Poëte | p. 27 |
| Not. n°3 - Pierre Lavedan | p. 28 |
| Not. n°4 - Gaston Bardet | p. 29 |
| Not. n°5 - Sigfried Giedion | p. 30 |
| Not. n°6 - Nikolaus Pevsner | p. 31 |
| Not. n°7 - Henry-Russell Hitchcock | p. 32 |
| Not. n°8 - Philip Johnson | p. 33 |
| Not. n°9 - Bruno Zevi | p. 34 |
| Not. n°10 - Françoise Choay | p. 35 |
| Not. n°11 - Leonardo Benevolo | p. 36 |
| Not. n°12 - Robert Venturi | p. 37 |
| Not. n°13 - Charles Jencks | p. 38 |



Fig. n°1 - Michel Ragon (à gauche) et Jacques Polieri, cofondateur du Festival d'Art d'avant-garde (à droite), autour d'une sculpture de Jean Tinguely lors de l'édition de 1956.

(Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », MRAGO PHOT0019r)

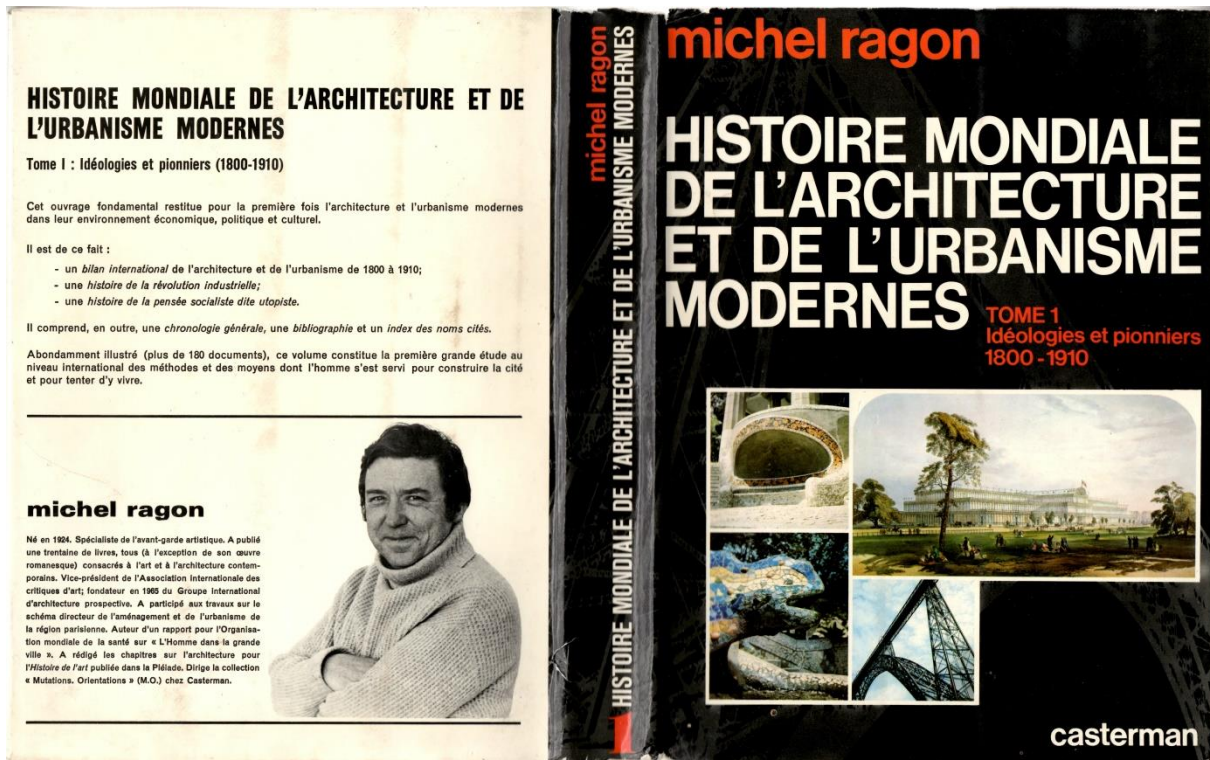


Fig. n°2 - Jaquette originale du premier tome de l'*Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes* (1971).

(numérisation personnelle)

une compassion profonde, tant de créatures humaines si misérables. Cela est douloureux à voir, très douloureux à penser : mais il faut y penser, y penser beaucoup; car à l'oublier, il y a tort grave et grave péril. » Nous commencerons d'abord par emprunter quelques pages au Dr Guépin. Le Dr Ange Guépin (1805-1873), qui eut une grande célébrité comme ophtalmologiste, avait été rayé en 1821 de la liste des postulants à l'École polytechnique parce qu'il était le fils d'un député de la gauche pendant les Cent-jours. Médecin des douanes à Nantes, il fut, dans cette ville, commissaire de la République en 1848. Ce qui lui valut d'être destitué de sa chaire de professeur à l'École de médecine de Nantes en 1850. Après la chute de l'Empire, il devint préfet de la Loire-Inférieure.

En 1835, le Dr Guépin, en collaboration avec un autre médecin, le Dr Bonamy, publia un livre intitulé : *Nantes au XIX^e siècle; statistique, industrielle et morale*. Un des chapitres de cet ouvrage tentait de répondre à la question suivante : Pourquoi la mortalité est-elle six fois plus forte dans les quartiers très pauvres que dans les quartiers riches? En voici un passage éloquent :

« Si vous voulez savoir comment il (le peuple) se loge, allez par exemple à la rue des Fumiers; qui est presque exclusivement occupée par cette classe; entrez, en baissant la tête, dans un de ces cloaques ouverts sur la rue et situés au-dessous de son niveau. Il faut être descendu dans ces allées où l'air est humide et froid comme dans une cave, il faut avoir senti son pied glisser sur le sol malpropre et avoir craint de tomber dans cette fange, pour se faire une idée du sentiment pénible qu'on éprouve en entrant chez ces misérables ouvriers. » De chaque côté de l'allée, qui est en pente, et par conséquent au-dessous du sol, il y a une chambre sombre, grande, glacée, dont les murs suintent une eau sale; recevant l'air par une espèce de fenêtre demi-circulaire, qui a deux pieds dans sa plus grande élévation. Entrez, si l'odeur fétide

qu'on y respire ne vous fait pas reculer. Prenez garde, car le sol inégal n'est ni pavé ni carrelé, ou au moins les carreaux sont recouverts d'une si grande épaisseur de crasse qu'on ne peut nullement les apercevoir. Et voyez ces trois ou quatre lits mal soutenus et penchés, à cause que la ficelle qui les fixe sur leurs supports vermoulus n'a pas elle-même bien résisté. Une paille, une couverture formée de lambeaux frangés, rarement lavée, parce qu'elle est seule; quelquefois des draps, quelquefois un oreiller, voilà le dedans du lit. Des armoires, on n'en a pas besoin dans ces maisons — souvent un métier de tisserand et un rouet complètent l'ameublement.

» Les enfants de cette classe, jusqu'au jour où ils peuvent, moyennant un travail pénible et abrutissant, augmenter de quelques liards la richesse de leurs familles, passent leur vie dans la boue des ruisseaux. Ce sont eux qui vous font peine à voir, pâles, bouffis, étioles, avec leurs yeux rouges et chassieux, comme une autre nature auprès de ces jolis enfants si roses, si sveltes, qui folâtraient sur le cours Henri IV. Entre les hommes des faubourgs et ceux des quartiers riches, la différence n'est pas si grande. C'est que, voyez-vous, il s'est fait une épuraison : les fruits les plus vivants se sont développés; mais beaucoup sont tombés sous l'arbre. Après vingt ans, on est vigoureux ou l'on est mort. De fait, les ouvriers de cette classe n'élevaient pas peut-être, en moyenne, le quart de leurs enfants. » Ce que nous venons de dire, au reste, de la vigueur des hommes adultes n'est guère applicable aux tisserands qui forment la majorité dans cette série; ces hommes, en général, restent chétifs pendant toute la durée de leur existence. »

Nous trouvons ensuite en France deux rapports fameux qui, établis après des enquêtes minutieuses par leurs auteurs eux-mêmes, anticipent sur nos actuelles études sociologiques. Ce sont ceux de Villermé et de Blanqui. Louis René Villermé (1782-1863) à la fois médecin, statisticien, démographe, hygiéniste est l'exemple type de cette nouvelle espèce d'intellectuel né de l'industrialisation. Membre du Comité supérieur de l'hygiène en 1848, membre de l'Académie

Une rue de Whitechapel à Londres, vue par Gustave Doré, BNJ/Est.

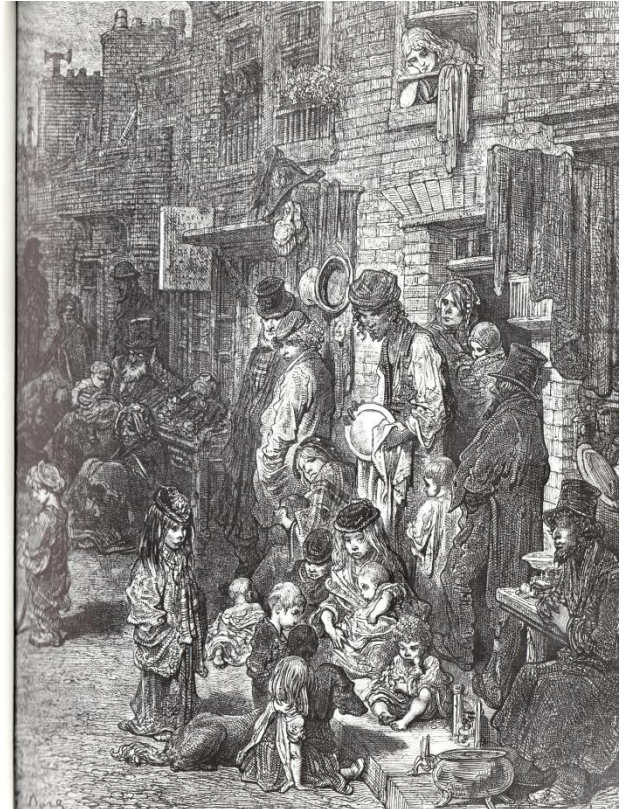


Fig. n°3 - Pages 32 et 33 du premier tome de *l'Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes* (1971).

(numérisation personnelle)

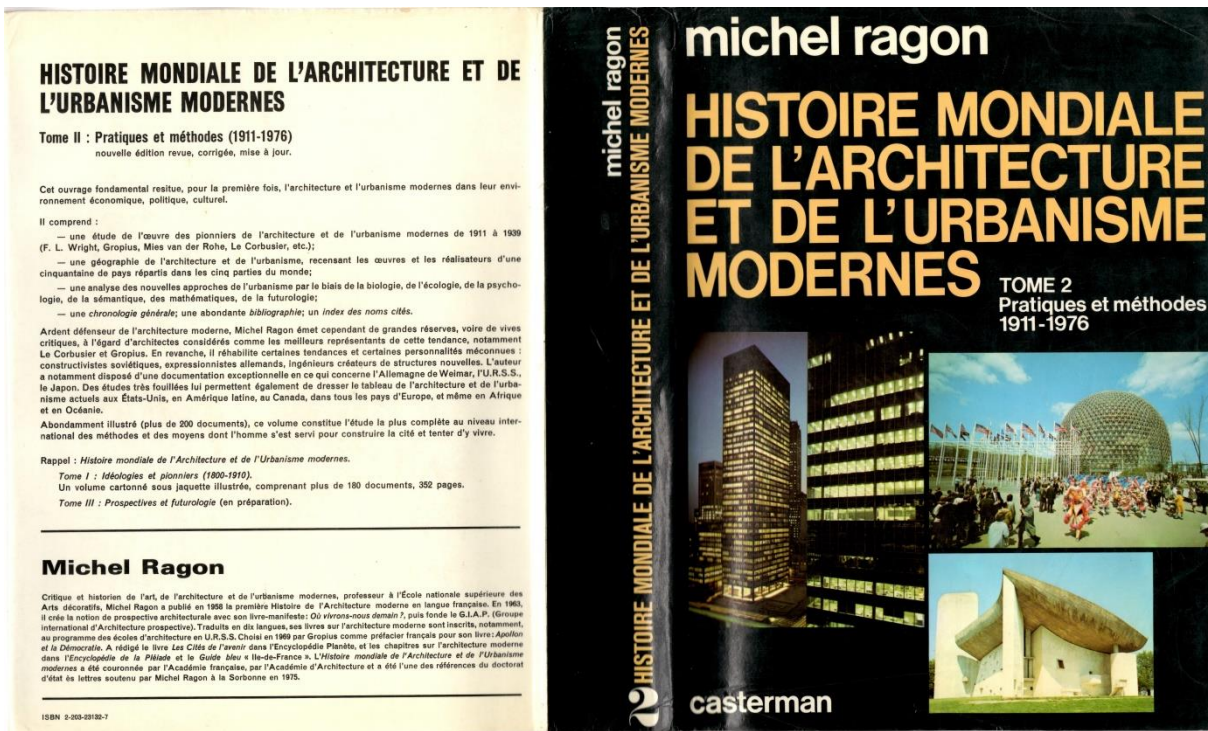


Fig. n°4 - Jaquette originale du deuxième tome de l'*Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes* (1972).

(numérisation personnelle)

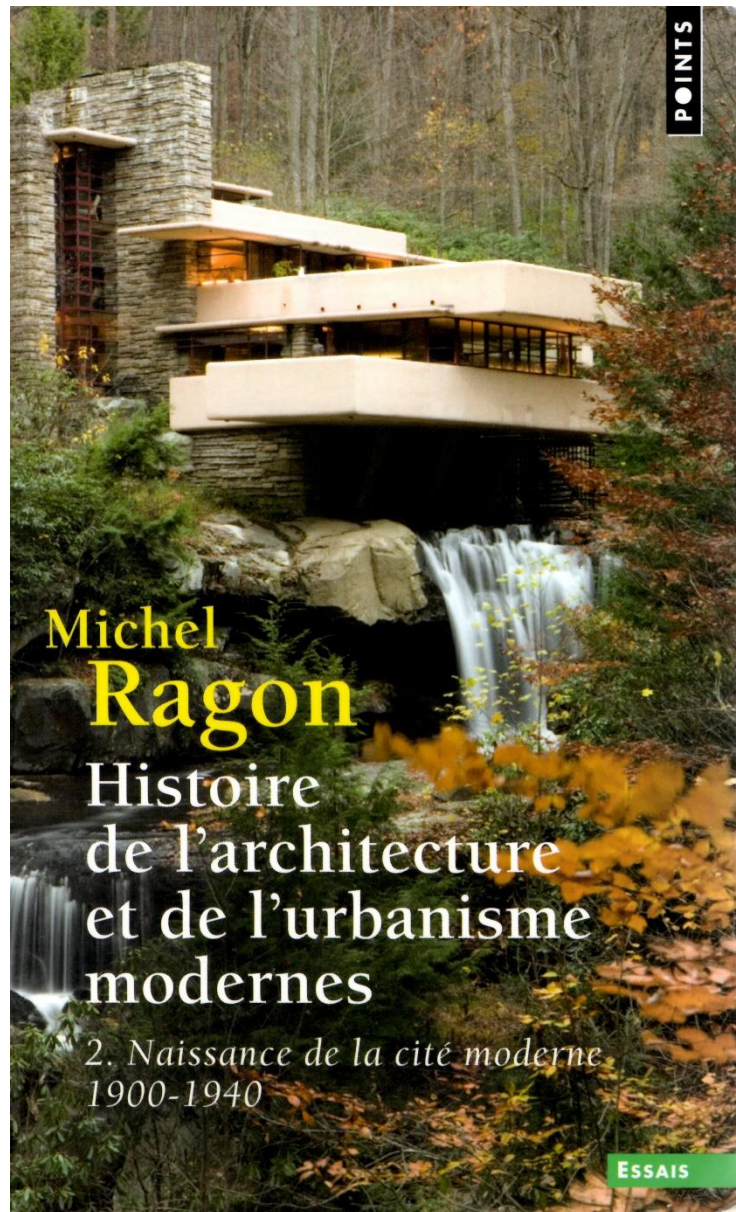


Fig. n°5 - 1^{ère} de couverture de la dernière édition (2010) de l'*Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes* en format de poche aux Éditions du Seuil.

(numérisation personnelle)

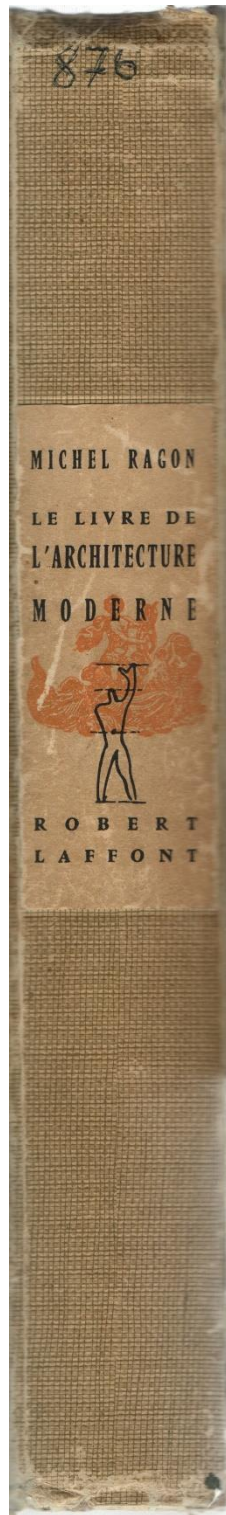


Fig. n°6 - Tranche originale du *Livre de l'architecture moderne* de Michel Ragon (1958).

(numérisation personnelle)



Fig. n°7 (1) - Au dos de la photographie, on peut lire : « La dernière entrevue avec Le Corbusier à Cap Martin, 10 jours avant sa mort ».

(Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », MRAGO ART007)



Fig. n°7 (2) - Michel Ragon photographié devant la villa E-1027 de Le Corbusier en 1965.

(Archives de la critique d'art, Rennes, « Fonds Michel Ragon », MRAGO ART004)



Fig. n°8 - Michel Ragon (à droite) et André Malraux, alors Ministre d'État chargé des Affaires culturelles (à gauche), dans les années soixante.

(<http://www.michelragon.fr>, consulté le 25 août 2018)



Fig. n°9 - Couverture du Carré Bleu consacré à Yona Friedman (n°1, 1975)

(<http://www.lecarrebleu.eu>, consulté le 25 août 2018)

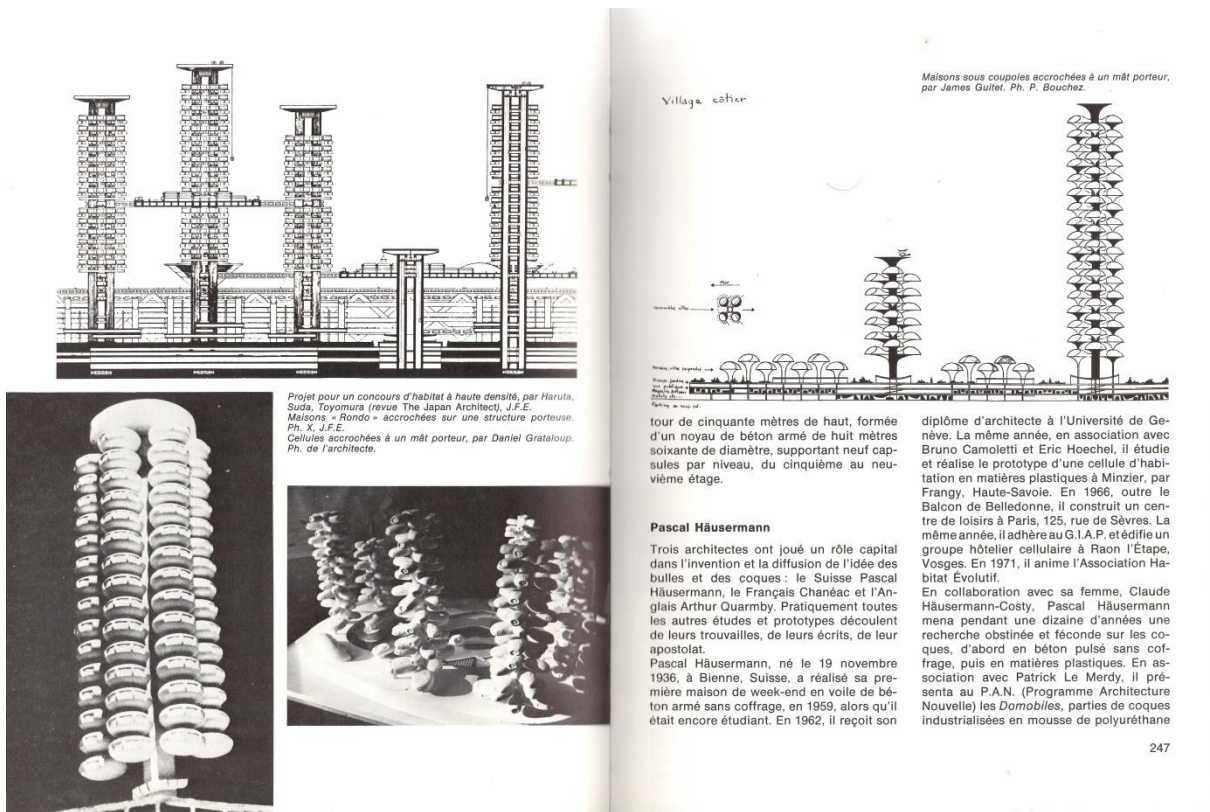


Fig. n°10 - Pages 246 et 247 du troisième tome de l'*Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes* (1978)

(numérisation personnelle)

| Tabl. n°1 - Détail des personnes les plus citées | | | | |
|--|------|-----------|-------------|----------|
| Nom | Rang | Dates | Nationalité | Activité |
| Le Corbusier | 1 | 1887-1965 | SZ-FR | Pr. |
| Gropius W. | 2 | 1883-1969 | DE-US | Pr. |
| Mies van der Rohe L. | 3 | 1886-1969 | DE-US | Pr. |
| Morris W. | 4 | 1834-1896 | UK | Pr. |
| Wright F. L. | 5 | 1867-1959 | US | Pr. |
| Hausmann G. E. | 6 | 1809-1891 | FR | Pr. |
| Oud J. J. P. | 7 | 1890-1963 | NL | Pr. |
| Perret A. | 8 | 1874-1954 | FR | Pr. |
| Wagner O. | 8 | 1841-1918 | AT | Pr. |
| Berlage H. P. | 10 | 1856-1934 | NL | Pr. |
| Van de Velde H. | 11 | 1863-1957 | BE | Pr. |
| Giedion S. | 12 | 1888-1968 | SZ | Th. |
| Mendelsohn E. | 13 | 1887-1953 | DE-UK | Pr. |
| Ruskin J. | 14 | 1819-1900 | UK | Th. |
| Taut B. J. F. | 14 | 1880-1938 | DE | Pr. |
| Horta V. | 16 | 1861-1947 | BE | Pr. |
| Behrens P. | 16 | 1868-1940 | DE | Pr. |
| Garnier T. | 18 | 1869-1948 | FR | Pr. |
| Hoffmann J. | 18 | 1870-1956 | AT | Pr. |
| Aalto H. A. H. | 20 | 1898-1976 | FI | Pr. |
| Loos A. | 21 | 1870-1933 | AT | Pr. |
| Sullivan L. H. | 21 | 1856-1924 | US | Pr. |
| Breuer M. | 23 | 1902-1981 | HU | Pr. |
| Olbrich J. M. | 23 | 1867-1908 | AT | Pr. |
| Pevsner N. | 25 | 1902-1983 | DE-UK | Th. |
| Dudok W. M. | 25 | 1884-1974 | NL | Pr. |
| Jeanneret P. | 27 | 1896-1967 | SZ | Pr. |
| Neutra R. | 28 | 1892-1970 | AT-US | Pr. |
| Bakema J. B. | 29 | 1914-1981 | NL | Pr. |
| May E. | 29 | 1886-1970 | DE | Pr. |

| Nom | Rang | Dates | Nationalité | Activité |
|---------------------|------|-----------|-------------|----------|
| Persico E. | 29 | 1900-1936 | IT | Th. |
| Van Doesburg T. | 29 | 1883-1931 | NL | Pr. |
| Gregotti V. | 29 | 1927- | IT | Pr. |
| Stirling J. F. | 29 | 1926-1992 | UK | Pr. |
| Viollet-le-Duc E. | 35 | 1814-1879 | FR | Pr. |
| Mondrian P. C. | 36 | 1872-1944 | NL | Pr. |
| Scharoun B. H. H. | 36 | 1893-1972 | DE | Pr. |
| Tange K. | 36 | 1913-2005 | JA | Pr. |
| Jacobsen A. | 36 | 1902-1971 | DA | Pr. |
| Pagano G. | 36 | 1896-1945 | AT-IT | Pr. |
| Van den Broek J. H. | 36 | 1898-1978 | NL | Pr. |
| Johnson P. | 42 | 1906-2005 | US | Pr. |
| Howard E. | 42 | 1850-1928 | UK | Pr. |
| Poelzig H. | 42 | 1869-1936 | DE | Pr. |
| Meyer A. | 42 | 1881-1929 | DE | Pr. |
| Durand J.-N.-L. | 46 | 1760-1834 | FR | Pr. |
| Cole H. | 46 | 1808-1882 | UK | Th. |
| Owen R. | 46 | 1771-1858 | UK | Th. |
| Richardson B. W. | 46 | 1828-1896 | UK | Th. |
| Root J. W. | 46 | 1850-1891 | US | Pr. |
| Paxton J. | 46 | 1803-1865 | UK | Pr. |
| Burnham D. H. | 46 | 1846-1912 | US | Pr. |
| Chadwick E. | 46 | 1800-1890 | UK | Th. |
| Jefferson T. | 46 | 1843-1926 | US | Pr. |
| Klee P. | 46 | 1879-1940 | DE-SZ | Pr. |
| Mackintosh C. R. | 46 | 1868-1928 | UK | Pr. |
| Moholy-Nagy L. | 46 | 1895-1946 | HU-US | Pr. |
| Van Eyck A. | 46 | 1918-1999 | NL | Pr. |
| Kahn L. | 59 | 1901-1974 | EN-US | Pr. |
| Niemeyer O. | 59 | 1907-2012 | BR | Pr. |
| Sartoris A. | 59 | 1901-1998 | IT | Pr. |
| Skidmore L. | 59 | 1897-1962 | US | Pr. |
| Rondelet J.-B. | 59 | 1743-1829 | FR | Pr. |

| Tabl. n°2 - Comparatif des activités | | | |
|--------------------------------------|------|--------|----|
| Activités | Rang | Nombre | % |
| Praticien (Pr.) | 1 | 55 | 87 |
| Théoricien (Th.) | 2 | 8 | 13 |

| Tabl. n°3 - Comparatif des naissances | | | |
|---------------------------------------|------|------|----|
| Décennies | Rang | Nbre | % |
| 1880-1890 | 1 | 10 | 16 |
| 1890-1900 | 2 | 9 | 15 |
| 1900-1910 | 3 | 8 | 13 |
| 1860-1870 | 3 | 8 | 13 |
| 1870-1880 | 5 | 5 | 8 |
| 1850-1860 | 6 | 4 | 7 |
| 1800-1810 | 6 | 4 | 7 |
| 1910-1920 | 8 | 3 | 5 |
| 1840-1850 | 8 | 3 | 5 |
| 1920-1930 | 10 | 2 | 3 |
| 1810-1820 | 10 | 2 | 3 |
| 1830-1840 | 12 | 1 | 1 |
| 1820-1830 | 12 | 1 | 1 |
| 1770-1780 | 12 | 1 | 1 |
| 1760-1770 | 12 | 1 | 1 |
| 1740-1750 | 12 | 1 | 1 |

| Tabl. n°4 - Comparatif des nationalités | | | |
|---|------|--------|----|
| Nationalités | Rang | Nombre | % |
| Américaine (US) | 1 | 12 | 16 |
| Britannique (UK) | 1 | 12 | 16 |
| Allemande (DE) | 3 | 11 | 15 |
| Néerlandaise (NL) | 4 | 8 | 11 |
| Française (FR) | 5 | 7 | 10 |
| Autrichienne (AT) | 6 | 6 | 9 |
| Italienne (IT) | 7 | 4 | 6 |
| Suisse (SZ) | 7 | 4 | 6 |
| Belge (BE) | 9 | 2 | 3 |
| Hongroise (HU) | 9 | 2 | 3 |
| Brésilienne (BR) | 11 | 1 | 1 |
| Danoise (DA) | 11 | 1 | 1 |
| Estonienne (EN) | 11 | 1 | 1 |
| Finlandaise (FI) | 11 | 1 | 1 |
| Japonaise (JA) | 11 | 1 | 1 |

| Tabl. n°5 - Détail des personnes les plus citées | | | | |
|--|------|-----------|-------------|----------|
| Nom | Rang | Dates | Nationalité | Activité |
| Le Corbusier | 1 | 1887-1965 | SZ-FR | Pr. |
| Fourier C. | 2 | 1772-1837 | FR | Th. |
| Morris W. | 3 | 1834-1896 | UK | Pr. |
| Mumford L. | 3 | 1895-1990 | US | Th. |
| Owen R. | 3 | 1771-1858 | UK | Th. |
| Proudhon P.-J. | 3 | 1809-1865 | FR | Th. |
| Geddes P. | 7 | 1854-1932 | UK | Th. |
| Marx K. | 7 | 1818-1883 | DE | Th. |
| Ruskin J. | 7 | 1819-1900 | UK | Th. |
| Engels F. | 10 | 1820-1895 | DE | Th. |
| Gropius W. | 10 | 1883-1969 | DE-US | Pr. |
| Wright F. L. | 10 | 1867-1959 | US | Pr. |
| Considérant V. P. | 13 | 1808-1893 | FR | Th. |
| Jacobs J. | 13 | 1916-2006 | US-CA | Th. |
| Richardson B. W. | 13 | 1828-1896 | UK | Th. |
| Cabet É. | 16 | 1788-1856 | FR | Th. |
| Carlyle T. | 16 | 1795-1881 | UK | Th. |
| Duhl L. J. | 16 | 1926- | US | Th. |
| Hilberseimer L. K. | 16 | 1885-1967 | DE | Pr. |
| Howard E. | 16 | 1850-1928 | UK | Pr. |
| Sitte C. | 16 | 1843-1903 | AT | Pr. |
| Arnold M. | 22 | 1822-1888 | UK | Th. |
| Bardet G. | 22 | 1907-1989 | FR | Pr. |
| Emerson R. W. | 22 | 1803-1882 | US | Th. |
| Friedman Y. | 22 | 1923- | HU-FR | Pr. |
| George P. | 22 | 1909-2006 | FR | Th. |
| Godin J.-B. A. | 22 | 1817-1888 | FR | Pr. |
| Hugo V. | 22 | 1802-1885 | FR | Th. |
| Lynch K. A. | 22 | 1918-1984 | US | Pr. |
| Riesman D. | 22 | 1909-2002 | US | Th. |

| Tabl. n°6 - Comparatif des activités | | | |
|--------------------------------------|------|--------|----|
| Activités | Rang | Nombre | % |
| Théoricien (Th.) | 1 | 19 | 63 |
| Praticien (Pr.) | 2 | 11 | 37 |

| Tabl. n°7 - Comparatif des naissances | | | |
|---------------------------------------|------|------|----|
| Décennies | Rang | Nbre | % |
| 1800-1810 | 1 | 4 | 14 |
| 1900-1910 | 2 | 3 | 10 |
| 1880-1890 | 2 | 3 | 10 |
| 1820-1830 | 2 | 3 | 10 |
| 1810-1820 | 2 | 3 | 10 |
| 1920-1930 | 6 | 2 | 7 |
| 1910-1920 | 6 | 2 | 7 |
| 1850-1860 | 6 | 2 | 7 |
| 1770-1780 | 6 | 2 | 7 |
| 1890-1900 | 10 | 1 | 3 |
| 1860-1870 | 10 | 1 | 3 |
| 1840-1850 | 10 | 1 | 3 |
| 1830-1840 | 10 | 1 | 3 |
| 1790-1800 | 10 | 1 | 3 |
| 1780-1790 | 10 | 1 | 3 |

| Tabl. n°8 - Comparatif des nationalités | | | |
|---|------|--------|----|
| Nationalités | Rang | Nombre | % |
| Française (FR) | 1 | 10 | 29 |
| Américaine (US) | 2 | 8 | 24 |
| Britannique (UK) | 2 | 8 | 24 |
| Allemande (DE) | 4 | 4 | 11 |
| Autrichienne (AT) | 5 | 1 | 3 |
| Canadienne (CA) | 5 | 1 | 3 |
| Hongroise (HU) | 5 | 1 | 3 |
| Suisse (SZ) | 5 | 1 | 3 |

| Tabl. n°9 - Détail des personnes les plus citées | | | | |
|--|------|-----------|-------------|----------|
| Nom | Rang | Dates | Nationalité | Activité |
| Le Corbusier | 1 | 1887-1965 | SZ-FR | Pr. |
| Gropius W. | 2 | 1883-1969 | DE-US | Pr. |
| Wright F. L. | 3 | 1867-1959 | US | Pr. |
| Perret A. | 4 | 1874-1954 | FR | Pr. |
| Hausmann G. E. | 5 | 1809-1891 | FR | Pr. |
| Fourier C. | 6 | 1772-1837 | FR | Th. |
| Mies Van Der Rohe L. | 7 | 1886-1969 | DE-US | Pr. |
| Ruskin J. | 7 | 1819-1900 | UK | Th. |
| Morris W. | 9 | 1834-1896 | UK | Pr. |
| Garnier T. | 10 | 1869-1948 | FR | Pr. |
| Cabet E. | 11 | 1788-1856 | FR | Th. |
| Giedion S. | 11 | 1888-1968 | SZ | Th. |
| Marx K. | 13 | 1818-1883 | DE | Th. |
| Van De Velde H. | 13 | 1863-1957 | BE | Pr. |
| Engels F. | 15 | 1820-1895 | DE | Th. |
| Viollet-Le-Duc E. | 15 | 1814-1879 | FR | Pr. |
| Gaudi A. | 17 | 1852-1926 | ES | Pr. |
| Howard E. | 18 | 1850-1928 | UK | Pr. |
| Sullivan L. H. | 18 | 1856-1924 | US | Pr. |
| Napoléon III | 18 | 1808-1873 | FR | Pr. |
| Loos A. | 21 | 1870-1933 | AT | Pr. |
| Labrouste H. | 22 | 1801-1875 | FR | Pr. |
| Wagner O. | 24 | 1841-1918 | AT | Pr. |
| Mumford L. | 25 | 1895-1990 | US | Th. |
| Behrens P. | 25 | 1868-1940 | DE | Pr. |
| Berlage H. P. | 27 | 1856-1934 | NL | Pr. |
| Niemeyer O. | 27 | 1907-2012 | BR | Pr. |
| Eiffel A. G. | 29 | 1832-1923 | FR | Pr. |
| Aalto H. A. H. | 29 | 1898-1976 | FI | Pr. |
| Horta V. | 29 | 1861-1947 | BE | Pr. |

| Nom | Rang | Dates | Nationalité | Activité |
|--------------------------|------|-------|-------------|----------|
| Nervi P. L. | 32 | H | 1891-1979 | IT |
| Hénard E. | 32 | H | 1849-1923 | FR |
| Horeau H. | 32 | H | 1801-1872 | FR |
| Lods M. | 35 | H | 1891-1978 | FR |
| Paxton J. | 35 | H | 1803-1865 | UK |
| Proudhon P.-J. | 37 | H | 1809-1865 | FR |
| Geddes P. | 38 | H | 1854-1932 | UK |
| Considérant V. P. | 38 | H | 1808-1893 | FR |
| Breuer M. | 40 | H | 1902-1981 | HU |
| Kiesler F. | 41 | H | 1890-1965 | AT-US |
| Mendelsohn E. | 41 | H | 1887-1953 | DE-UK |
| Pevsner N. | 41 | H | 1902-1983 | DE-UK |
| Prouve J. | 41 | H | 1901-1984 | FR |
| Neutra R. | 45 | H | 1892-1970 | AT-US |
| Beaudoin E. | 45 | H | 1898-1983 | FR |
| Freyssinet E. | 47 | H | 1879-1962 | FR |
| Garnier C. | 47 | H | 1825-1898 | FR |
| Hoffmann J. | 47 | H | 1870-1956 | AT |
| Mondrian P. C. | 47 | H | 1872-1944 | NL |
| Sert J. L. | 47 | H | 1902-1983 | ES |
| Mallet-Stevens R. | 47 | H | 1886-1945 | FR |
| Saarinen E. | 53 | H | 1910-1961 | FI-US |
| Tange K. | 53 | H | 1913-2005 | JA |
| Sitte C. | 53 | H | 1843-1903 | AT |
| Baltard V. | 53 | H | 1805-1874 | FR |
| Saint-Simon C.-H. De | 57 | H | 1760-1825 | FR |
| Friedman Y. | 57 | H | 1923- | HU-FR |
| Kahn L. | 57 | H | 1901-1974 | EN-US |
| Maillart R. | 60 | H | 1872-1940 | SZ |
| Napoléon I ^{er} | 60 | H | 1769-1821 | FR |
| Oud J. J. P. | 60 | H | 1890-1963 | NL |
| Sarger R. | 60 | H | 1917-1988 | FR |
| Fuller B. | 64 | H | 1895-1983 | US |

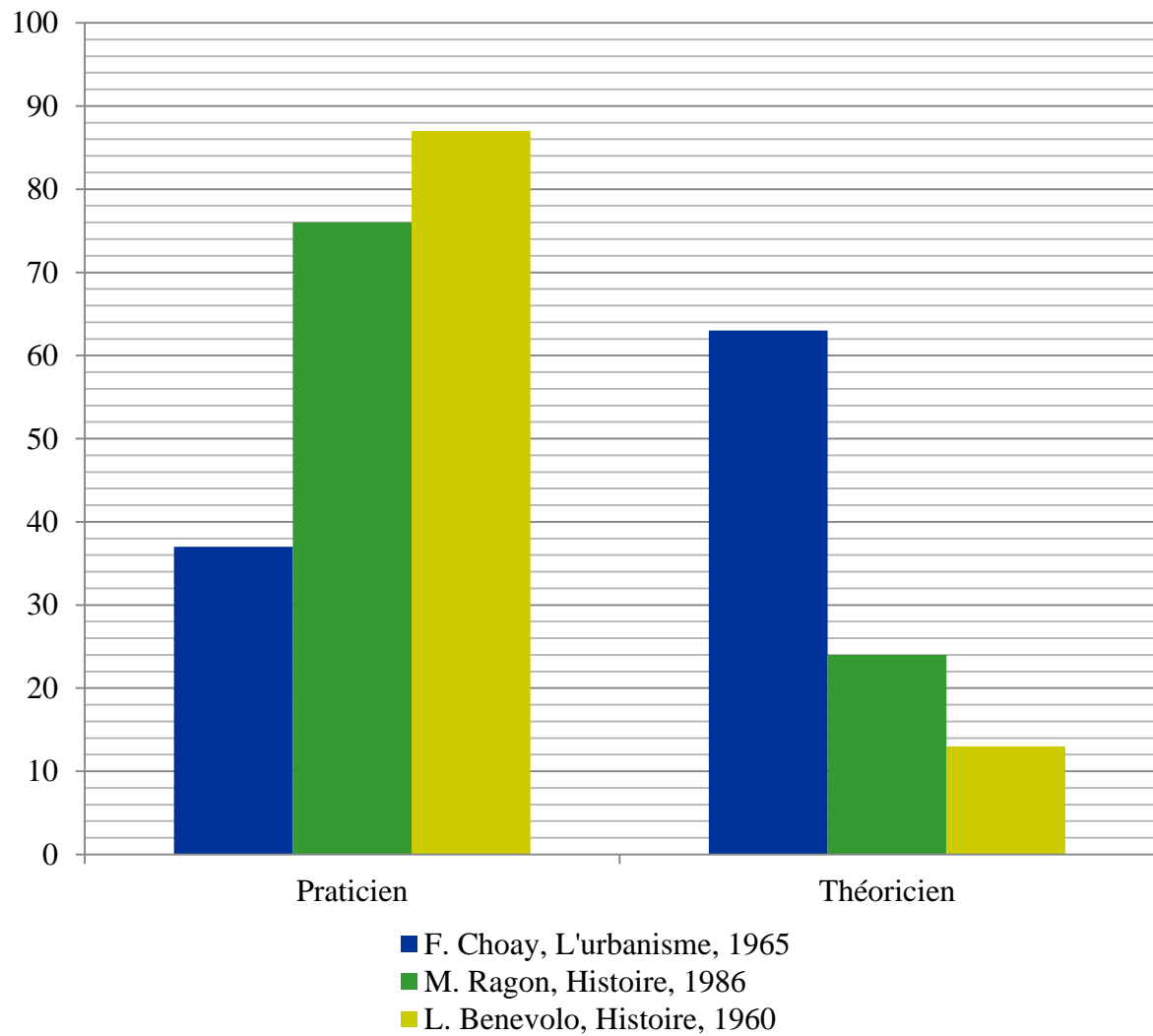
| Tabl. n°10 - Comparatif des activités | | | |
|---------------------------------------|------|--------|----|
| Activités | Rang | Nombre | % |
| Praticien (Pr.) | 1 | 71 | 76 |
| Théoricien (Th.) | 2 | 22 | 24 |

| Tabl. n°11 - Comparatif des naissances | | | |
|--|------|------|----|
| Décennies | Rang | Nbre | % |
| 1890-1900 | 1 | 12 | 13 |
| 1880-1890 | 2 | 10 | 11 |
| 1900-1910 | 3 | 9 | 10 |
| 1870-1880 | 3 | 9 | 10 |
| 1800-1810 | 5 | 8 | 9 |
| 1860-1870 | 6 | 7 | 8 |
| 1840-1850 | 6 | 7 | 8 |
| 1910-1920 | 8 | 5 | 5 |
| 1850-1860 | 8 | 5 | 5 |
| 1830-1840 | 10 | 4 | 4 |
| 1820-1830 | 11 | 3 | 3 |
| 1810-1820 | 11 | 3 | 3 |
| 1770-1780 | 11 | 3 | 3 |
| 1790-1800 | 14 | 2 | 2 |
| 1760-1770 | 14 | 2 | 2 |
| 1920-1930 | 16 | 1 | 1 |
| 1780-1790 | 16 | 1 | 1 |
| 1730-1740 | 16 | 1 | 1 |
| 1470-1480 | 16 | 1 | 1 |

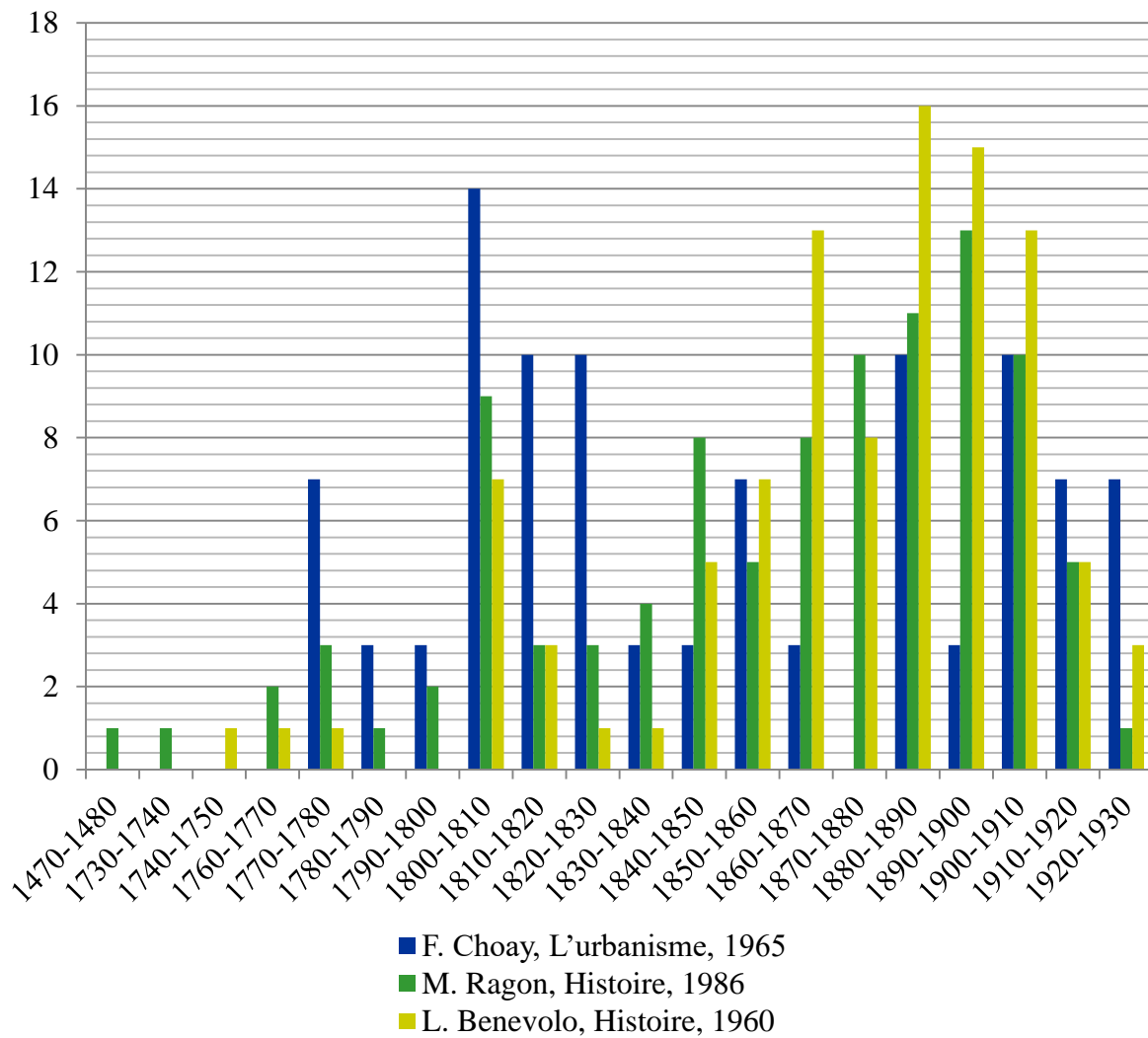
Tabl. n°12 - Comparatif des nationalités

| Nationalités | Rang | Nombre | % |
|-------------------|------|--------|----|
| Française (FR) | 1 | 38 | 35 |
| Américaine (US) | 2 | 15 | 13 |
| Allemande (DE) | 3 | 9 | 8 |
| Britannique (UK) | 3 | 9 | 8 |
| Autrichienne (AT) | 5 | 6 | 6 |
| Néerlandaise (NL) | 6 | 5 | 5 |
| Espagnole (ES) | 7 | 4 | 4 |
| Italienne (IT) | 7 | 4 | 4 |
| Russe (RS) | 7 | 4 | 4 |
| Suisse (SZ) | 7 | 4 | 4 |
| Belge (BE) | 11 | 2 | 2 |
| Finlandaise (FI) | 11 | 2 | 2 |
| Hongroise (HU) | 11 | 2 | 2 |
| Brésilienne (BR) | 14 | 1 | 1 |
| Estonienne (EN) | 14 | 1 | 1 |
| Japonaise (JA) | 14 | 1 | 1 |

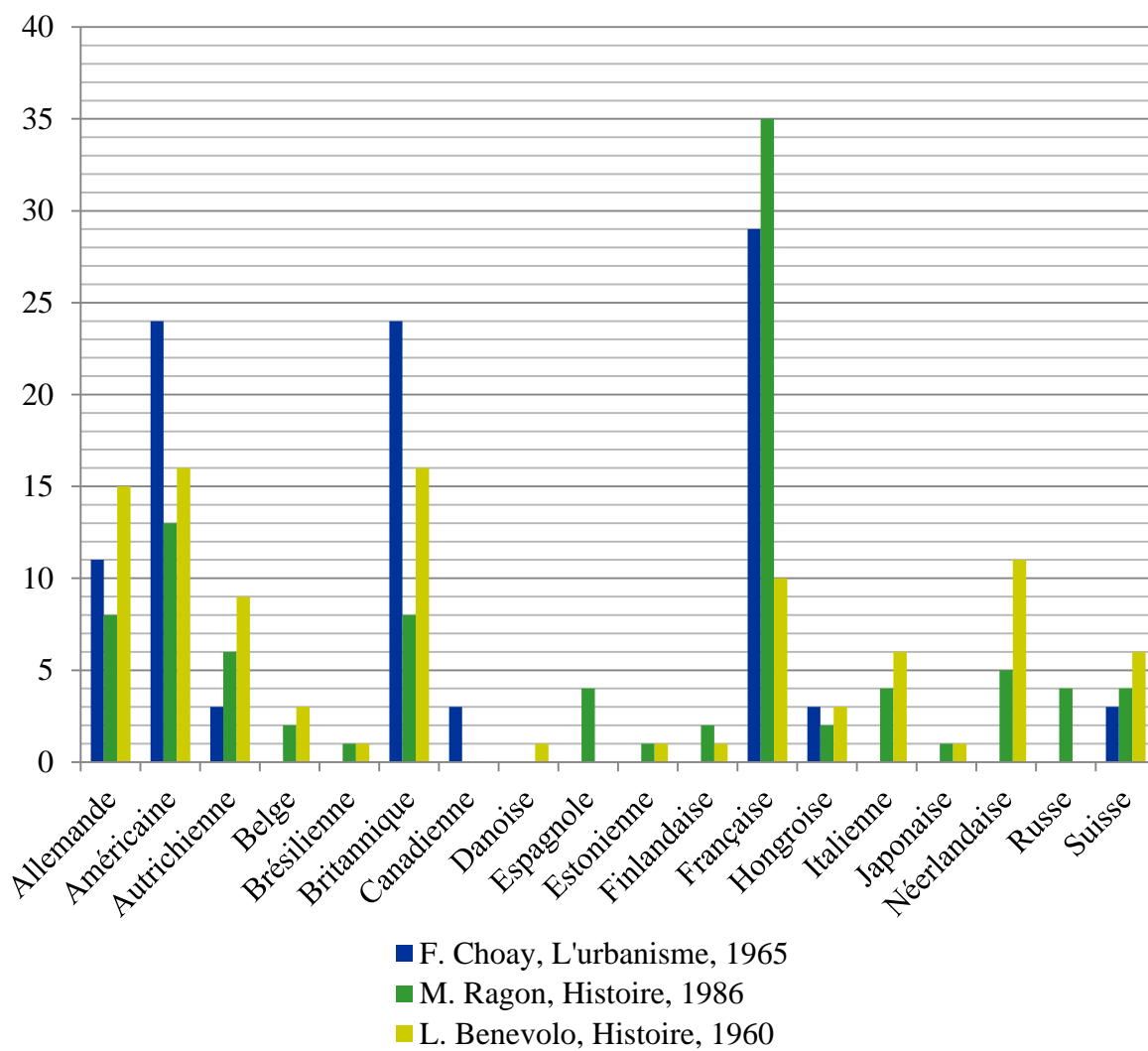
Graph. n°1 - Comparatif des activités



Graph. n°2 - Comparatif des naissances



Graph. n°3 - Comparatif des nationalités



Louis HAUTECŒUR

Notice biographique n°1

Historien de l'art et haut fonctionnaire

(1884, Paris - 1973, Paris)

Repères biographiques :

- 1905-1908 : élève à l'École normale supérieure (agrégation d'histoire).
- 1908-1910 : membre de l'École française de Rome.
- 1912 : docteur ès lettres.
- 1920-1940 : professeur à l'École spéciale d'architecture et à l'École du Louvre.
- 1920-1940 : conservateur au musée du Louvre.
- 1925-1940 : professeur d'histoire de l'architecture à l'École des Beaux-Arts.
- 1929-1940 : conservateur en chef du musée du Luxembourg.
- 1937 : organisateur de l'Exposition internationale.
- 1940-1944 : secrétaire général des beaux-arts (sous Vichy).
- 1952 : membre de l'Institut de France.
- 1960 : membre de la Commission supérieure des monuments historiques.
- 1963 : président du Comité national d'histoire de l'art.

Principales publications :

- *L'Architecture classique à Saint-Pétersbourg à la fin du XVIII^{ème} siècle*, Paris, Champion, 1912.
- *Le Louvre et les Tuileries*, 2 vol., Paris, Morancé, 1924.
- *L'Architecture en Bourgogne*, 3 vol., Paris-Bruxelles, Éditions G. Van Oest, 1929.
- *De l'architecture*, Paris, Morancé, 1938.
- *Histoire de l'architecture classique en France*, 9 vol., Paris, Éditions A. et J. Picard, 1943-1957.
- *L'Architecture française*, Paris, Boivin, 1950.

Marcel POËTE

Notice biographique n°2

Historien de Paris

(1866, Rougemont - 1950, Paris)

Repères biographiques :

- 1886 : élève à l'École des chartes.
- 1890 : soutient sa thèse « Étude sur les origines et la règle de l'ordre hospitalier du Saint-Esprit ».
- 1890 : archiviste-bibliothécaire de la ville de Bourges.
- 1894 : bibliothécaire adjoint puis conservateur de la ville de Besançon.
- 1900 : professeur à la Faculté des lettres.
- 1903 : professeur d'« Histoire de Paris » à la bibliothèque de la ville de Paris.
- 1914-1948 : chaire d'histoire de Paris à l'École pratique des Hautes-Études.
- 1916 : crée l'Institut d'Histoire, de Géographie et d'Économies urbaines.
- 1924 : cofonde l'Institut d'urbanisme.

Principales publications :

- *L'enfance de Paris*, Paris, Armand Colin, 1908.
- *Une vie de cité*, Paris, Auguste Picard, 1924-1931.
- *Comment s'est formé Paris*, Paris, Hachette, 1925.
- *Introduction à l'urbanisme*, Paris, Boivin, 1929.
- *Paris et son évolution créatrice*, Paris, Vincent, Fréal et Cie., 1938.

Pierre LAVEDAN

Notice biographique n°3

Historien de l'urbanisme

(1885, Boulogne-sur-Seine - 1982, Malakoff)

Repères biographiques :

- 1909 : agrégation d'histoire (Ecole pratique des Hautes-Études).
- 1919-1921 : professeur à l'Institut d'études françaises à Athènes.
- 1921 : professeur à l'université de Toulouse.
- 1926 : docteur ès lettres.
- 1939-1955 : professeur d'histoire de l'art moderne à la Sorbonne.
- 1940 : professeur d'histoire de l'architecture à l'École des Beaux-Arts.
- 1942-1965 : directeur de l'Institut d'urbanisme.

Principales publications :

- « Un problème d'urbanisme : la reconstruction de Salonique, *La Gazette des Beaux-Arts*, 1922, p. 231-248.
- *Qu'est-ce que l'urbanisme ? Introduction à l'histoire de l'urbanisme*, Paris, Laurens, 1926.
- *L'architecture gothique religieuse en Catalogne. Valence et les Baléares*. Paris, Laurens, 1935.
- *Histoire de l'urbanisme. Renaissance et Temps modernes*, Paris, Laurens, 1941.
- *L'architecture française*, Paris, Larousse, 1944.
- *Histoire de l'urbanisme. époque contemporaine*, Paris, Laurens, 1952.

Gaston BARDET

Notice biographique n°4

Théoricien de l'urbanisme

(1907, Vichy - 1989)

Repères biographiques :

- 1936 : soutient sa thèse à l'École pratique des Hautes-Études.
- 1937 : participe à l'organisation de l'Exposition internationale.
- 1938 : crée l'Atelier supérieur d'urbanisme.
- 1945 : cofonde la revue *Le Maître d'œuvre de la Reconstruction française*.
- 1947 -1973 : directeur de l'Institut supérieur d'urbanisme appliqué de Bruxelles.
- 1948 : préside un groupe de travail sur l'urbanisme pour l'ONU.

Principales publications :

- Avec Édouard Utudjian (dir.), *Activité au sous-sol*, Massin, Paris, 1936.
- *Problèmes d'urbanisme*, Paris, Dunod, 1941.
- *Principes inédits d'enquêtes et d'analyses urbaines*, Paris, Colma, 1943.
- *Principes d'analyse urbaine*, Paris, Berger-Levrault, 1945.
- *Le nouvel urbanisme*, Paris, Vincent, Fréal et Cie., 1948.
- *Petit glossaire de l'urbanisme*, Paris, Vincent, Fréal et Cie., 1948.
- *Mission de l'urbanisme*, Paris, Ouvrières, 1949.

Sigfried GIEDION

Notice biographique n°5

Historien de l'architecture

(1888, Prague - 1968, Zurich)

Repères biographiques :

- 1913 : diplôme d'ingénieur en mécanique.
- 1922 : soutient sa thèse sous la direction d'Heinrich Wölfflin.
- 1923 : rencontre Walter Gropius.
- 1925 : rencontre Le Corbusier à l'Exposition des Arts décoratifs.
- 1928-1957 : fondateur et secrétaire général des CIAM (Congrès internationaux d'architecture moderne).
- 1938-1940 : conférencier à l'université de Harvard.
- 1941-1945 : enseignant à l'université de Yale.
- 1948-1958 : enseignant à l'Eidgenössische Technische Hochschule (ETH).

Principales publications :

- *Spätbarocker und romantischer Klassizismus*, Munich, Brückmann, 1922.
- *Bauen in Frankreich : Eisen, Eisenbeton*, Leipzig / Berlin, Klinkhardt und Biermann, 1928.
- *Walter Gropius*, Paris, Crès & Cie., 1932.
- *Space, Time and Architecture. The Growth of a New Tradition*, Cambridge, Harvard University Press, 1941.
- *Mechanization Takes Command. A Contribution to Anonymous History*, New York, Oxford University Press, 1948.
- *A Decade of New Architecture. Zehn Jahre Moderner Architecture*, Zurich, Ginsberger, 1958.
- *Architektur und das Phänomen des Wandels. Die drei Raumkonzeptionen in der Architektur*, Tübingen, Wasmuth, 1970.

Nikolaus PEVSNER

Notice biographique n°6

Historien de l'art

(1902, Leipzig - 1983, Londres)

Repères biographiques :

- 1921-1924 : étudiant (Munich, Berlin, Francfort, Leipzig).
- 1924 : soutient sa thèse sur l'architecture baroque allemande.
- 1924-1928 : conservateur adjoint au musée de Dresde.
- 1925 : visite du Bauhaus et du Pavillon de *L'Esprit Nouveau* à l'Exposition à l'Exposition des Arts décoratifs.
- 1929-1933 : professeur à Göttingen.
- 1949-1955 : professeur à l'université de Cambridge.
- 1968-1969 : professeur à l'université d'Oxford (a pour élève Reyner Banham).

Principales publications :

- « Gegenreformation und Manierismus », *Repertorium für Kunstwissenschaft*, vol. 46, 1925, p. 243-262.
- *Pioneers of the Modern Movement. From William Morris to Walter Gropius*, Londres, Faber & Faber, 1936.
- *Academies of Art. Past and Present*, Cambridge, Da Capo Press, 1940.
- *An Outline of European Architecture*, New York, Penguin, 1942.
- *The Englishness of English Art*, Londres, 1955.
- *Victorian Architecture*, Londres, Cape, 1963.
- *The Anti-rationalists*, Londres, Architectural Press, 1973.

Henry-Russell HITCHCOCK

Notice biographique n°7

Historien de l'architecture

(1903, Boston - 1987, New York)

Repères biographiques :

- Étudiant à la Middlesex School et l'université d'Harvard University.
- 1930 : voyage en Europe avec Alfred Barr et Philip Johnson.
- 1932 : commissaire de l'exposition « Modern Architecture : International Exhibition » au MoMA.
- 1949-1955 : directeur du Smith College Museum of Art.
- 1968 : professeur à l'Institute of Fine Arts de New York.

Principales publications :

- *Modern Architecture : Romanticism and Reintegration*, New York, Payson & Clarke, 1929.
- Avec Johnson Philip, *The International Style : Architecture since 1922*, New York, W. W. Norton, 1932.
- *The Architecture of H. H. Richardson and his Times*, New York, The Museum of Modern Art, 1936.
- *The Crystal Palace : the Structure, its Antecedents and its Immediate Progeny*. Northampton, Smith College, 1951.
- *Latin American Architecture since 1945*, New York, The Museum of Modern Art, 1955
- *Architecture. Nineteenth and Twentieth Centuries*, Baltimore, Penguin, 1958.
- *Richardson as a Victorian Architect*, Baltimore, Smith College, 1966.

Philip JOHNSON

Notice biographique n°8

Architecte

(1906, Cleveland - 2005, New Canaan)

Repères biographiques :

- 1923 : étudiant à l'université d'Harvard.
- 1930 : voyage en Europe avec Alfred Barr et Philip Johnson.
- 1930-1934 : directeur du département « Architecture » du MoMA.
- 1932 : commissaire de l'exposition « Modern Architecture : International Exhibition » au MoMA.
- 1938-1939 : nouveau voyage en Allemagne.
- 1942 : élève de Walter Gropius et Marcel Breuer à la Harvard School of Design.
- 1943 : diplômé de la Harvard School of Design.
- 1949 : Glass house.
- 1958 : Seagram Building (avec Mies van der Rohe).
- 1979 : Pritzker architecture Prize.

Principales publications :

- Avec Hitchcock Henry-Russell, *The International Style : Architecture since 1922*, New York, W. W. Norton, 1932.
- *Mies van der Rohe*, New York, The Museum of Modern Art, 1947.
- « The International Style, Death or Metamorphosis », discours prononcé au Metropolitan Museum of Art, New York, le 30 mars 1961.

Bruno ZEVI

Notice biographique n°9

Architecte et théoricien de l'architecture

(1918, Rome - 2000, Rome)

Repères biographiques :

- 1936-1939 : étudiant à la faculté d'architecture de l'université de Rome.
- 1940 : émigration aux Etats-Unis.
- 1941 : Master d'architecture à l'université d'Harvard (élève de Gropius).
- 1943 : retour en Europe (Résistance).
- 1945 : soutient sa thèse en architecture à l'université de Rome.
- 1946 : ouverture de son agence d'architecture.
- 1948-1955 : professeur d'histoire de l'architecture moderne à la faculté de lettres et de philosophies de l'université de Rome.
- 1948-1963 : professeur d'histoire de l'architecture à l'Institut d'architecture de l'université de Venise.

Principales publications :

- *Verso un'architettura organica*, Turin, Einaudi, 1945.
- *Saper vedere l'architettura*, Turin, Einaudi, 1948.
- *Storia dell'architettura moderna*, Turin, Einaudi, 1950.
- *Spazi dell'architettura moderna*, Turin, Einaudi, 1973.
- *Il linguaggio moderno dell'architettura*, Turin, Einaudi, 1973.
- *Saper vedere l'urbanistica*, Turin, Einaudi, 1972.

Françoise CHOAY

Notice biographique n°10

Historienne de l'urbanisme

(1925, Paris -)

Repères biographiques :

- Étudiante en philosophie.
- Collaboration à des revues d'art dans les années cinquante.
- 1971 : préface et postface de la traduction française de *La Dimension cachée* d'Edward T. Hall.
- 1978 : soutient sa thèse « La cité du désir et la ville modèle : essai sur l'instauration textuelle de la ville ».
- Professeure à l'université de Vincennes.
- 2007 : Prix du Livre d'architecture (*Pour une anthropologie de l'espace*).

Principales publications :

- *Le Corbusier*, New York, Braziller, 1960.
- *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Seuil, 1965.
- *Essai sur l'évolution de l'espace urbain en France*, Paris, Seuil, 1969.
- Avec Banham Reyner (dir.), *Le Sens de la ville*, Paris, Seuil, 1969.
- *La Règle et le Modèle. Sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme*, Paris, Seuil, 1980.
- Avec Pierre Merlin (dir.), *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Paris, Presses universitaires de France, 1988.
- *L'Allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1992.
- *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Seuil, 2006.
- *Le Patrimoine en question*, 2009.

Leonardo BENEVOLO

Notice biographique n°11

Architecte et historien de l'architecture

(1923, Orta - 2017, Cellatica)

Repères biographiques :

- 1946 : diplômé de la faculté d'architecture de l'université de Rome.
- Professeur d'histoire de l'architecture à l'université de Rome.
- 1956 : chaire « Storia e stili dell'architettura » à l'université de Rome.

Principales publications :

- *Storia dell'architettura moderna*, Bari, Laterza, 1960.
- *Una introduzione all'architettura*, Bari, Laterza, 1962
- *Le origini dell'urbanistica moderna*, Bari, Laterza, 1963.
- *L'architettura delle città nell'Italia contemporanea*, Bari, Laterza, 1968.
- *Storia dell'architettura del Rinascimento*, Bari, Laterza, 1968.
- *I modelli di progettazione della città moderna*, Venise, Cluva, 1969.
- *La città italiana nel Rinascimento*, Milan, Polifilo, 1969.
- *Roma da ieri a domani*, Bari, Laterza, 1971.
- *Le avventure della città*, Bari, Laterza, 1973.
- *Storia della città*, Bari, Laterza, 1975.
- *L'ultimo capitolo dell'architettura moderna*, Bari, Laterza, 1985.

Robert VENTURI

Notice biographique n°12

Architecte et théoricien de l'architecture

(1925, Philadelphie -)

Repères biographiques :

- Étudiant à l'université de Princeton.
- 1954-1956 : pensionnaire de l'Académie américaine à Rome.
- Assistant de Louis Kahn à l'université de Pennsylvanie.
- 1959-1964 : Vanna Venturi House.
- 1964 : ouverture de son agence d'architecture.
- 1967 : Denise Scott Brown s'associe à son agence.
- 1991 : aile Sainsbury de la National Gallery de Londres.
- 1991 : Pritzker architecture Prize.

Principales publications :

- *Complexity and Contradiction in Architecture*, New York, The Museum of Modern Art, 1966.
- Avec Izenour Steven et Scott Brown Denise, *Learning from Las Vegas*, Cambridge, MIT Press, 1972.
- *Iconography and Electronics upon a Generic Architecture : A View from the Drafting Room*, Cambridge, MIT Press, 1996.

Charles JENCKS

Notice biographique n°13

Architecte et théoricien de l'architecture

(1939, Baltimore -)

Repères biographiques :

- 1965 : diplômé de l'université d'Harvard.
- Élève de Reyner Banham.
- 1970 : soutient sa thèse en histoire de l'architecture à l'université de Londres.
- 1974-1992 : professeur à l'université de Californie.
- 1987 : commissaire de l'exposition « The Architecture of Democracy » au Wight Art Centre de Los Angeles.

Principales publications :

- Avec George Baird, *Meaning in Architecture*, New York, Braziller, 1969.
- *Architecture 2000. Predictions and Methods*, New York, Praeger, 1971.
- *Modern Movements in Architecture*, New York, Doubleday, 1972.
- *Le Corbusier and the Tragic View of Architecture*, Cambridge, Harvard University Press, 1974.
- *The Language of Post-Modern Architecture*, New York, Rizzoli, 1977.
- *The Daydream Houses of Los Angeles*, New York, Rizzoli, 1978.
- *Bizarre Architecture*, New York, Rizzoli, 1979.
- *Late-Modern Architecture*, New York, Rizzoli, 1980.
- *Signs, Symbols and Architecture*, New York, Wiley, 1980.
- Avec Chaitkin William, *Architecture Today*, New York, H. N. Abrams, 1982.